



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



P.O. angl. 315-5

Rastcliffe

**<36624378570018**

**S**

**<36624378570018**

**Bayer. Staatsbibliothek**



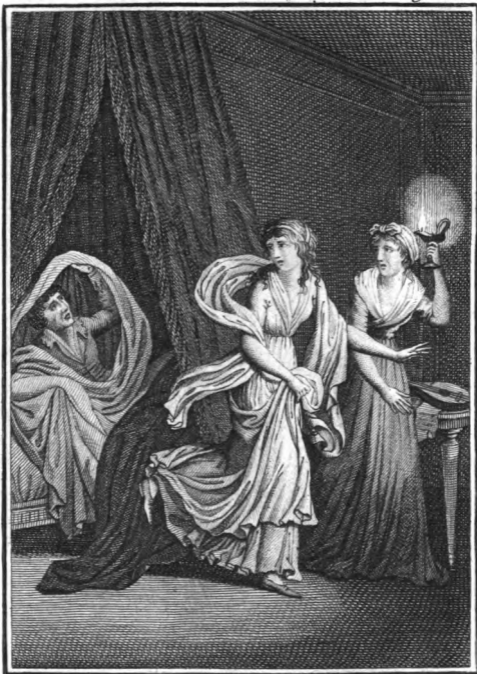
~~A. L. angl. pag. 129.~~

LES MYSTÈRES  
D'UDOLPHE.









*La Couverture s'agile s'écarte, et  
laisse voir ..., une figure humaine.*

LES  
MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLAIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME CINQUIÈME.

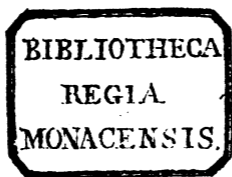
---

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-  
André-des-Arts, n<sup>o</sup>. 9.

---

AN VI — 1798.



---

# LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

---

**EMILIE** étoit si étonnée de ce départ soudain, qu'à peine osoit-elle se croire éveillée : elle doutoit néanmoins beaucoup si cette aventure se termineroit heureusement ; et ce doute n'étoit que trop raisonnable. Avant d'être hors des bois, ils entendirent de grands cris apportés par le vent ; et en sortant des bois, ils virent plusieurs lumières qui cheminoient fort vite près du château. Dupont frappa son cheval, et avec un peu de peine il le força d'aller plus vite.

Ah ! pauvre bête ! s'écria Ludovico ; il doit être assez las. Il a été dehors tout le jour. Mais, signor, fuyons par ici ; les lumières prennent cet autre chemin.

Il donna un grand coup à son cheval, et tous deux se mirent au grand galop. Après une course assez longue, ils regardèrent derrière eux; les lumières étoient si éloignées, qu'à peine les distinguoit-on; les cris avoient fait place au plus profond silence. Les voyageurs alors modérèrent leurs pas, ils tinrent conseil sur la direction qu'ils devoient suivre. Ils se décidèrent à se rendre en Toscane, à tâcher de gagner la Méditerranée, et à s'embarquer promptement pour la France. M. Dupont avoit le projet d'y accompagner Emilie, s'il pouvoit découvrir que son régiment en eût repris la route.

Ils étoient alors dans le chemin qu'Emilie avoit suivi avec Ugo et Bertrand. Ludovico, le seul de la troupe qui connût les passages de ces montagnes, assura qu'un peu plus avant, à une croisière des chemins, ils en trouveroient un qui descendroit aisément en Toscane; et qu'à peu de distance, on rencontreroit une petite ville où l'on pourroit se procurer les choses nécessaires au voyage.

— J'espère seulement, ajouta-t-il, que nous ne trouverons pas les pelotons des bandits: il y en a plusieurs en campagne, je le sais. Néanmoins, j'ai toujours un

bon mousqueton qui sera de service en cas de rencontre. N'avez-vous aucune arme, monsieur ? — Oui, répliqua Dupont ; j'ai le stylet de l'infâme qui vouloit me percer. Mais réjouissons-nous d'être échappés d'Udolphe, et ne nous tourmentons pas d'un danger qui peut ne pas arriver.

La lune s'élevoit au-dessus des bois qui couvroient un des côtés de l'étroit vallon qu'ils suivoient : elle leur donnoit assez de lumière pour distinguer leur chemin, éviter les roches, qui souvent l'embarassoient. Ils voyageoient alors à loisir, et dans le plus profond silence ; ils n'étoient point encore remis de l'étonnement où cette fuite subite les avoit jetés. L'esprit d'Emilie, particulièrement, étoit absorbé dans les émotions différentes qu'elle avoit reçues. Elle restoit dans une rêverie vague, dont la beauté de la scène et le murmure du zéphyr dans le feuillage, contribuoient à augmenter la douceur. Elle pensoit à Valancourt, elle pensoit à la France avec espoir ; elle y auroit pensé avec joie, si les premiers événemens de la soirée ne l'avoient pas épuisée. Une sensation vive étoit alors au-dessus de ses forces ; mais pendant ce temps, Emilie seule étoit l'objet des réflexions mélancoliques de Dupont. Cepen-

dant le chagrin qu'il éprouvoit de sa méprise étoit adouci par le plaisir de la voir. Ils ne se disoient pas un seul mot ; Annette pensoit à cette surprenante fuite , et au train que devoient faire Montoni et les siens , qui sans doute ne l'ignoroient plus. Elle pensoit à sa patrie ; elle avoit l'espérance d'y retourner , et d'épouser Ludovico sans nul obstacle. La pauvreté ne lui en paroissoit pas un. Ludovico , de son côté , se félicitoit d'avoir arraché son Annette et la *signora* Emilie , au danger qui les menaçoit. Il s'applaudissoit d'échapper lui-même à des hommes dont les mœurs lui faisoient horreur. Il procuroit la liberté à M. Dupont ; il espéroit un bonheur très-prochain avec l'objet de ses amours. Enfin il avoit eu l'adresse de tromper la sentinelle , et de conduire toute l'affaire.

Occupés de leurs pensées , les voyageurs furent plus d'une heure en silence , sauf une question de temps à autre que faisoit Dupont sur la route , ou une exclamation d'Annette , sur un objet que le crépuscule ne laissoit voir qu'imparfaitement. A la fin , on vit des lumières sur le revers d'une montagne ; Ludovico ne douta pas qu'elles ne vinssent de la ville dont il avoit parlé. Satisfaits de cette assurance , ses compagnons

se replongèrent dans la rêverie ; Annette l'interrompit la première. — Saint Pierre , dit-elle , où trouverons-nous de l'argent ? Je sais que , ni moi , ni ma maîtresse , nous ne possédons pas un sequin. M. Montoni y a mis bon ordre.

Cette remarque produisit un examen , qui se termina par un embarras fort sérieux. Dupont avoit été dépouillé de presque tout son argent quand on l'avoit fait prisonnier ; il avoit donné le reste à la sentinelle , qui lui avoit permis de sortir de la prison. Ludovico , qui depuis long-temps ne pouvoit obtenir le paiement de ses gages , avoit à peine sur lui de quoi fournir aux premiers rafraîchissemens dans la ville où ils arrivoient.

Leur pauvreté étoit d'autant plus affligeante , qu'elle pouvoit les retenir plus long-temps dans les montagnes ; et là , quoique dans une ville , ils pouvoient se croire encore presque au pouvoir de Montoni. Les voyageurs , pourtant , n'avoient d'autre parti que celui d'avancer et de tenter la fortune. Ils poursuivirent leur route à travers des vallons sauvages et obscurs , dont les forêts obstruoient quelquefois toute clarté , et ne la rendoient que par intervalles ; lieux si déserts , qu'on doutoit au



## 6 LES MYSTÈRES

premier coup-d'œil, si jamais être humain y avoit mis les pieds. Le chemin qu'ils tenoient pouvoit confirmer cette erreur : des herbes hautes, une prodigieuse végétation, annonçoient que du moins les passans y étoient rares.

A la fin, on entendit de très-loin les clochettes d'un troupeau : bientôt après, ce fut le bêlement des brebis, et l'on reconnut le voisinage de quelque habitation humaine. Les lumières que Ludovico avoit vues, avoient été long-temps dérobées par de hautes montagnes. Ranimés par cette espérance, les voyageurs doublèrent le pas ; et sortant de leur défilé, ils découvrirent une des vallées pastorales des Apennins, faite pour donner l'idée de l'heureuse Arcadie. Sa fraîcheur, sa belle simplicité, contrastoient majestueusement avec les sommets neigeux des montagnes d'à l'entour.

L'aube du matin blanchissoit l'horizon : à peu de distance, sur le flanc d'une colline, qui sembloit naître aux premiers regards du jour, la petite troupe distingua la ville qu'elle cherchoit, et à laquelle elle arriva bientôt : ce ne fut pas sans peine qu'ils y trouvèrent asyle et pour eux et pour leurs chevaux. Emilie demanda qu'on ne s'y arrêtât pas plus de temps qu'il ne seroit nécessaire ;

sa vue excitoit la surprise , elle étoit sans chapeau , et n'avoit eu que le temps de prendre un voile. Elle regrettoit le dénue-ment d'argent, qui ne lui permettoit pas de se procurer cet article essentiel.

Ludovico examina sa bourse ; elle ne pouvoit suffire à payer le rafraîchissement. Dupont hasarda de se confier à leur hôte ; il paroissoit bon et honnête ; Dupont lui expliqua leur position , et le pria de les aider à continuer leur voyage. L'hôte promit de s'y prêter autant qu'il le pourroit , puisqu'ils étoient des prisonniers qui échappoient à Montoni ; il avoit des raisons personnelles pour le haïr : il consentit à leur procurer des chevaux frais pour gagner une ville prochaine ; mais il n'étoit pas assez riche pour leur donner de l'argent ; ils étoient à se lamenter , lorsque Ludovico , après avoir conduit les chevaux à l'écurie , rentra ivre de joie , et la leur fit vite partager ; en levant la selle d'un des chevaux , il avoit trouvé un petit sac rempli , sans doute , du butin fait par un des *condottieri*. Ils revenoient du pillage lorsque Ludovico s'étoit sauvé , et le cheval étant sorti de la seconde cour où buvoit son maître , avoit emporté le trésor sur lequel le brigand comptoit.

## 8 LES MYSTÈRES

Dupont trouva que cette somme étoit très-suffisante pour les conduire tous en France : il étoit alors résolu d'y accompagner Emilie, quelles que fussent les nouvelles qu'il apprendroit de son régiment. Il se fioit à Ludovico autant que le permettoit une connoissance si courte, et pourtant il ne souffroit pas la pensée de lui confier Emilie pour un si long voyage. D'ailleurs, peut-être il n'avoit pas le courage de se refuser au plaisir dangereux qu'il trouvoit à la voir.

On tint conseil sur le port vers lequel on devoit se diriger. Ludovico, bien informé de la géographie de son pays, assura que Livourne étoit le port le plus accrédité et le plus proche. Dupont savoit aussi qu'il étoit le mieux assorti au succès de leurs plans, puisque chaque jour il en partoit des vaisseaux de toutes nations. Il fut déterminé qu'on s'y achemineroit promptement.

Emilie acheta un chapeau de paille, tel que le portoient les paysannes de Toscane, et quelques petits objets nécessaires au voyage. Les voyageurs échangèrent leurs chevaux fatigués contre de meilleurs, et se remirent joyeusement en route avec le soleil levant. Après quelques heures de voyage à travers un pays romantique, ils commen-

chèrent à descendre dans la vallée de l'Arno. Emilie contempla tous les charmes d'un paysage pastoral et agreste, unis au luxe des maisons qu'y possédoient les nobles de Florence, et aux richesses d'une culture variée. De loin, vers l'orient, Emilie découvrit Florence; ses tours s'élevoient sur le plus brillant horizon. Sa plaine fertile alloit joindre les Apennins. Des palais, des jardins magnifiques la décoroient de tous côtés. Des bosquets d'orangers, de citronniers, de vignes et d'arbres fruitiers, des plantations d'oliviers et de mûriers, la coupoient en tout sens. A l'occident, cette belle plaine se terminoit à la mer. La côte étoit si éloignée, qu'une ligne bleuâtre l'indiquoit seule à l'horizon, et une légère vapeur de marine se distinguoit au-dessus dans l'atmosphère.

Emilie, du fond de son cœur, salua les vagues qui alloient la reporter dans sa patrie. Le souvenir de cette patrie lui coûtoit pourtant un soupir; elle n'avoit point de maison pour l'y recevoir, point de parens pour la féliciter. Pélerine affligée, elle alloit répandre des larmes sur le tombeau de son père. Elle ne se réjouissoit pas non plus en songeant au long intervalle qui pourroit s'écouler avant qu'elle revît Valancourt.

Pent-être seroit-il retenu à son corps , dans une province très-éloignée. Mais quand ils se rencontreroient , ce seroit seulement pour déplorer l'heureuse scélératesse de Montoni. Cependant elle auroit encore senti un plaisir inexprimable à se retrouver dans le pays qu'habitoit Valancourt , quand même elle eût été certaine de ne pas l'y voir.

La chaleur étoit excessive. Il étoit midi. Les voyageurs cherchèrent une retraite pour se reposer à l'ombre. Les bocages qu'ils parcouroient , remplis de raisins sauvages , de framboises et de figes , leur promettoient un rafraîchissement agréable. Ils s'arrêtèrent sous un berceau dont le feuillage épais affoiblissoit l'ardeur du soleil. Une fontaine qui jaillissoit du roc donnoit à l'air quelque fraîcheur. On laissa paître les chevaux. Annette avec Ludovico allèrent cueillir des fruits , et en apportèrent abondamment. Les voyageurs s'assirent à l'ombre d'un bosquet de sapins et de hêtres. La pelouse autour d'eux étoit émaillée de tant de fleurs parfumées , que , même au sein des Pyrénées , Emilie en avoit moins vu. Ils y prirent leur frugal repas ; et sous l'ombrage impénétrable de ces gigantesques sapins , ils contemploient le paysage qui ,

couvert des feux du soleil, descendoit jusqu'à la mer.

Emilie et Dupont redevinrent peu à peu silencieux et pensifs. Annette étoit joyeuse et babillarde. Ludovico étoit fort gai, sans oublier les égards qu'il devoit à ses compagnons de voyage. Le repas fini, Dupont engagea Emilie à tâcher de goûter le sommeil pendant l'extrême chaleur. Il conseilla aux domestiques d'en faire autant, et proposa de veiller. Ludovico voulut lui en épargner la peine. Emilie et Annette, fatiguées du voyage, essayèrent de reposer, et Ludovico fit la garde, armé de son mousqueton.

Quand Emilie s'éveilla, elle trouva la sentinelle endormie à son poste, et Dupont éveillé, mais enseveli dans ses tristes pensées. Le soleil étoit trop élevé pour leur permettre de continuer le voyage. Il étoit nécessaire que Ludovico, fatigué de tant de peines qu'il avoit prises, pût achever en paix son sommeil. Emilie prit ce moment pour savoir par quel accident Dupont étoit devenu prisonnier de Montoni. Flatté de l'intérêt que lui témoignoit cette question, et de l'occasion qu'elle fournissoit pour l'entretenir de lui-même, Dupont la satisfît promptement.

— Je vins en Italie, madame, dit Dupont, au service de mon pays. Un engagement dans les montagnes, avec les bandes de Montoni, mit en dérouté mon détachement. Je fus pris avec quelques-uns de mes camarades. Quand on m'apprit que j'étois captif, le nom de Montoni me frappa. Je me rappelai que votre tante avoit épousé un Italien de ce nom, et que vous les aviez suivis en Italie. Ce ne fut pourtant que long-temps après que je fus certain, madame, et que ce Montoni étoit le même, et que vous habitiez sous le même toit que moi. Je ne vous fatiguerai pas en vous peignant mon émotion lorsque j'appris cette nouvelle. Je le dus à une sentinelle, et je sus le gagner au point de m'accorder plusieurs jouissances, dont l'une sur-tout m'importoit extrêmement, et n'étoit pas sans danger pour cet homme. Il persista pourtant à ne se charger d'aucune lettre, et à refuser de me faire connoître à vous. Il trembloit d'être découvert, et d'éprouver toutes les vengeances de Montoni. Il me fournit les occasions de vous voir plusieurs fois. Vous en êtes surprise, madame, et je vais m'expliquer mieux. Ma santé souffroit extrêmement du défaut d'air et d'exercice, et j'obtins à la fin, ou de la pitié ou de l'avarice, le

moyen de me promener la nuit sur la terrasse.

Emilie devint très-attentive , et Dupont continua.

—En m'accordant cette permission , mon garde savoit bien que je ne pourrois m'évader. Le château étoit gardé avec une extrême vigilance , et la terrasse étoit élevée sur un roc perpendiculaire. Il me montra aussi une porte cachée dans la boiserie de la chambre où j'étois détenu, il m'apprit à l'ouvrir. Cette porte donnoit sur un passage formé dans l'épaisseur des murs ; il s'étendoit le long du château , et venoit aboutir au coin du rempart oriental. J'ai appris depuis qu'il se trouvoit d'autres couloirs dans les murailles énormes de ce prodigieux édifice. On les destinoit certainement à faciliter les évasions en temps de guerre. C'est par ce chemin que , pendant la nuit , je me rendois à la terrasse. Je m'y promenois avec une extrême précaution , de peur que mes pas ne me trahissent. Les sentinelles étoient placées assez loin , parce que les murailles , de ce côté , suppléaient aux soldats. Dans une de ces promenades nocturnes , je remarquai une lumière qui venoit d'une fenêtre au-dessus de ma prison. Il me vint à l'esprit que cet appartement pouvoit être



le vôtre, et dans l'espérance de vous voir, je me plaçai vis-à-vis de la fenêtre.

Emilie, se rappelant la figure qu'elle avoit vue sur la terrasse, et qui l'avoit jetée dans une perplexité si grande, s'écria tout-à-coup : C'étoit donc vous, monsieur Dupont, qui me causiez une si ridicule terreur ? De longues souffrances avoient tant affoibli ma tête, que le moindre incident m'alarmoit. — Dupont se reprocha de lui avoir occasionné quelque crainte ; puis il ajouta : Appuyé sur le parapet, en face de votre fenêtre, la considération de votre situation mélancolique et de la mienne m'arracha d'involontaires gémissemens qui vous attirèrent à la fenêtre, du moins je l'imagine. Je vis une personne que je crus être vous. Oh ! je ne vous dirai rien de mon émotion à ce moment. Je desirois parler ; la prudence me retint, et un mouvement de la sentinelle m'obligea de fuir à l'instant.

Il se passa du temps avant que je pusse tenter une seconde promenade. Je ne pouvois sortir que lorsque l'homme que j'avois gagné étoit de garde ; il me falloit attendre son tour. Pendant ce temps, je me convainquis de la réalité de mes conjectures sur la situation de votre appartement. A ma première sortie, je retournai à votre fenêtre,

et je vous vis sans oser vous parler. Je saluai de la main , vous disparûtes. J'oubliai ma prudence ; je poussai une plainte. Vous revîntes , vous parlâtes. J'entendis les accens de votre voix. Ma discrétion m'auroit abandonnée ; mais j'entendis une sentinelle , je me retirai promptement , et cet homme m'avoit vu. Il me suivit ; il alloit me joindre , si un stratagème ridicule n'eût en ce moment fait ma sûreté. Je connoissois la superstition de ces gens-là ; je poussai un cri lugubre , dans l'espérance qu'on cesseroit de me poursuivre. Heureusement je réussis. L'homme étoit sujet à se trouver mal ; la frayeur que je lui fis lui procura un de ces accès , ce qui assura ma retraite. Le sentiment du danger que j'avois couru , et que le doublement des gardes , à cette occasion , rendoit plus grand , me détourna d'errer encore sur la terrasse. Mais , dans le silence des nuits , je m'amusois d'un vieux luth que m'avoit procuré le soldat ; je l'accompagnois de ma voix , et quelquefois , je l'avouerais , j'avois l'espoir d'être entendu par vous. Il y a bien peu de soirées que cet espoir fut accompli. Je crus entendre une voix qui m'appeloit ; je craignis de répondre , à cause de la sentinelle. Avois-je raison , madame , de me le per-

suader ainsi ? Etoit-ce vous qui parliez ?

— Oui, lui dit Emilie avec un soupir involontaire, vous aviez raison.

Dupont, en observant la pénible émotion que ce sujet causoit à Emilie, changea alors de conversation. Pendant une de mes excursions dans le passage dont je vous ai parlé, j'ai entendu, dit-il, un très-singulier entretien.

— Dans le passage ! dit Emilie avec surprise.

— Je l'entendis dans le passage, dit Dupont ; mais il venoit d'un appartement contre le mur duquel le passage étoit pratiqué. Le mur étoit, en cet endroit, si mince, et même si dégradé, que j'entendois distinctement la conversation de l'autre côté. Montoni et ses compagnons étoient rassemblés dans une salle. Montoni commença le récit de l'extraordinaire histoire dont l'ancienne dame du château étoit le sujet. Il raconta d'étranges circonstances ; sa conscience doit savoir à quel point elles sont vraies, et je crains que sa conscience ne prononce contre lui. Mais vous, madame, vous connoissez sans doute le rapport qu'il fait circuler sur le destin mystérieux de cette dame ?

— Je le connois, monsieur, dit Emilie,

et je m'apperçois que vous n'y croyez pas.

— J'en doutois, répliqua Dupont, avant l'époque dont je vous parle ; mais le récit de Montoni aggrava mes soupçons. Je demeurai presque persuadé qu'il étoit un assassin. Je tremblai pour vous. J'avois entendu les convives prononcer votre nom d'une manière inquiétante ; et sachant que les plus impies des hommes sont aussi les plus superstitieux, je me décidai à épouvanter leur conscience, et à les détourner du crime que je redoutois. J'écoutai attentivement Montoni, et dans les plus frappans détails de son histoire, je joignis ma voix à la sienne, et répétai ses derniers mots, en déguisant et renforçant mes tons.

— N'aviez-vous pas peur d'être découvert ? dit Émilie.

— Non, reprit Dupont ; je savois que si Montoni avoit connu le secret du couloir, il ne m'auroit pas enfermé dans l'appartement où il conduisoit. Mais j'étois d'ailleurs assuré qu'il ne le connoissoit pas. La compagnie, pendant quelques momens, ne fit pas attention à ma voix. A la fin cependant, l'alarme fut si grande, que tous prirent le parti de désertier l'appartement. Montoni ordonna aux domestiques de faire des re-

cherches. Je retournai à ma prison , dont cette place étoit éloignée.

— Je me souviens parfaitement , dit Emilie , de la conversation dont vous parlez ; elle effraya beaucoup la société de Montoni ; et j'avouerais que je fus assez foible pour partager cet effroi.

M. Dupont et Emilie continuèrent à parler de Montoni , de la France , et du plan de leur voyage. Emilie lui apprit qu'elle avoit l'intention de se retirer en Languedoc , dans un couvent où elle avoit reçu de grandes marques d'intérêt ; elle comptoit de-là écrire à son parent M. Quesnel , pour l'informer de sa conduite ; elle avoit le projet d'attendre que la Vallée revînt entre ses mains , et espéroit que sa fortune lui permettroit alors de l'habiter. Dupont lui donna lieu de croire que les propriétés dont Montoni avoit voulu la dépouiller , n'étoient pas à jamais perdues ; il la félicita d'avoir échappé à Montoni , qui sans doute l'eût gardée prisonnière toute la vie. La possibilité de retrouver les biens de sa tante , et pour Valancourt et pour elle , répandit un rayon de joie dans le cœur d'Emilie. Depuis plusieurs mois elle n'avoit rien éprouvé de semblable ; elle s'efforça néanmoins de le dissimuler à Dupont , pour lui

éviter le chagrin d'entendre parler de son rival.

Ils continuèrent leur entretien jusqu'au moment où le soleil commença à baisser : Dupont éveilla Ludovico , et ils se remirent tous en route. Ils descendirent jusqu'au fond de la vallée , se trouvèrent au bord de l'Arno , et côtoyèrent ses rives , ravïs des sites qui les environnoient , et sensibles aux souvenirs que rappeloient ces ondes poétiques. De loin , ils entendirent les chants joyeux des paysans dispersés dans les vignes ; le soleil à son coucher teignoit les vagues d'un jaune d'or , et le crépuscule tirant un voile pourpré sur les montagnes , les enveloppa enfin dans les ténèbres ; la mouche luisante couvrit de ses paillettes le feuillage des bosquets.

Les voyageurs traversèrent l'Arno au clair de la lune , dans un bac. Apprenant que la ville de Pise n'étoit située qu'à quelques milles sur ses bords , ils auroient désiré qu'un bateau les y conduisît ; il ne s'en trouvoit pas , et ils reprirent leurs chevaux harassés , à l'effet de gagner cette ville. A mesure qu'ils approchoient , la vallée s'élargissoit , et devenoit une plaine couverte de bleds , parsemée de vignobles , d'oliviers et de mûriers. Il étoit tard avant qu'ils fus-

sent aux portes : Emilie fut surprise d'entendre le bruit des danses et celui des instrumens , et de voir les groupes heureux qui remplissoient les rues , elle se croyoit presque à Venise ; mais elle n'appercevoit ni la mer brillant au clair de lune , ni les riantes gondoles qui sillonnoient les flots , ni ces palais élégans qui sembloient réaliser les rêves de l'imagination , et les féeries et les merveilles. L'Arno promenoit ses eaux au travers de la ville ; mais des concerts sur les balcons n'en augmentoient pas le charme ; on n'entendoit que les cris des matelots qui amenoient les vaisseaux de la Méditerranée , la chute de leurs ancres , et le sifflet des contre-mâîtres. Dupont imagina que l'on pourroit trouver à Pise , un vaisseau prêt à faire voile pour la France , et s'épargner ainsi le voyage de Livourne. Aussi-tôt qu'Emilie fut établie dans une auberge , il alla prendre des informations ; mais ses efforts et ceux de Ludovico , ne purent faire découvrir une seule barque frétée pour France. Dupont fit aussi de vaines recherches sur le sort de son régiment ; il n'en put rien apprendre. Les voyageurs fatigués de la marche du jour , se retirèrent de bonne heure : ils partirent le lendemain matin ; et sans s'arrêter aux antiquités de cette ville

célèbre, aux merveilles de la tour penchée, ils profitèrent de la fraîcheur, et traversèrent une contrée riche et fertile. Les Apennins avoient perdu leur hauteur imposante, et augmentoient les charmes d'un paysage pastoral ; Emilie en y descendant, regardoit avec admiration Livourne, et sa large baie couverte de vaisseaux, et bordée de montagnes.

Elle n'eut pas moins de plaisir que de surprise, quand elle trouva la ville remplie de personnes de toutes nations. Tant de costumes divers lui rappeloient les mascarades de Venise, au temps du carnaval ; mais c'étoit en ce lieu une foule sans gaité, du bruit et non de la musique, et l'élégance ne se trouvoit que dans les points de vue.

M. Dupont en arrivant se rendit au port ; on lui parla de plusieurs vaisseaux français, et d'un entre autres qui devoit, sous peu de jours, lever l'ancre pour aller à Marseille. On pourroit dans cette ville s'en procurer facilement un autre, pour traverser le golfe de Lyon, et gagner Narbonne. C'étoit près de cette ville qu'étoit situé le couvent où Emilie se proposoit de se retirer. Dupont engagea le capitaine à les conduire jusqu'à Marseille, et Emilie fut bien aise d'appren-



dre que son passage en France étoit désormais assuré. Soulagée de la crainte qu'on ne la poursuivît , heureuse de l'espoir de revoir bientôt sa patrie et le pays qu'habitoit Valancourt , elle reprit une gaîté qu'elle n'avoit guère connue depuis la mort de son père. Dupont découvrit à Livourne que son régiment étoit embarqué pour la France ; il en eut une extrême joie , parce qu'autrement , il n'auroit pu y accompagner Emilie , sans encourir les reproches de sa conscience , et le mécontentement de ses chefs. Il sut contraindre sa passion , jusqu'au point de ne la point exprimer à Emilie , et la força elle-même de l'estimer et de le plaindre , puisqu'elle ne pouvoit pas l'aimer. Il s'occupa de l'amuser , en lui montrant les environs de la ville ; ils se promenoient sur le rivage , sur les quais couverts de peuple. Emilie prenoit intérêt à l'arrivée , au départ des vaisseaux ; elle partageoit la joie du retour ; et quelquefois attendrie par la douleur des amis qui se séparoient , elle mêloit une larme à celles qu'elle leur voyoit répandre.

---

---

## CHAPITRE II.

RETOURNONS maintenant en Languedoc , et occupons-nous du comte de Villefort , ce seigneur qui avoit hérité des terres du marquis de Villeroy , près du monastère de Sainte-Claire. On peut se souvenir que ce château n'étoit pas habité quand Emilie se trouva avec son père dans le voisinage , et que Saint-Aubert parut fort affecté en apprenant qu'il étoit aussi près du château de Blangy. Le bon Voisin avoit tenu , au sujet de ce château , quelques propos alarmans pour la curiosité d'Emilie.

C'est en 1584 , l'année que Saint-Aubert mourut , que François de Beauveau , comte de Villefort , prit possession d'un immense domaine , appelé *Blangy* , situé en Languedoc , sur les bords de la mer. Cette terre , pendant plusieurs siècles , avoit appartenu à sa famille ; elle lui revenoit par la mort du marquis de Villeroy son parent , homme d'un caractère austère et de manières très-réservées. Cette circonstance , jointe aux devoirs de sa profession , qui l'appeloient souvent à la guerre , avoit prévenu toute espèce d'intimité entre lui et le comte de Villefort. Ils se connoissoient peu , et le

comte n'apprit sa mort qu'en recevant le testament qui lui donnoit Blangy. Ce ne fut que l'année suivante qu'il se déterminâ à le visiter, et à y passer tout l'automne. Il se rappeloit souvent Blangy avec les vives couleurs que prête l'imagination au souvenir des plaisirs de la jeunesse. Dans ses premières années il avoit connu la marquise ; il avoit visité ce séjour dans l'âge où les impressions des plaisirs demeurent sur-tout sensibles. L'intervalle qui s'étoit depuis écoulé dans les secousses et le tumulte des affaires, qui trop souvent corrompent le cœur et gâtent le goût, n'avoit point effacé de sa mémoire les ombrages du Languedoc, et jamais ce souvenir ne l'avoit trouvé indifférent.

Pendant plusieurs années, le feu marquis avoit abandonné le château. Le vieux concierge et sa femme l'avoient laissé dégrader à l'excès. Le comte prit le parti d'y passer un automne pour veiller aux réparations. Les prières, les larmes même de la comtesse qui, au besoin, savoit pleurer, n'avoient pas eu le pouvoir de changer sa résolution. Elle se prépara donc à souffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher, et à s'absenter de Paris. Sa beauté y réunissoit les suffrages, mais son esprit y avoit peu de droits.

Le mystérieux ombrage des bois , la grandeur sauvage des montagnes , la solitude imposante des salles gothiques , des longues galeries qui ne résonnoient qu'aux pas d'un domestique ou aux sons de l'horloge du château , tous ces objets ne lui offroient qu'une triste perspective. Elle s'efforçoit de prendre courage , en pensant aux récits des jolies vendanges de Languedoc. Mais , hélas ! en Languedoc , on ignoroit les contredanses de Paris , et les fêtes rustiques des paysans étoient peu propres à flatter un cœur dont le luxe et ses habitudes avoient banni depuis long - temps les goûts simples et les bons penchans.

Le comte avoit un fils et une fille , enfans de son premier mariage ; il desira qu'ils vinsent avec lui. Henri , alors dans sa vingtième année , étoit au service de France. Blanche , qui n'avoit pas encore dix-huit ans , étoit toujours dans le couvent où on l'avoit placée , lors du second mariage de son père. La comtesse n'avoit ni assez de talens pour élever sa belle-fille , ni assez de courage pour l'entreprendre. Elle avoit conseillé ce parti ; et la crainte qu'une beauté naissante ne vînt à éclipser la sienne , lui avoit fait depuis employer mille moyens pour prolonger la réclusion de Blanche. Elle n'apprit

pas , sans une grande mortification , le dessein qu'avoit son époux ; elle se consolait néanmoins en considérant que , si Blanche sortoit du couvent , l'obscurité de la province enseveliroit pendant quelque temps ses charmes.

Le jour du départ , les postillons s'arrêtèrent au couvent , par ordre du comte , pour prendre Blanche. Son cœur palpitoit de plaisir , aux idées de nouveauté et de liberté qui s'offroient à elle. A mesure que l'époque du voyage s'étoit rapprochée , son impatience étoit devenue plus forte ; et pendant cette nuit , la plus ennuyeuse qu'elle eût passée , elle avoit compté les minutes. L'aube du jour avoit paru ; la cloche du matin avoit sonné ; elle avoit entendu les religieuses sortir de leurs cellules , et s'étoit élancée de son lit pour saluer ce beau jour. Elle alloit se voir délivrée des entraves du cloître , et goûter la liberté dans un monde où le plaisir sourioit toujours , où la bonté ne s'altéroit jamais , où le plaisir et la bonté régnoient sans nul obstacle. Quand on sonna à la porte de clôture , Blanche courut à la grille ; elle entendit le bruit des roues , vit dans la cour la voiture de son père ; elle sauta de joie en parcourant les corridors. Une religieuse vint la chercher ,

par ordre de l'abbesse , qui étoit au parloir à recevoir la comtesse , celle-ci parut à Blanche un ange qui alloit la conduire au temple du bonheur. L'émotion de la comtesse en la voyant ne fut pas de la même nature. Blanche n'avoit jamais paru aussi aimable , et le sourire de la joie donnoit à tous ses traits la beauté de l'innocence heureuse.

Après un entretien fort court , la comtesse prit congé de l'abbesse : c'étoit le moment que Blanche attendoit impatiemment, comme l'instant où alloient commencer son bonheur et le charme de sa vie. Étoit-ce donc le moment des larmes et des regrets ? Il le fut pourtant. Elle se retourna , d'un œil attendri , vers ses jeunes compagnes , qui pleuroient en lui disant adieu. Madame l'abbesse elle-même , si grave , si imposante , la quitta avec un degré de chagrin dont une heure auparavant elle ne se seroit pas crue capable. On peut le comprendre , si l'on considère avec quelle répugnance nous quittons des objets même désagréables , quand nous savons que c'est pour toujours. Elle embrassa les religieuses , et suivit la comtesse. Elle sortoit tout en larmes d'un séjour qu'elle avoit cru quitter en riant.

La présence de son père , les distractions

de la route absorbèrent bientôt ses idées, et dispersèrent ce nuage de sensibilité. Peu attentive à l'entretien de la comtesse et de mademoiselle Béarn son amie, Blanche se perdoit en une rêverie douce ; elle voyoit les nuages qui flottoient en silence sur le vague bleu des airs ; ils voiloient le soleil, promenoient les ombres sur la contrée, et quelquefois la découvroient toute rayonnante. Ce voyage fut pour Blanche une succession de plaisirs ; la nature, à ses yeux, varioit à chaque instant, et lui fournissoit les plus belles et les plus charmantes images.

Sur le soir du septième jour, les voyageurs apperçurent Blangy. Sa situation romantique fit une forte impression sur Blanche ; elle observoit avec étonnement les montagnes des Pyrénées, qu'elle n'avoit vues que de loin pendant le jour. Elles s'élevoient alors à quelques lieues, avec leurs crêtes à pic, leurs précipices immenses ; et les nuages du couchant qui flottoient autour d'elles, les découvroient ou les confondoient tour-à-tour. Les derniers rayons du soleil donnoient une teinte rougeâtre à leurs sommets de neige ; les pointes inférieures étoient toutes revêtues d'un coloris varié, et la nuance bleuâtre qui marquoit leurs sombres profondeurs, contrastoit avec

la splendeur de la lumière. Les plaines du Languedoc, rougies de grappes purpurines, plantées de mûriers, d'amandiers et d'oliviers, s'étendoient à l'orient et au nord. Au sud la Méditerranée, claire comme un cristal, bleue comme le ciel qu'elle réfléchissoit, portoit une foule de voiles blanches que frappoit le soleil, et dont le mouvement vivifioit la scène. Sur un promontoire élevé, baigné des eaux de la Méditerranée, étoit placé le château du comte; des forêts de sapins, de chênes, de châtaigniers qui descendoient jusques dans la plaine, et ne permettoient pas de le distinguer en entier, s'étendoient au loin sur les bords de la mer.

A mesure que Blanche approchoit, les traits gothiques de cette antique demeure se dessinoient successivement. D'abord une tour fortifiée s'élevoit entre les arbres, puis l'arcade ruinée d'une porte immense; Blanche croyoit presque approcher du château célébré dans les vieilles histoires, où les chevaliers voyoient à travers les créneaux un champion et sa suite revêtus d'armes noires, et qui venoit arracher la dame de ses pensées à l'oppression d'un rival orgueilleux. Elle avoit lu cette légende dans la bibliothèque du monastère, qui, comme



celle de presque tous les couvens , étoit remplie d'anciennes chroniques.

Les voitures s'arrêtèrent à une porte qui conduisoit à l'enceinte du château , et qui alors étoit fermée. La grosse cloche qui devoit servir à annoncer les étrangers , étoit depuis long-temps tombée de sa place ; un domestique monta sur un mur ruiné , pour avertir les gens du château que leur maître arrivoit.

Blanche , appuyée à la portière , s'abandonnoit aux douces et charmantes émotions que l'heure et le lieu lui causoient. Le soleil avoit quitté les cieux ; le crépuscule brunissoit les montagnes ; les flots très-éloignés , réfléchissant encore les nuances ternes de l'occident , sembloient comme une trace de lumière qui bordoit l'horizon. On entendoit le bruit monotone des vagues qui venoient se briser sur le rivage. Chaque personne de la compagnie rêvoit aux objets dont elle étoit occupée. La comtesse regrettoit les plaisirs de Paris , voyoit avec dégoût ce qu'elle appeloit de tristes bois et une solitude sauvage ; et frappée de l'idée qu'elle seroit séquestrée dans ce vieux château , elle étoit disposée à ne rien voir qu'avec mécontentement. Les sentimens de Henri étoient à-peu de chose près les mè-

mes ; il donnoit un triste soupir aux délices de la capitale , et au souvenir d'une dame qu'il aimoit , du moins le croyoit-il , et il est sûr que son imagination en étoit occupée ; mais le pays , un genre de vie différent , avoient pour lui les charmes de la nouveauté , et ses regrets étoient mélangés des riantes illusions de la jeunesse.

Les portes s'ouvrirent à la fin ; la voiture avança lentement sous de grands châtaigniers , qui achevoient d'obscurcir le jour. On suivoit une ancienne avenue , que de grandes herbes et d'autres plantes rendoient alors presque impraticable , et qu'on ne distinguoit plus qu'à l'éloignement des arbres. Cette avenue avoit un quart de lieue de long : c'étoit celle où Saint-Aubert et Emilie s'étoient engagés une fois en arrivant dans le voisinage , par l'espoir de trouver un asyle. La solitude de ce lieu , et une figure que le postillon avoit prise pour un voleur , leur avoient fait tout-à-coup rebrousser chemin.

Quelle déplaisante habitation , s'écria la comtesse , à mesure que la voiture avançoit au milieu des bois ! Sûrement , monsieur , vous ne comptez pas rester l'automne entier dans cette barbare solitude ? Il y faudroit porter une coupe d'eau du Léthé ,

afin qu'au moins le souvenir d'un pays moins affreux n'augmentât pas la laideur de celui-ci.

Je me conduirai suivant les circonstances , dit le comte. Cette solitude barbare étoit l'habitation de mes ancêtres.

La voiture s'arrêta au château , et devant la porte du vestibule attendoient le vieux concierge et les domestiques de Paris, qu'on avoit envoyés pour disposer le château. Blanche s'aperçut que l'édifice n'étoit pas entièrement dans le style gothique , et qu'il s'y trouvoit beaucoup d'additions très-mo- dernes. La salle énorme et sombre où elle entra , n'étoit pas à la vérité de ce nombre : une tapisserie somptueuse , qu'on ne pou- voit alors distinguer , représentoit sur les murailles quelques traits des romans pro- vençaux. La grande fenêtre étoit parée d'é- glantiers et de pampres en berceaux. Ou- verte en ce moment , elle laissoit voir au- travers un plan incliné de verdure , que for- moit la cime des bois sur la pente du pro- montoire. Au-delà se découvroient les flots de la Méditerranée , qui , au sud et à l'o- rient , se perdoient avec l'horizon.

Blanche , qui traversoit la salle , s'arrêta un moment pour observer un si beau coup- d'œil ; l'obscurité du soir ne le déroboit pas

tout-à-fait. Mais elle fut bientôt tirée de la situation charmante où cette vue l'avoit mise ; la comtesse mécontente de tout , impatiente de se rafraîchir et de se reposer , se hâtoit de gagner un très - vaste salon. La boiserie de cèdre , les fenêtres étroites , les lambris de noir cyprès , donnoient à cet appartement une profonde tristesse. Le velours vert des meubles passés , les franges d'or rougies qui les ornoient , ne servoient qu'à les rendre plus lugubres.

Tandis que la comtesse demandoit quelques rafraîchissemens , le comte avec son fils visitoit d'autres parties de la maison. Blanche restoit témoin malgré elle de la mauvaise humeur et du mécontentement de sa belle-mère.

Combien avez-vous passé de temps dans ce triste séjour , dit la comtesse à la vieille femme de charge quand elle vint lui offrir ses respects ? — Environ vingt ans , madame , à la Saint-Jérôme qui vient.

— Comment avez-vous pu y rester si longtemps , et presque seule encore ? On m'a dit que le château avoit été fermé durant quelques années ?

— Oui , madame ; ce fut quelques années après que feu M. le marquis , mon maître , fut parti pour la guerre. Mais il y a plus de

vingt ans que , mon mari et moi , nous sommes à son service. La maison est si grande , elle étoit si déserte , que nous nous y croyions perdus. Au bout de quelque temps , nous allâmes vivre au bord des bois , dans le voisinage de quelques habitans. Nous venions seulement surveiller le château de temps à autre. Quand mon maître eut fini ses campagnes , il avoit pris ce château en aversion ; il n'y revint plus , et il trouva bon que nous ne quittassions pas la chaumière. Hélas ! hélas ! combien ce château est changé de ce qu'il étoit autrefois ! Quel plaisir ma maîtresse y prenoit ! Je me ressouviendrai toujours du temps qu'elle vint ici tout nouvellement mariée ! Qu'elle étoit belle ! Mais , depuis ce temps-là , on a tant négligé ce château ! il est tellement tombé en ruines ! Je ne verrai plus de pareils jours !

La comtesse parut presque offensée des regrets naïfs de la bonne femme sur les temps passés. Dorothée ajouta : Mais le château va être encore habité et vivant ; le monde entier ne m'y feroit pas demeurer toute seule.

On n'en fera pas l'expérience , à ce que je crois , dit la comtesse. Elle étoit contrariée que son silence constant n'eût pas contenu

le bavardage de cette rustique concierge ; l'entrée du comte l'en délivra. Il dit qu'il avoit vu une partie du château , et qu'il falloit de grandes réparations et des changemens avant qu'on pût l'habiter. — J'en suis fâchée , monsieur , dit la comtesse. — Pourquoi , madame ? — C'est que ce lieu répondra mal à tant de soin ; et même un paradis ne seroit pas supportable à une pareille distance de Paris.

Le comte ne répliqua point , et il se tourna brusquement vers une fenêtre. — Il y a des fenêtres , monsieur , mais elles ne donnent ni plaisir ni clarté ; elles ne laissent voir qu'une nature sauvage.

— Je ne conçois pas , madame , dit le comte , ce que vous entendez par une nature sauvage. Ces plaines , ces bois , cette immensité d'eau ne méritent pas cette épithète.

— Ces montagnes la méritent sûrement , dit la comtesse en lui montrant les Pyrénées. Ce château , il est vrai , n'est pas l'ouvrage de la nature , mais bien , à mon avis , celui d'un art grossier. Le comte rougit. — Cet édifice , madame , fut bâti par mes ancêtres , dit-il ; permettez-moi de vous observer que votre conversation n'annonce en ce moment ni goût ni politesse. Blanche ,

effrayée d'une telle altercation qui paroisoit devenir sérieuse , se levoit et alloit sortir. La femme-de-chambre de la belle-mère entra ; la comtesse demanda qu'on la menât à son appartement , et se retira accompagnée de mademoiselle Béarn.

Blanche , profitant du peu de jour qui restoit , courut à de nouvelles découvertes. Elle sortit du salon , et passa du vestibule en une immense galerie , dont les murailles ornées de pilastres en marbre soutenoient un toit voûté composé de riches mosaïques. Une fenêtre qui sembloit la terminer , laissoit voir les nuages de pourpre. Le paysage légèrement voilé , commençoit à confondre ses traits qu'enveloppoit déjà l'ombre au loin répandue.

Cette galerie donnoit sur un salon ouvert dont dépendoit cette fenêtre. L'obscurité qui augmentoit , ne laissoit voir qu'imparfaitement cet appartement magnifique. Il étoit orné à la moderne , mais on ne l'avoit pas entretenu , et peut-être ne l'avoit-on jamais achevé. Les fenêtres larges et multipliées descendoient jusqu'en bas , et présentoient une vue très-étendue , que Blanche supposoit charmante. Elle resta quelque temps à contempler cette obscurité grisâtre , à s'y peindre des bois , des montagnes ,

des vallons , des rivières. Sa rêverie étoit plutôt augmentée qu'interrompue par les aboiemens d'un chien de cour , et par le zéphyr qui effleuroit le feuillage. De temps en temps on voyoit dans les bois la lumière d'une chaumière , et à la fin on entendit la cloche argentine d'un couvent , dont le son s'évanouissoit dans les airs. Blanche sortit enfin de cette espèce d'extase ; le silence , les ténèbres qui l'environnoient commencèrent à l'effrayer. Elle chercha la porte de la galerie , et suivant au hasard un long passage qu'elle rencontra , elle parvint à une salle entièrement différente. Le crépuscule mourant , qui pénétoit par un portique ouvert , lui laissa distinguer une construction légère et élégante , un pavé de marbre blanc et des colonnes de même matière qui soutenoient une voûte bâtie à la moresque. Blanche s'arrêta sur les marches de ce portique. La lune s'éleva sur la mer , et découvrit graduellement la beauté de l'éminence sur laquelle Blanche étoit placée. Une pelouse en pente douce descendoit jusqu'aux bois qui entouroient presque le château , et du côté dusud , alloit se perdre à l'Océan. Au-delà des bois , vers le nord , se trouvoient les plaines de Languedoc ; à l'orient , le paysage qu'elle avoit déjà vu malgré l'obs-



curité, et les tours d'un monastère que la clarté de la lune faisoit ressortir au-dessus des bois.

Les teintes douces et incertaines qui se répandoient sur la scène, l'ondulation des vagues au clair de lune, leur murmure sourd et mesuré, étoient autant de moyens pour élever l'esprit neuf de Blanche aux émotions de l'enthousiasme.

— Ai-je donc vécu si long-temps en ce monde, se disoit-elle, sans avoir vu ce spectacle, sans avoir éprouvé ces délices ! La plus pauvre paysanne des domaines de mon père a vu depuis son enfance le coup-d'œil de la nature, a parcouru en liberté ces situations pittoresques ; et moi, au fond d'un cloître, on m'a privée de ces merveilles qui doivent enchanter les yeux et ravir tous les cœurs. Comment ces pauvres nonnes, comment ces pauvres moines, peuvent-ils sentir une violente ferveur s'ils ne voient ni lever ni coucher le soleil ? Jamais, jusqu'à ce soir, je n'ai connu ce qu'étoit la dévotion. Jamais, jusqu'à ce soir, je n'avois vu le soleil quitter cet hémisphère. Demain pour la première fois de ma vie, demain je le verrai lever. Oh ! qui pourroit vivre à Paris ? ne voir que des murs noirs et de sales rues, quand, au milieu de la campagne, on

peut voir et l'azur des cieus et le vert gazon de la terre !

Ce monologue d'enthousiasme fut troublé par un bruit qui retentit dans la salle. La solitude de ce lieu pouvoit laisser place à la crainte. Blanche crut voir un objet qui se glissoit entre les colonnes. Elle observa un moment en silence ; mais honteuse de cette crainte ridicule , elle reprit assez de courage pour demander qui c'étoit. — Ah ! mademoiselle , est-ce vous ? dit la vieille concierge qui venoit fermer les fenêtres. Je suis bien aise que ce soit vous. Le ton dont elle prononça ces paroles , l'émotion vive qu'il indiquoit , surprirent beaucoup la jeune Blanche. — Vous semblez effrayée , Dorothée , lui dit-elle ; qui donc vous fait si peur ?

— Non , non , je ne suis pas effrayée , mademoiselle , répliqua Dorothée en hésitant , et tâchant de paroître calme. Je suis vieille , et peu de chose me trouble. Blanche sourit. — Je suis bien aise que M. le comte soit venu vivre au château , mademoiselle , continua Dorothée. Il a été désert bien des années. Cela faisoit trembler. A présent le château ressemblera un peu à ce qu'il étoit du temps que ma pauvre dame étoit vivante. Blanche demanda combien il s'étoit passé

de temps depuis la mort de la marquise. — Hélas ! mademoiselle , si long-temps , reprit Dorothée , que j'ai cessé de compter les années. Le château , depuis cette époque , m'a toujours paru en deuil , et je suis sûre que les vassaux l'ont toujours au fond de leurs cœurs. Mais vous vous êtes égarée , mademoiselle ; voulez-vous revenir à l'autre partie de la maison ?

Blanche demanda depuis quand celle où elle se trouvoit étoit bâtie. — Peu après le mariage de mon maître , mademoiselle , reprit Dorothée. Le château étoit assez grand sans cette augmentation. Il y a dans l'ancien bâtiment beaucoup de pièces qui n'ont jamais servi. C'est une habitation de prince ; mais mon maître la trouvoit triste , et triste elle est effectivement. Blanche desira de retourner au côté habité ; et comme tous les passages étoient complètement obscurs , Dorothée la mena par-dehors , en côtoyant le bâtiment ; elle ouvrit la grande salle , et trouva mademoiselle Béarn. — Où avez-vous donc été si long-temps ? lui dit celle-ci. Je commençois à croire que quelque aventure surprenante vous étoit arrivée , et que le géant de ce château enchanté , l'esprit qui sans doute y revient , vous avoit jetée par une trappe en quelque voûte sou-

terrine , d'où vous ne reviendriez jamais.

— Non , répondit Blanche en riant ; vous paraissez aimer si fort les aventures , que je vous les abandonne toutes.

Eh bien ! je consens à les achever , pourvu qu'un jour je puisse les raconter.

— Ma chère demoiselle Béarn , dit Henri qui entroit , les revenans de ce temps-ci ne seroient pas assez mal appris pour essayer de vous faire taire. Nos revenans sont trop civilisés pour condamner une dame à un purgatoire plus cruel que le leur , quel qu'il soit.

Mademoiselle Béarn ne fit que rire ; le comte entra , et l'on servit le souper. Le comte parla fort peu , parut distrait , et fit souvent l'observation que , depuis qu'il n'avoit vu ce lieu , il étoit bien changé ! Il s'est écoulé bien des années depuis cette époque , dit-il ; les grands traits du site sont les mêmes , mais ils me font une impression bien différente de celle que je sentoais autrefois. — Est-ce que ce théâtre , dit Blanche , vous a paru jadis plus agréable qu'aujourd'hui ? cela me semble à peine possible. Le comte la regarda avec un sourire mélancolique ; il étoit autrefois aussi délicieux à mes regards , qu'il l'est maintenant aux vô-

tres. Le paysage n'a pas changé ; mais j'ai changé , moi , avec le temps. L'illusion de mon esprit prêtoit son coloris à la nature ; elle est perdue ! Si dans votre vie , ma chère Blanche , vous revenez en ce lieu après en avoir été absente pendant plusieurs années , vous vous rappellerez peut-être les sentimens de votre père , et vous les comprendrez alors.

Blanche affligée de ces paroles , garda le silence : elle porta ses idées sur l'époque que le comte lui faisoit envisager. Elle conçut que celui qui parloit , probablement alors , n'existeroit plus ; elle baissa les yeux , et les sentit se remplir de larmes. Elle donna sa main à son père , il lui sourit avec tendresse ; et se levant de sa chaise , fut chercher une fenêtre pour dérober son émotion.

Les fatigués de la journée engagèrent la compagnie à se séparer de bonne heure. Blanche , à travers une longue galerie boisée de chêne , se rendit à son appartement. Il étoit spacieux , fort élevé , les fenêtres gothiques en étoient hautes , et son air lugubre n'étoit pas propre à la dédommager de la position écartée où il se trouvoit. Les meubles étoient fort antiques ; le lit étoit de damas bleu , garni de franges d'argent ,

et relevé en baldaquin comme les tentes qu'on voit dans les anciens tableaux , et fort semblables à celles que représentoit la tapisserie de cette chambre. Tout étoit pour la jeune Blanche un objet de curiosité. Elle prit la lumière de sa suivante pour examiner cette tenture ; elle reconnut un événement du siège de Troyes. Le travail presque décoloré , indiquoit à peine les objets qu'il avoit représentés jadis. Elle s'amusa d'abord des absurdités de la composition ; mais quand elle vint à penser que l'artiste qui l'avoit exécutée , et le poète , dont il avoit voulu imiter le génie , n'étoient plus qu'une froide poussière , la mélancolie s'empara d'elle , et elle fut au moment de pleurer.

Elle donna l'ordre positif qu'on l'éveillât avant le lever du soleil : elle renvoya ensuite sa femme-de-chambre , et voulant dissiper le nuage que sa triste réflexion avoit répandu sur elle , elle ouvrit une de ses fenêtres , et se ranima à la vue de la nature. La terre obscurcie , l'air , l'océan , tout étoit calme. Les cieux étoient sereins ; quelques vapeurs légères flottoient lentement dans leurs plus hautes régions , et augmentoient le scintillement des étoiles , qu'elles laissoient ensuite briller d'un éclat plus vif et plus pur. Les pensées de Blanche s'éle-

vèrent involontairement au grand auteur de ces sublimes objets. Elle fit une prière plus fervente que jamais elle n'en avoit prononcé sous les tristes voûtes du cloître. Elle resta en contemplation , jusqu'à ce que , vers minuit , l'obscurité s'étendît sur toute la contrée ; alors elle se coucha , et ne fit que d'heureux songes. Doux sommeil , que connoissent seuls la santé , le bonheur et l'innocence !

### CHAPITRE III.

LE sommeil de Blanche se prolongea bien long-temps après l'heure que la veille elle avoit si impatiemment désirée : sa femme-de-chambre , fatiguée du voyage , ne l'appela que pour déjeuner. Ce désagrément fut oublié bien vite , quand en ouvrant la fenêtre , elle vit d'un côté la grande mer étincelante aux rayons du matin ; les voiles légères , et les rames qui fendoient l'onde ; de l'autre , les bois , leur fraîcheur , les vastes plaines , les montagnes bleues , qui se coloroient de l'éclat du jour.

En respirant cet air si pur , la santé s'épa-

nouit sur ses joues , et la gaîté pétilla dans ses yeux.

Qui donc a pu inventer les couvens , se disoit-elle ? Qui donc a pu le premier persuader à des humains de s'y rendre , et prenant la religion pour prétexte , les éloigner de tous les objets qui l'inspirent ? L'hommage d'un cœur reconnoissant , est celui que Dieu nous demande ; et quand on voit sa gloire , n'est-on pas bien reconnoissant ? Je n'ai jamais senti tant de dévotion , pendant les heures d'ennui que j'ai passées au couvent , que pendant le peu de minutes que j'ai passées ici. Je regarde autour de moi , et j'adore Dieu du fond de mon cœur.

En disant ces mots , elle quitta la fenêtre , parcourut la galerie , et se trouva dans la salle du déjeûner , où le comte étoit déjà. La gaîté d'un soleil brillant avoit dissipé sa tristesse ; le sourire étoit sur ses lèvres : il parla à sa fille avec sérénité , et le cœur de Blanche répondit à cette douce disposition. Henri , bientôt après , la comtesse et mademoiselle Béarn parurent , et toute la compagnie sembla ressentir l'influence de l'heure et du lieu ; la comtesse même étoit si bien disposée , qu'elle recevoit avec complaisance les civilités de son époux. Elle ne perdit sa bonne humeur qu'un moment , ce



fut quand elle demanda s'il y avoit des voisins qui pussent rendre cette barbare solitude supportable , et si le comte croyoit possible qu'elle pût y vivre sans quelques distractions ?

On se sépara après le déjeuner. Le comte se fit suivre à son cabinet , par son intendant , pour examiner ses baux , et recevoir quelques habitans. Henri courut sur le rivage pour examiner un bateau , dont ils devoient tous se servir le même soir , et auquel il faisoit ajuster un petit pavillon. La comtesse et mademoiselle Béarn allèrent voir un appartement dans la partie moderne , construit avec élégance ; les fenêtres ouvroient sur des balcons qui faisoient face à la mer , et sauvoient conséquemment la vue des affreuses Pyrénées. La comtesse se jeta sur un sofa , et portant un regard languissant sur les flots qu'on découvroit au-delà des bois , elle se livra avec emphase aux dissertations de l'ennui ; sa compagne lui lut tout un conte , fait à Paris , sur quelque aventure de la cour ; nouvelle sentimentale. La comtesse étoit , dans toute l'étendue du terme , une femme à la mode ; et dans un certain cercle , ses opinions étoient attendues avec impatience , et adoptées comme des oracles.

Blanche pendant ce temps , se hâtoit de goûter , sous les futaies qui entouroient le château , un enthousiasme si nouveau pour elle ; l'ombre sous laquelle elle erroit , fit céder peu à peu la gâité à des impressions plus sérieuses. Tantôt elle avançoit lentement sous un couvert impénétrable , dont les branches s'entrelaçoient , et sous lequel les gouttes de rosée baignoient encore les fleurs qui émailloient le gazon ; tantôt elle folâtroit dans un sentier où le soleil dardoit ses rayons , et où le zéphyr balançoit le feuillage : le hêtre , l'acacia , le frêne , unissoient leur verdure claire aux teintes foncées des pins et des cyprès ; tandis que le chêne opposoit sa force majestueuse à la légèreté du liége et à la grace du peuplier.

Quand Blanche retourna au château , au lieu d'aller chez la comtesse , elle s'amusa à parcourir les parties de l'édifice qu'elle ne connoissoit pas encore. Là plus ancienne attira d'abord sa curiosité : elle trouvoit la moderne , agréable , élégante ; mais il y avoit dans l'antique bâtiment quelque chose d'attrayant pour elle. Elle monta le grand escalier , traversa une galerie boisée de chêne ; et suivit une enfilade de pièces , dont les murailles étoient tendues de ta-

pisseries , où boisées de cèdre ; les meubles paroisoient de même date que le château ; les énormes cheminées où ne restoit aucun vestige de feu , offroient la froide image de l'abandon et de la désolation ; toutes ces chambres portoient si bien l'empreinte de la solitude et de la désolation , que ceux dont les portraits étoient sur les murailles , sembloient avoir été leurs derniers habitans.

En sortant de-là , elle se trouva dans une autre galerie ; une des extrémités aboutissoit à un escalier , l'autre à une porte qui paroissoit devoir conduire dans la partie du nord. Cette porte étoit fermée ; elle descendit par l'escalier , et se trouva dans un petit carré qui tenoit à une tourelle à l'ouest du château. Trois fenêtres y présentoient trois aspects différens et sublimes ; au nord , c'étoit le Languedoc , à l'occident , les montagnes des Pyrénées , dont les sommets couronnoient le paysage ; au sud , la Méditerranée et une partie des côtes du Roussillon.

Elle sortit de la tour , et descendit un escalier étroit. Elle se trouva dans un passage obscur ; elle essaya vainement d'y retrouver son chemin , et l'impatience faisant place à la crainte , elle appela au secours.

Des pas approchoient ; une lumière brilloit sous une porte à l'extrémité du passage , et une personne l'ouvrit avec précaution , et ne s'aventura pas plus loin. Blanche l'observoit, en silence , la porte alloit se refermer ; Blanche appela de nouveau , et se hâtant de courir , elle reconnut la vieille concierge.

— Ah ! ma chère demoiselle , c'est vous ! dit Dorothée ; comment avez-vous pu prendre votre chemin par ici ? Si Blanche avoit été moins préoccupée de sa frayeur , elle auroit observé probablement la forte expression de terreur et de surprise qui défiguroit Dorothée. Celle-ci la conduisit à travers des passages et des pièces sans nombre , qui ne paroissent pas avoir été habitées depuis un siècle. Elles arrivèrent enfin à la résidence du concierge , et Dorothée la pria de s'asseoir et de se rafraîchir. Blanche accepta , et parlant de la tour charmante et de la découverte qu'elle en avoit faite , elle annonça le desir de se l'approprier. Soit que Dorothée fût moins sensible que la jeune personne aux beautés du paysage , soit que l'habitude lui eût rendu moins touchans les charmes qui l'embellissoient , elle n'encouragea pas l'enthousiasme de Blanche ; mais elle garda le silence , et ne

le condamna pas. Blanche demanda où conduisoit la porte qu'elle avoit trouvée fermée au bout de la galerie. Dorothée répondit qu'elle donnoit sur une enfilade d'appartemens , où depuis maintes années on n'étoit point entré.— C'est là , ajouta-t-elle, que notre défunte dame est morte , et je n'ai pas eu la force d'y pénétrer depuis ce temps-là.

Blanche , qui desiroit voir cet appartement , s'abstint de le demander à Dorothée, parce qu'elle observa que ses yeux étoient remplis de larmes ; et elle alla faire sa toilette pour le dîner. La société s'y réunit en bonne disposition , excepté la comtesse. Son esprit , absolument vide , accablé de son oisiveté , ne pouvoit ni la rendre heureuse , ni contribuer au bonheur de personne. Mademoiselle Béarn , qui essayoit d'être amusante , dirigeoit son *badinage* contre Henri ; et il y répondoit plutôt par nécessité que paraucune inclination ; la volubilité de son adversaire le divertissoit quelquefois , mais sa médiocrité , son défaut de sensibilité , le rebutoient presque toujours.

La gaîté qu'avoit eue Blanche en rejoignant la famille , se modéra lorsqu'elle fut sur le bord de la mer ; elle regarda avec

effroi une si immense étendue d'eau. De loin elle ne l'avoit remarquée qu'avec ravissement et surprise ; mais elle eut besoin d'un grand effort pour surmonter sa crainte , et suivre son père dans le bateau.

Elle contemploit en silence le vaste horizon qui bernoit seul la vue de l'océan. Une émotion sublime luttoit contre le sentiment du danger ; un zéphyr léger se jouoit à la surface des ondes , caressoit les voiles , et agitoit le feuillage des forêts qui couronnoient plusieurs milles sur la côte. Le comte , en les voyant , sentoit l'orgueil de la propriété autant que le plaisir d'une vive admiration.

A quelque distance , dans ces bois , se trouvoit un pavillon , autrefois l'asyle des plaisirs , et toujours , par sa situation , intéressant et romantique. Le comte y avoit fait porter du café et des rafraîchissemens. Les rameurs y dirigèrent leur course , en côtoyant les sinuosités du rivage ; on suivoit un promontoire couvert de bois , et la conférence d'une baie , tandis que dans un bateau de leur suite , les domestiques donnoient du cor et d'autres instrumens à vent , dont les sons , secondés par les échos des rochers , alloient expirer sur les vagues. Blanche ne craignoit plus ; une délicieuse

## 52 LES MYSTÈRES

tranquillité s'étoit emparée d'elle , et la tenoit en silence. Elle étoit trop heureuse pour se rappeler et son couvent et ses premiers ennuis , même comme objets de comparaison.

La comtesse se trouvoit moins malheureuse que depuis son départ de Paris ; elle s'imposoit d'ailleurs une sorte de contrainte , craignoit de se livrer à ses maussades contrariétés , et même desiroit de regagner la bonne volonté du comte. Pour lui , ses regards satisfaits et contents se promenoient sur sa famille et sur la nature qui l'entouroit. Son fils , dans toute l'ardeur de la jeunesse , songeoit à de nouveaux plaisirs , et n'en regrettoit aucun.

Après une navigation d'une heure , on prit terre , et on monta par un étroit sentier semé de fleurs et de verdure. A peu de distance , et sur la pointe d'une éminence , paroissoit le pavillon ombragé par les bois , et dont Blanche aperçut les portiques revêtus de marbre. En suivant la comtesse , elle tournoit souvent ses regards enchantés sur l'océan et sur les bois qu'elle parcouroit ; leur silence , leur ombre impénétrable , en l'excitant à des émotions plus graves , ne lui sembloient pas moins charmans.

Le pavillon , préparé à la hâte , l'étoit

pourtant aussi bien qu'il étoit possible ; mais ses peintures effacées , ses draperies déchirées , autrefois magnifiques , attestoient le passage du temps ; et indiquoient celui qui s'étoit écoulé depuis qu'on ne le soignoit plus. La compagnie prit des rafraîchissemens , goûta des fruits ; et les cors , placés dans les bois , faisoient retentir un écho qui prolongeoit , et même adoucissoit leurs tons mélancoliques. Leur harmonie interrompoit seule un calme parfait. Ce lieu obtint jusqu'au suffrage de la comtesse , et peut-être le plaisir de parler meubles et ornemens l'engagea à s'étendre fort longuement sur la nécessité de l'embellir. Le comte , qui mettoit son bonheur à voir ses goûts se rapprocher de la nature , acquiesça à tous ses projets : il falloit renouveler les peintures et les corniches , les sofas seroient en damas vert ; des statues de marbre , représentant les nymphes des bois , et portant sur la tête des corbeilles de fleurs naturelles , seroient placées entre les fenêtres. Ces fenêtres s'ouvroient jusqu'en bas : comme le salon étoit octogone , on y entroit de tous côtés ; chacune offroit un point de vue différent , chacune présentoit un sentier pour conduire à quelque objet curieux ou pittoresque.

Après une assez longue promenade , la



famille revint au rivage et s'embarqua. La beauté de la soirée l'engagea à prolonger sa course, et à s'avancer dans la baie. Un calme parfait avoit suspendu le zéphyr qui, jusqu'alors, avoit poussé la barque, et les rameurs prirent leurs rames. Les eaux, comme une glace polie, réfléchissoient les roches grises, les arbres élevés, les teintes brillantes du couchant, et les nuages noirs qui montoient lentement de l'orient. Blanche se plaisoit à voir plonger les rames; elle regardoit les cercles concentriques que formoient leurs touches sur les eaux, et le tremblement qu'elles imprimoient au tableau du paysage, sans en défigurer l'harmonie.

Au-dessus de l'obscurité des bois, elle distingua un groupe de tourelles qu'illuminoient encore les rayons du couchant, et quand les cors eurent fait silence, elle entendit un chœur de voix.

Quelle voix sont-ce là? dit le comte en regardant autour de lui, et prêtant soigneusement l'oreille. Le chant cessa. — C'est une hymne des vêpres, dit Blanche, et je l'ai entendue au couvent.

— Nous sommes donc près d'un monastère? dit le comte; et le bateau ayant doublé un cap fort élevé, le couvent de Sainte-

Claire parut. Il étoit bâti sur le bord de la mer, au fond d'une petite baie dont la côte étoit basse ; les bois qui l'environnoient laissoient voir une partie de l'édifice , la grande porte , la fenêtre gothique du vestibule , les cloîtres , et un côté de la chapelle ; une arcade vénérable , qui autrefois joignoit la maison à une autre portion des bâtimens , démolie alors , restoit comme une ruine majestueuse détachée de tout l'édifice. On ne voyoit au-delà que des bois ; la mousse couvroit ces antiques murailles , et les fenêtres de la chapelle soutenoient les touffes de lierre et de brioine, qui retomboient comme des guirlandes.

Tout étoit en silence. Blanche regardoit avec admiration cette arche majestueuse , dont l'effet augmentoit par les masses de lumières et d'ombres que répandoit le couchant couvert de nuages. Le son de plusieurs voix qui chantoient posément s'éleva tout-à-coup derrière. Le comte fit arrêter ses rameurs ; les religieuses chantoient l'hymne des vêpres, et l'orgue se mêlant à leurs voix, les soutenoit, et donnoit au chant une harmonie imposante. Le chœur cessa, mais il reprit bientôt dans un ton plus doux et plus majestueux ; il s'affoiblit par degrés, et enfin on cessa de l'entendre. Blan

che soupiroit, versoit presque des larmes, et ses pensées, comme les accords, sembloient monter jusqu'au ciel. Tandis que le ravissement et le respect maintenoient le silence dans le bateau, une procession de religieuses voilées de blanc sortit lentement du cloître, et passa dans les bois pour faire le tour de l'édifice.

La comtesse fut la première à retrouver la parole. — Cette hymne et ces religieuses sont d'une tristesse accablante, dit-elle; la nuit nous gagne, retournons au château, il sera nuit avant que nous soyons arrivés.

Le comte leva les yeux, et s'aperçut qu'une tempête menaçante avoit avancé les ténèbres. Elle se formoit à l'orient, et la pesante obscurité qu'elle répandoit, contrastoit avec le brillant éclat du couchant. Les bruyans oiseaux de mer tournoyent sur les flots, y plongeant leur plumage, et fuyoient vers quelque retraite éloignée. Les matelots faisoient force de rames; mais le tonnerre qui grondoit de loin, les larges gouttes qui commençoient à tomber, déterminèrent le comte à chercher un abri dans le monastère. Le bateau changea de direction. A mesure que les nuages approchoient vers l'occident, leurs flancs noirâtres jetoient de sombres éclairs, qui sembloient,

en se réfléchissant, enflammer le sommet des bois et les combles du couvent.

L'apparence des cieux alarma la comtesse et mademoiselle Béarn ; leurs cris et leurs frayeurs inquiétoient le comte , et trou- bloient leurs rameurs. Blanche se contenoit en silence , tantôt agitée par la crainte , et tantôt par l'admiration ; elle observoit la grandeur des nuages , leur effet sur la scène , et écoutoit les roulemens prolongés de la foudre , qui ébranloient les airs.

Le bateau s'arrêta en face du monastère. Le comte envoya un de ses gens pour annoncer son arrivée à la supérieure , et lui demander asyle. L'ordre de Sainte-Claire étoit dès-lors assez peu austère ; cependant les femmes seules pouvoient être admises dans le couvent. Le domestique rapporta une réponse , qui respiroit tout-à-la-fois l'hospitalité et l'orgueil , mais un orgueil déguisé en soumission. On débarqua , on traversa promptement la pelouse , à cause d'une abondante pluie , et l'on fut reçu par la supérieure , qui d'abord étendit la main et donna sa bénédiction. On passa dans une grande salle , où se trouvoient quelques religieuses , toutes vêtues de noir , et voilées de blanc. Le voile de l'abbesse pourtant étoit à demi-relevé , et découvroit une dignité

douce, que tempéroit un sourire obligeant. Elle conduisit la comtesse, Blanche et mademoiselle Béarn dans un salon de son couvent, et le comte avec Henri restèrent au parloir.

La comtesse, fatiguée, mécontente, reçut les politesses de l'abbesse avec une dédaigneuse hauteur; elle la suivit d'un air indolent. Les vitrages coloriés, la boiserie de mélèse, qui en tout temps rendoient l'appartement triste et fort sombre, ajoutoient ce soir à l'obscurité générale.

L'abbesse demanda des rafraîchissemens, et entretint la comtesse. Blanche s'approcha d'une fenêtre, et les carreaux d'en bas n'étant pas coloriés, elle put considérer les progrès de la tempête. Les vagues sombres de la mer, qui, l'instant d'auparavant, sembloient encore endormies, s'enfloient avec hardiesse, et venoient sans interruption se briser contre la côte. Un rouge sulfureux bordoit les nuages, qui s'entassoient à l'occident, tandis que les éclairs rougeâtres, qui perçoient par-dessous, éclairaient au loin les rives du Languedoc, les touffes de bois plus rapprochées, et quelque partie de la mer, qui touchoit à l'horizon : le reste étoit profondément obscur. Par intervalles, un éclair échappé dans

les nuages doroit les ailes d'un oiseau de mer, qui voltigeoit dans les plus hautes régions, ou tomboit sur les voiles d'un vaisseau qui servoit de jouet à l'orage. Blanche observa quelque temps les secousses de ce bâtiment, qui faisoient écumer les vagues, et quand l'éclair fendoit la nue, elle regardoit les cieux, et soupiroit sur le destin des pauvres passagers.

Le soleil à la fin quitta cet hémisphère, et les nuages s'amoncelèrent sur la trace lumineuse qui indiquoit son cours. Le vaisseau se distinguoit à peine. La rapide succession des éclairs qui sillonnoient les vapeurs noires de l'horizon, avertit Blanche de se retirer de la fenêtre; et l'abbesse, qui avoit épuisé avec la comtesse les lieux communs de la conversation, eût le loisir de la remarquer.

Leur entretien fut bientôt dérangé par les coups répétés du tonnerre, et la cloche sonna pour inviter les religieuses à la prière. Blanche, en passant près d'une fenêtre, jeta un regard à l'horizon, et l'éclat subit d'un éclair, qui pénétra le vaste abîme des flots, lui fit distinguer le vaisseau qu'elle avoit déjà remarqué; il s'agitoit au milieu d'une mer écumeuse, disparoissoit entre les vagues, et tout-à-coup s'élevoit jusqu'aux nues.

Elle soupira à cette vue , et suivit la comtesse et l'abbesse dans la chapelle. Les domestiques du comte étoient allés au château pour faire venir des voitures; elles arrivèrent à la fin de l'office. La tempête étoit moins violente : le comte et sa famille retournèrent au château. Blanche fut surprise de découvrir combien les sinuosités du riyage l'avoient trompée sur la distance. C'étoit la cloche de ce monastère, qu'elle avoit entendue la veille dans le salon occidental, et elle auroit pu voir les tours, si les ombres de la nuit ne l'en eussent empêchée.

En arrivant, la comtesse affecta plus de lassitude que réellement elle n'en sentoit, et se retira chez elle. Le comte, sa fille et Henri, se réunirent au salon; mais à peine y étoient-ils, que dans un intervalle d'ouragan, ils entendirent un coup de canon. Le comte reconnut le signal de détresse d'un vaisseau; il ouvrit une fenêtre qui donnoit sur la Méditerranée, mais la mer étoit enveloppée d'épaisses ténèbres, et le fracas de la tempête étouffoit tout autre son. Blanche se souvint de la barque, et toute tremblante, en avertit son père. En peu de momens, les coups de canon retentirent encore sur les vents, et s'envolèrent avec eux. La foudre s'élança des nues, avec un déchi-

rement effroyable ; mais l'éclair qui la précédoit, et qui avoit frappé l'immensité des flots, avoit laissé voir une chaloupe, luttant avec effort contre les vagues écuman-tes. Une nuit impénétrable avoit soudain tout enveloppé. Un second éclair laissa re-voir la barque ; elle n'avoit qu'une seule voile, et cherchoit à gagner la côte. Blanche saisit le bras de son père, avec un regard de douleur, où se peignoient l'effroi et la com-  
passion. Ce moyen n'étoit pas nécessaire pour toucher le cœur du comte : il regardoit la mer avec une expression de pitié ; mais voyant bien qu'un bateau ne pourroit tenir contre l'orage, il défendit d'en risquer un, et fit porter des torches sur les pointes des rochers. Il espéroit en faire une espèce de fanal, et avertir le bâtiment des écueils qu'il alloit rencontrer. Henri sortit pour diriger les domestiques ; Blanche, avec son père, resta près de la fenêtre, et les éclairs, par intervalles, montroient le malheureux vaisseau. Blanche vit enfin, avec un mou-  
vement d'espérance, les torches qui fai-  
soient briller leurs flammes au milieu des ténèbres de la nuit, et dont l'éclat rougeâtre se répandoit sur les vagues. Quand le canon répétoit ses coups, on répondoit en élevant les flambeaux, et le bâtiment à son tour ré-



pondoit à ce signal par le canon. Le vent emportoit le son. Mais à la lueur des éclairs, elle croyoit voir le vaisseau bien plus près du rivage, que le bruit ne le faisoit juger.

Alors on vit les domestiques du comte courir de tous côtés, s'avancer à la pointe des roches, se pencher, tendre leurs flambeaux ; d'autres, dont on ne distinguoit la direction qu'au mouvement des lumières, descendoient par de dangereux sentiers jusqu'au bord de la mer, et appeloient à grands cris les matelots : on entendoit leurs sifflets, leurs foibles voix, qui s'efforçoient de répondre, et qui, par intervalles, se mêloient avec la tempête. Ces cris subits, qui partoient des rochers, augmentoient la terreur de Blanche à un degré insupportable ; mais son tendre intérêt fut bientôt soulagé quand Henri, accourant hors d'haleine, lui apprit que le vaisseau avoit jeté l'ancre au fond de la baie, mais dans un tel délabrement, qu'il s'entr'ouvriroit peut-être avant que l'équipage fût débarqué. Le comte fit aussi-tôt partir tous les bateaux, et fit dire aux infortunés étrangers qu'il recevrait dans son château ceux qui ne pourroient trouver asyle dans le village voisin. De ce nombre furent Emilie Saint-Aubert, Dupont, Ludovico et Annette, qui, s'étant

embarqués à Livourne , et étant arrivés à Marseille , traversoient le golfe de Lyon quand la tempête les avoit accueillis. Ils furent tous reçus par le comte avec une extrême affabilité. Emilie eût voulu , dès le soir , se rendre au couvent de Sainte-Claire ; mais il ne voulut point consentir à ce qu'elle sortît du château. Il est bien vrai qu'après tant d'effroi et de fatigue , elle auroit pu difficilement aller plus loin.

Le comte retrouva en M. Dupont une de ses anciennes connoissances ; il y eut entre eux beaucoup de joie et de félicitations. Emilie fut nommée à la famille du comte , et l'hospitalité obligeante avec laquelle on la reçut dissipa l'embarras léger où son entrée l'avoit mise. On se mit à table ; la politesse naturelle de Blanche , la joie vive qu'elle exprimoit sur le salut des étrangers , qu'elle avoit plaints si sincèrement , remontèrent peu à peu les esprits d'Emilie. Dupont , délivré de la crainte qu'il avoit sentie et pour elle et pour lui , sentoit la différence de sa situation. Sortant d'une mer en fureur , prête à les engloutir , il se trouvoit dans une maison charmante , où régnoient l'abondance et le goût , et dans laquelle il recevoit l'accueil le plus obligeant.

Annette , pendant ce temps-là , avec les .

domestiques , racontoit les dangers qu'elle venoit d'essuyer ; elle se félicitoit de sa délivrance et de celle de Ludovico ; enfin elle éveilloit le rire et la gâité dans cette partie de la maison. Ludovico étoit tout aussi content qu'elle , mais il avoit assez de mesure pour se contenir , et tâchoit en vain de retenir Annette. A la fin , les éclats de rire furent entendus de la chambre de madame ; elle envoya savoir d'où venoit ce vacarme , et recommander le silence.

Emilie se retira de bonne heure pour chercher le repos dont elle avoit besoin ; mais elle fut long-temps sans dormir : son retour dans sa patrie réveilloit d'intéressans souvenirs. Les événemens qui lui étoient arrivés , les souffrances qu'elle avoit éprouvées depuis son départ , se représentoient à elle avec force , et ne cédoient qu'à l'image de Valancourt. Savoir qu'elle habitoit la même terre après une séparation si longue , si distante , étoit pour elle une source de jouissances. Elle passoit ensuite à l'inquiétude , à l'anxiété , quand elle considéroit l'espace de temps écoulé depuis la dernière lettre qu'elle avoit reçue , et tous les événemens qui , dans cet intervalle , avoient pu conspirer contre son repos et son bonheur ; mais cette pensée , que Valancourt n'exis-

toit plus , ou que , s'il vivoit il l'avoit oubliée , étoit si terrible pour son cœur , qu'elle ne pouvoits'y arrêter. Elle se détermina à l'informer dès le lendemain qu'elle étoit arrivée en France. Une lettre d'elle étoit presque l'unique moyen de l'en instruire. Enfin l'espoir d'apprendre bientôt qu'il étoit bien portant , qu'il étoit peu éloigné d'elle , et sur-tout qu'il l'aimoit toujours , vint calmer son agitation. Son esprit s'apaisa , ses yeux se fermèrent , et elle s'endormit.

---

## C H A P I T R E I V.

BLANCHE avoit pris tant d'intérêt à Emilie qu'en apprenant qu'elle vouloit résider au monastère voisin , elle pria le comte de l'engager à prolonger son séjour au château. Vous concevez , ajouta Blanche , combien je serois contente d'avoir une telle compagne. A présent , je n'ai point d'amie avec qui je puisse lire ou me promener. Mademoiselle Béarn n'est que l'amie de maman.

Le comte sourit de cette simplicité enfantine , qui faisoit céder sa fille aux premiè-

res impressions. Il se proposa bien de lui en démontrer le danger ; mais en ce moment , il applaudit par son silence à cette bienveillance de caractère , qui la portoit à se confier dès le premier moment à une personne inconnue.

Il avoit observé Emilie avec attention , et elle lui avoit plu autant qu'une si courte connoissance pouvoit le comporter. La manière dont M. Dupont lui avoit parlé d'elle avoit même confirmé sa présomption ; mais très-soigneux pour les liaisons de sa fille , et apprenant qu'Emilie étoit connue au couvent de Sainte-Claire , il se détermina à visiter l'abbesse ; et si son témoignage répondoit à son desir , il vouloit inviter Emilie à passer quelques jours au château. Il avoit en vue , sous ce rapport , l'agrément de la jeune Blanche , plus que le desir d'obliger l'orpheline Emilie ; néanmoins il prenoit à elle un véritable intérêt.

Le lendemain matin , Emilie , trop fatiguée , ne put descendre. Dupont étoit à déjeuner quand le comte entra dans la salle , et le pria , comme ancienne connoissance et le fils d'un de ses amis , de prolonger son séjour au château. Dupont y consentit volontiers , parce que cette circonstance pouvoit le retenir auprès d'Emilie. Il ne pou-

voit , au fond de son ame , entretenir l'espérance qu'elle répondit jamais à sa vive affection ; mais il n'avoit pas le courage de travailler à la vaincre.

Emilie , quand elle fut reposée , se promena avec sa nouvelle amie sur la pelouse qui entouroit le château , et fut aussi sensible à la beauté de ses points de vue , que Blanche , dans la franchise de son cœur , avoit pu le desirer. Elle apperçut au-delà des bois les tours du monastère , et annonça que c'étoit en ce lieu qu'elle avoit le projet de se rendre.

— Ah ! lui dit Blanche avec surprise , je ne fais que sortir du couvent , et vous voulez vous y enfermer ! Si vous saviez quel plaisir je ressens à me promener ici en liberté , à voir le ciel , les champs , les bois autour de moi , je pense que vous n'auriez plus cette idée. Emilie sourit de la chaleur avec laquelle Blanche s'exprimoit , et observa qu'elle n'avoit pas le projet de se mettre au couvent pour la vie.

— Non , lui dit Blanche , vous n'y pensez pas maintenant , mais vous ne savez pas ce que les religieuses pourront vous persuader. Je sais combien elles paroissent bonnes , combien elles paroissent heureuses. Je les ai assez vues pour connoître leurs ruses.

En rentrant au château, Blanche conduisit Emilie à la tour qu'elle aimoit, et elles parcoururent les anciennes chambres que Blanche avoit déjà visitées. Emilie s'amusa à en examiner les distributions, à considérer le genre et la magnificence de leurs meubles antiques, et à les comparer avec ceux du château d'Udolphe, qui étoient cependant plus vieux et plus extraordinaires. Elle remarqua aussi Dorothée qui les accompagnoit, et qui sembloit presque aussi ancienne que tout ce qui étoit autour d'elle. Elle parut voir Emilie avec un intérêt extrême; elle la regardoit même avec tant d'attention, qu'à peine entendoit-elle ce qu'on pouvoit lui dire.

Emilie placée à une des fenêtres, jeta les yeux sur la campagne, et vit avec surprise beaucoup d'objets dont sa mémoire garçoit le souvenir; les champs, les bois, le ruisseau, qu'elle avoit traversés avec Voisin un soir après la mort de M. Saint-Aubert, en revenant du couvent à la chaumière. Elle reconnut que ce château étoit celui qu'elle avoit alors évité, et sur lequel il avoit tenu d'étranges discours.

Frappée de cette découverte, effrayée sans savoir pourquoi, elle resta quelque temps en silence, et se rappela l'émotion

qu'avoit montrée son père en se trouvant si près de cette demeure. La musique aussi qu'elle avoit entendue, et sur laquelle Voisin lui avoit fait un conte si ridicule, lui revenoit à l'esprit. Curieuse d'en apprendre davantage, elle demanda à Dorothée, si l'on entendoit encore de la musique à minuit, comme autrefois, et si l'on connoissoit le musicien.

— Oui, mademoiselle, répondit Dorothée, on entend toujours cette musique; mais le musicien n'est pas connu, et, je crois, ne le sera jamais. Il y a des gens qui devinent ce que c'est.

— Vraiment, dit Emilie, et pourquoi ne pas poursuivre cette recherche?

— Ah! mademoiselle, on a assez cherché? mais qui peut suivre un esprit?

Emilie sourit, et se rappelant combien tout récemment elle avoit souffert par la superstition, elle résolut alors d'y résister. Néanmoins, en dépit de ses efforts, elle sentoit une certaine crainte se mêler sur ce point à sa curiosité. Blanche qui jusqu'alors avoit écouté en silence, demanda ce que c'étoit que cette musique, et depuis quand on l'entendoit.

— Toujours depuis la mort de notre chère dame, répondit Dorothée.



— Mais sans doute qu'il n'y a pas de revenans dans le château, dit Blanche moitié riante et moitié sérieuse ?

— J'ai entendu cette musique presque toujours depuis que madame est morte, dit Dorothée, jamais auparavant ; mais cela importe peu à quelque chose que je voulois vous dire.

— Dites, je vous prie, dites-nous, reprit Blanche, plus empressée de savoir que de plaisanter. J'ai pris bien de l'intérêt à ce que sœur Henriette et sœur Sophie m'ont dit au couvent sur de pareilles apparitions, dont elles-mêmes avoient été témoins.

— Vous n'avez jamais su, mademoiselle, ce qui nous fit quitter le château pour aller vivre dans la chaumière, dit Dorothée ? — Jamais, reprit Blanche impatientement, ni la raison pour laquelle M. le marquis..... Dorothée s'arrêta, hésita, voulut changer de conversation ; mais la curiosité de Blanche étoit trop éveillée pour la laisser échapper facilement. Elle pressa la vieille de continuer son histoire ; mais rien ne put l'y déterminer. Il devint évident que sa propre imprudence l'alarmoit, et qu'elle s'étoit trop avancée.

— Je m'aperçois, dit Emilie en souriant, que toutes les vieilles maisons sont fréquen-

tées par les esprits. J'arrive d'un théâtre de prodiges ; mais malheureusement , depuis que j'en suis partie , j'en ai reçu l'explication.

Blanche se taisoit , Dorothée paroissoit sérieuse et soupiroit. Emilie se sentoit portée à en croire plus qu'elle ne vouloit se l'avouer. Elle se rappeloit le spectacle dont elle avoit été témoin dans une chambre à Udolphe , et par une bizarre liaison , les paroles alarmantes qu'elle avoit trouvées sans dessein dans les papiers qu'elle avoit détruits par obéissance aux ordres de son père. Elle frémit à la signification qu'ils sembloient avoir , presque autant qu'à l'horrible objet découvert sous le funeste voile.

Blanche , cependant , ne pouvant engager Dorothée à expliquer ce qu'elle avoit voulu dire , l'avoit priée , en se retrouvant auprès de la porte fermée , de lui faire voir tous les appartemens. — Ma chère demoiselle , lui répondit la concierge , je vous ai dit ma raison pour ne la pas ouvrir. Je ne l'ai jamais revu depuis la mort de ma bonne maîtresse ; il seroit affreux pour moi d'y entrer. De grace , ne me le demandez pas.

— Non certainement , répondit Blanche , si c'est votre véritable raison.

— Hélas ! c'est l'unique , dit la vieille

femme. Nous l'aimions si tendrement ! je la pleurerai toujours. Le temps passe ! il y a bien des années qu'elle est morte , et je me souviens pourtant de tout ce qui arriva alors , comme si c'étoit hier. Plusieurs choses très-nouvelles sont sorties de ma mémoire ; mais les anciennes, je les vois comme dans une glace. Elle se tut , et en avançant dans la galerie , elle reprit en regardant Emilie : Cette jeune dame me rappelle madame la marquise. Je me souviens qu'elle étoit aussi fraîche , et qu'elle avoit le même sourire. Pauvre dame ! qu'elle étoit gaie , lorsqu'elle fit son entrée ici.

— Elle ne fut donc pas gaie ensuite ? demanda Blanche.

Dorothée secoua la tête. Emilie l'observoit avec des regards expressifs , et se sentoit pénétrée d'intérêt. — Asseyons-nous sur cette fenêtre , dit Blanche , au bout de la galerie ; et je vous prie , Dorothée , si cela ne vous afflige pas , dites-nous quelque chose de la marquise. Je voudrois regarder dans la glace dont vous parliez , et voir quelques-unes des circonstances , qui , à ce que vous dites , s'y peignent souvent.

— Non , mademoiselle , répliqua Dorothée , si vous en saviez autant que moi , vous ne le voudriez pas ; vous les trouveriez trop

pénibles. Je voudrois bien souvent en éviter le souvenir, mais elles me reviennent sans cesse. Je vois ma chère maîtresse à son lit de mort, ses regards; je me souviens de ses discours. Oh quelle terrible scène!

— Qu'eut-elle donc de si terrible? dit Emilie avec émotion.

— Ah! ma chère demoiselle; la mort, répondit Dorothée, n'est-elle donc pas toujours terrible?

Dorothée garda le silence à toutes les questions que lui fit Blanche. Emilie remarquant des pleurs dans ses yeux, cessa de la presser davantage, et s'efforça d'attirer l'attention de sa jeune amie sur quelque partie des jardins. Le comte, la comtesse, et M. Dupont s'y promenoient; elles allèrent les y joindre.

Quand le comte aperçut Emilie, il avança vers elle, et la présenta à la comtesse d'une manière si flatteuse et si obligeante, qu'il rappela à Emilie l'idée de son propre père. Elle sentit plus de reconnaissance pour lui que d'embarras, en abordant la comtesse: elle en fut reçue avec ce sourire aimable, que son caprice lui permettoit quelquefois, et qui étoit alors le résultat d'un entretien avec le comte au sujet d'Emilie. Quel qu'il pût être, quel

qu'eût été le résultat de la conversation de l'abbesse , l'estime , l'intérêt s'exprimoient fortement dans les manières du comte à l'égard d'Emilie : pour elle , elle éprouva cette douce satisfaction que donne le suffrage des gens de bien. Dès le premier moment , elle s'étoit sentie portée à la confiance.

Avant d'avoir achevé ses remerciemens pour l'hospitalité qu'elle avoit reçue , et d'avoir exprimé le desir de se rendre aussitôt au couvent , elle fut interrompue par une pressante invitation de prolonger son séjour au château. Le comte et la comtesse parurent y mettre tant de sincérité , que , malgré le desir qu'elle avoit de revoir ses anciennes amies du monastère , et de soupirer encore sur le tombeau d'un père chéri, elle consentit à rester quelques jours,

Elle écrivit néanmoins à l'abbesse pour l'informer de son arrivée , et lui demander à être reçue au couvent comme pensionnaire. Elle écrivit aussi à M. Quesnel et à Valancourt ; et comme elle ne savoit où adresser précisément cette dernière lettre , elle l'envoya en Gascogne chez le frère du chevalier.

Sur le soir , Blanche et M. Dupont accompagnèrent Emilie à la chaumière de Voisin :

elle sentit, en s'en rapprochant, une sorte de plaisir mêlé d'amertume. Le temps avoit calmé sa douleur, mais la perte qu'elle avoit faite ne pouvoit cesser de lui être sensible : elle se livra avec une douce tristesse aux souvenirs que ce lieu lui rappeloit. Voisin vivoit encore, et sembloit jouir, comme autrefois, du soir paisible d'une vie sans reproche. Il étoit assis devant sa porte, veillant sur quelques-uns de ses petits-enfans qui jouoient autour de lui, et tour-à-tour son sourire ou ses paroles excitoient leur émulation. Il reconnut à l'instant Emilie, et fut bien aise de la revoir. Elle apprit avec joie, que depuis son départ, la famille n'avoit point éprouvé de pertes.

— Oui, mademoiselle, dit le vieillard, nous vivons gaîment tous ensemble, grace à Dieu. Je ne crois pas qu'il y ait en Languedoc une famille plus heureuse que la nôtre.

Emilien osa prendre sur elle d'entrer dans la chambre où Saint-Aubert étoit mort ; et après une demi-heure d'entretien avec Voisin et sa famille, elle sortit de la chaumière.

Pendant les premiers jours qu'elle passa au château de Blangy, elle vit avec chagrin la mélancolie profonde, quoique muette,

qui trop souvent absorboit M. Dupont. Emilie plaignoit l'aveuglement qui le détournoit de s'éloigner d'elle , et elle résolut de se retirer aussi-tôt qu'elle le pourroit sans désobliger le comte et la comtesse de Villefort. L'abattement de son ami ne tarda pas à alarmer le comte , et Dupont lui confia enfin le secret d'un amour sans espoir. Le comte ne put que le plaindre ; mais il se détermina en lui-même à ne pas négliger un moyen de favoriser ses prétentions. Quand il connut la dangereuse situation de Dupont, il ne s'opposa que foiblement au desir qu'il témoigna de quitter le château de Blangy dès le lendemain ; il lui fit promettre d'y venir passer avec lui un temps plus long , quand son cœur seroit en repos. Emilie , qui ne pouvoit encourager son amour , estimoit ses bonnes qualités , et étoit très-reconnoissante de ses services ; elle éprouva une tendre émotion quand elle le vit partir pour la Gascogne. Il se sépara d'elle avec une expression si touchante d'amour et de douleur , que le comte embrassa sa cause bien plus chaudement qu'il ne l'avoit encore fait.

Peu de jours après , Emilie elle-même quitta le château , mais ce ne fut pas sans promettre au comte et à la comtesse de ve-

nir souvent les voir. L'abbesse la reçut avec cette bonté maternelle dont elle lui avoit déjà donné des preuves ; et les religieuses lui témoignèrent leur amitié. Ce couvent , qu'elle avoit si bien connu , réveilla ses tristes souvenirs , mais il s'en mêloit d'autres ; elle rendoit grâces au ciel de l'avoir fait échapper à tant de dangers ; elle sentoit le prix des biens qui lui restoient ; et quoique le tombeau de son père fût souvent arrosé de ses larmes , sa douleur n'avoit plus la même amertume.

Quelque temps après son arrivée au monastère, Emilie reçut une lettre de son oncle, M. Quesnel , en réponse à la sienne, et à ses questions sur ses affaires qu'il avoit prétendu gérer en son absence. Elle s'étoit informée sur-tout du bail de la Vallée , qu'elle desiroit d'habiter si sa fortune le permettoit. La réponse de M. Quesnel étoit froide et sèche comme elle s'y étoit attendue ; elle n'exprimoit ni intérêt pour ses souffrances , ni plaisir de ce qu'elle s'y étoit dérobée. Quesnel ne perdoit pas cette occasion de lui reprocher son refus à l'égard du comte Morano , qu'il affectoit de représenter comme riche et homme d'honneur ; il déclamoit avec véhémence contre ce même Montoni , auquel jusqu'à ce moment , il s'étoit



reconnu si inférieur ; il étoit laconique sur les intérêts pécuniaires d'Emilie ; il lui apprenoit cependant que le terme du bail de la Vallée expiroit ; il ne l'invitoit point à venir chez lui , et ajoutoit que ne pouvant, dans l'état de sa fortune , habiter la Vallée , elle feroit bien de rester à Sainte-Claire.

Il ne répondoit point à ses questions sur le sort de la pauvre vieille Thérèse , la servante de son père. Par *post-scriptum* , M. Quesnel parloit de M. Motteville , entre les mains duquel Saint-Aubert avoit placé la majeure partie de son bien ; il annonçoit que ses affaires étoient au moment de s'arranger , et qu'elle en retireroit plus qu'elle n'auroit dû s'y attendre. La lettre contenoit encore un billet à l'ordre d'Emilie , pour toucher une modique somme sur un marchand de Narbonne.

La tranquillité du monastère , la liberté qu'on lui laissoit de parcourir les bois et les rivages de ce charmant pays , tranquillisèrent peu à peu l'esprit d'Emilie : cependant elle éprouvoit quelque inquiétude au sujet de Valancourt , et voyoit avec impatience approcher l'instant de recevoir enfin sa réponse.

---

## CHAPITRE V.

**B**LANCHE, qui pendant ce temps se trouvoit seule, devint impatiente de revoir sa nouvelle amie, et de partager avec elle le plaisir que lui faisoit le spectacle de la nature. Elle n'avoit plus personne à qui exprimer son admiration ou communiquer ses plaisirs ; personne dont les yeux s'animasent à son sourire, ou dont les regards pussent réfléchir son bonheur. Le comte observant son chagrin, fit souvenir Emilie de la visite qu'elle avoit promis de lui faire ; mais le silence de Valancourt, prolongé au-delà du temps où sa réponse auroit pu arriver d'Estuvière, pénétoit Emilie d'une inquiétude si cruelle qu'elle fuyoit la société, et eût voulu différer le moment de s'y réunir, jusqu'à celui où ses peines seroient calmées. Le comte et sa famille la pressèrent cependant si vivement, que, ne pouvant expliquer le motif qui l'attachoit à la solitude, elle craignit que ses refus n'eussent l'air d'un caprice, et n'offensassent des amis dont elle vouloit se conserver l'estime. Elle retourna au château de Blangy ; l'amitié du comte de Villefort encouragea Emilie à lui parler de sa position relativement aux biens

de sa tante, et à le consulter sur la manière de les recouvrer : il n'y avoit pas de doute que la loi ne fût en sa faveur. Le comte lui conseilla de s'en occuper, et lui offrit même d'écrire à un avocat d'Aix, sur l'avis duquel on pourroit s'appuyer. Cette offre fut acceptée par Emilie ; et les procédés obligeans qu'elle éprouvoit chaque jour l'eussent encore une fois rendue heureuse, si elle eût pu être certaine que Valancourt se portoit bien, et qu'il l'aimoit toujours. Elle avoit passé plus d'une semaine au château sans recevoir aucune nouvelle ; elle savoit bien que, si Valancourt n'étoit pas chez son frère, il étoit fort douteux que la lettre qu'elle lui avoit écrite lui fût parvenue, et cependant une inquiétude, une crainte qu'elle ne pouvoit modérer, troubloient absolument son repos. Elle repassoit tant d'événemens qui, depuis sa captivité à Udolphe, avoient pu devenir possibles. Elle étoit quelquefois si frappée de la crainte, ou que Valancourt n'existât plus, ou qu'il n'existât plus pour elle, que même la compagnie de Blanche lui devenoit insupportable. Elle restoit seule des heures entières au fond de son appartement, quand les occupations de la famille lui permettoient de le faire sans incivilité.

Dans un de ces momens de solitude, elle ouvrit une petite boîte qui contenoit les lettres de Valancourt, et quelques-unes des esquisses qu'elle avoit faites pendant son séjour en Toscane; mais ces derniers objets l'intéressoient peu. Elle cherchoit dans ces lettres le plaisir de se retracer une tendresse qui avoit fait toute sa consolation, et dont la touchante expression lui avoit quelquefois fait oublier les chagrins de l'absence. Leur effet n'étoit plus le même; elles augmentoient les angoisses de son cœur; elle songeoit que peut-être Valancourt avoit pu céder au pouvoir du temps ou de l'absence; et la vue même de son écriture lui rappela tant de souvenirs pénibles, que, ne pouvant achever la première lettre, elle resta la tête appuyée sur sa main, et donna cours à des flots de larmes. A cet instant la vieille Dorothee entra chez elle pour l'avertir que l'on dîneroit une heure plutôt. Emilie tressaillit en l'apercevant; elle se hâta de ramasser ses papiers, mais Dorothee avoit remarqué son agitation et ses larmes.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-elle; vous qui êtes si jeune, avez-vous des sujets de chagrin ?

Emilie tâcha de sourire, mais elle ne pouvoit parler.

— Hélas ! ma chère demoiselle , quand vous serez à mon âge , vous ne pleurerez pas pour des bagatelles. Sûrement rien de sérieux ne peut vous affliger ?

— Non , Dorothée , rien d'important , répliqua Emilie. Dorothée se baissa pour relever quelque chose , et s'écria soudain : — Vierge Marie ! que vois - je ? Elle devint tremblante , et tomba sur une chaise près de la table.

— Que voyez - vous donc ? dit Emilie , alarmée de son cri , et regardant autour d'elle.

— C'est elle-même , dit Dorothée , c'est elle-même , et justement comme elle étoit peu de temps avant sa mort.

Emilie , encore plus effrayée , craignit que Dorothée n'eût un accès de délire , et la pria de s'expliquer.

— Ce portrait , lui dit - elle , où l'avez - vous trouvé ? c'est ma bien-aimée maîtresse ; c'est elle-même !

Elle rejeta sur la table cette miniature qu'Emilie autrefois avoit trouvée dans les papiers que son père lui avoit ordonné de brûler ; c'étoit sur ce portrait qu'elle l'avoit vu une fois verser des larmes si tendres. Se rappelant à ce sujet les circonstances de sa conduite qui l'avoient tant surprise , l'émo-

tion d'Emilie s'augmenta à un tel excès, qu'elle n'eut pas la force d'interroger Doro-thée ; elle trembloit des réponses qu'elle pourroit lui faire , et ne put que lui demander si elle étoit certaine que ce portrait fût celui de la marquise.

— Ah ! mademoiselle , répondit-elle , comment m'eût-il frappée à ce point , s'il n'étoit pas l'image de ma maîtresse ? Ah ! ciel , ajouta-t-elle en reprenant la miniature , voilà bien ses yeux bleus , ce regard si caressant et si doux ! Voilà son expression quand elle avoit rêvé seule quelque temps , et que des larmes couloient sur ses joues ; mais jamais elle ne voulut se plaindre ! Voilà cet air de patience et de résignation qui me fendoit le cœur , et qui me la faisoit adorer !

—Doro-thée, dit Emilie , je prends à cette affliction un intérêt plus grand que peut-être vous ne pouvez croire. Je vous demande de ne pas vous refuser davantage à satisfaire ma curiosité ; elle n'est pas frivole.

Emilie en disant ces mots , se rappela les papiers parmi lesquels s'étoit trouvé le portrait , et ne douta presque plus qu'ils ne fussent relatifs à la marquise de Villeroy. Mais cette supposition amena un scrupule. Elle craignoit que ce secret ne fût celui que sou

père avoit voulu lui dérober, et que ce ne fût manquer à sa mémoire que de chercher à l'approfondir. Quelle que fût sa curiosité sur le destin de la marquise, il est probable qu'elle y auroit encore résisté si elle eût été sûre que ces terribles mots dont elle n'avoit jamais perdu le souvenir, tinsent à l'histoire de cette dame, ou que les particularités que lui confieroit Dorothée entrassent aussi dans la défense de son père. Ce que Dorothée savoit, plusieurs autres le savoient. Il n'étoit pas à présumer que Saint-Aubert eût le projet de cacher à sa fille ce qu'elle pouvoit apprendre par des moyens ordinaires. Emilie en conclut que, si les papiers se rapportoient à la marquise, ce n'étoit pas un sujet que Dorothée pût expliquer; ainsi elle n'hésita plus, et commença toutes ses questions.

Ah! mademoiselle, dit Dorothée, c'est une triste histoire, et je ne puis vous la dire maintenant; mais, que dis-je? jamais je ne vous en parlerai. Il y a bien des années que ce malheur est arrivé, et je n'ai jamais aimé à parler de madame la marquise qu'à mon mari. Il étoit dans la maison aussi bien que moi, et savoit par moi des détails que tout le monde ignoroit. J'étois auprès de madame dans sa dernière maladie; j'en sus,

j'en entendis autant et plus que M. le marquis lui-même. Aimable sainte ! Comme elle elle étoit patiente ! Quand elle mourut, je croyois mourir avec elle.

— Dorothee , interrompit Emilie , vous pouvez être sûre que ce que vous me direz ne sortira jamais de ma bouche. Je vous le répète , j'ai des raisons particulières pour chercher des lumières sur ce sujet , et je me lierai par les engagemens les plus sacrés à ne jamais révéler vos secrets.

Dorothee parut étonnée de la vivacité d'Emilie ; elle la regarda en silence , puis elle reprit : — Ma belle demoiselle , votre physionomie plaide pour vous. Vous ressemblez si bien à ma chère maîtresse , que je crois la voir devant moi. Vous seriez sa propre fille , que vous ne pouvez mieux me la rappeler. Mais on va dîner. N'allez-vous pas descendre ?

— Promettez-moi d'abord de remplir mon desir , dit Emilie.

— Et vous , mademoiselle , ne me direz-vous pas d'abord comment ce portrait est tombé dans vos mains , et les motifs de votre curiosité au sujet de ma maîtresse ?

— Non , Dorothee , répliqua Emilie en se recueillant. J'ai aussi des raisons particulières pour garder le silence , au moins jus-



qu'à ce que j'en sache davantage. Souvenez-vous que je ne promets rien, et ne contentez pas ma curiosité dans l'idée que je pourrai satisfaire la vôtre. Ce que je ne veux pas découvrir ne m'intéresse pas seule. Autrement je craindrois moins d'en parler. Vous ne pouvez m'apprendre ce que je desire que par confiance en mon honneur.

— Eh bien ! mademoiselle , dit Dorothée après l'avoir regardée long-temps , vous montrez un si grand intérêt ; ce portrait , votre figure sur-tout , me font penser que vous pouvez si réellement en prendre , que je vous confierai , je vous dirai des choses que je n'ai dites à personne qu'à mon mari , quoique beaucoup de gens en aient soupçonné une partie. Je vous dirai les détails de la mort de madame , mes idées à ce sujet. Mais d'abord , vous me promettez par tous les saints....

Emilie l'interrompt , et lui promet solennellement de ne jamais révéler sans son consentement ce qu'elle lui auroit dit.

— J'entends la cloche qui sonne le dîner, mademoiselle , dit Dorothée , il faut que je parte.

— Quand vous reverrai-je ? demanda Emilie.

Dorothée réfléchit, et lui dit : — Si l'on

sait que je viens chez vous, cela donnera de la curiosité, et cela me feroit de la peine. Je viendrai quand on ne pourra pas m'observer. J'ai peu de loisir dans le jour. J'en ai bien long à dire. Si vous voulez, mademoiselle, je viendrai quand tout le monde dormira.

— Cela me convient, dit Emilie, souvenez-vous-en. A ce soir.

— Oui, reprit Dorothée, je m'en souviendrai. Mais je crains, mademoiselle, de ne pouvoir venir ce soir; car on dansera aujourd'hui à cause de la vendange. Il sera tard avant que les domestiques se retirent; et quand une fois l'on danse à la fraîcheur, cela dure jusqu'au matin. Au moins cela étoit ainsi de mon temps.

— Ah! c'est la fête de la vendange, dit Emilie avec un profond soupir; elle se ressouvint que c'étoit le soir de cette fête que, l'année précédente, Saint-Aubert et elle s'étoient trouvés dans le voisinage du château de Blangy. Elle se tut un moment, frappée de ce souvenir. — Mais cette danse, ajouta-t-elle, se fera en plein air; on n'aura pas besoin de vous, et vous pourrez venir me trouver.

Dorothée répondit qu'elle étoit dans l'usage d'assister à la danse, et qu'elle ne

vouloit pas y manquer. — Si je peux m'échapper, dit-elle, je le ferai avec plaisir.

Emilie se hâta de descendre : le comte avoit dans ses manières cette politesse inséparable de la vraie dignité ; la comtesse n'étoit pas toujours de même, mais Emilie avoit obtenu d'elle une exception. La comtesse avoit renoncé à la plupart des vertus de son sexe, et leur préféroit des qualités qu'elle leur trouvoit bien supérieures : elle n'avoit plus les graces de la modestie ; mais elle savoit prendre un air d'assurance. Elle avoit peu conservé de cette douceur qui rend les femmes intéressantes ; mais elle prenoit dans l'occasion ce ton décisif qui en impose. En province, pourtant, elle affectoit, en général, une langueur élégante qui faisoit croire qu'elle alloit s'évanouir, lorsque sa favorite lui lisoit quelque conte sentimental ; mais sa figure ne varioit pas quand une véritable infortuné venoit solliciter ses secours ; son cœur ne palpitoit pas à la pensée de la soulager : elle étoit étrangère aux plus douces jouissances de l'humanité, car jamais acte de bonté de sa part n'avoit rappelé le sourire sur les traits de l'indigence.

Le soir, le comte et sa famille, excepté la comtesse et mademoiselle Béarn, allèrent

se promener dans les bois , pour partager la joie des paysans. La scène se passoit dans une clairière , où les arbres formoient un salon de verdure ; des branches de vignes , chargées de grappes mûres , pendoient en festons de leurs rameaux ; dessous étoient des tables , où le fruit , le vin , le laitage , sous diverses formes , composoient des mets champêtres : on avoit préparé des sièges , pour le comte et sa société ; à peu de distance étoient des bancs pour les vieillards , mais la plupart cherchoient à se joindre à la danse : elle commença après le soleil couché , et des vieillards de soixante ans , chantoient peut-être avec plus de mesure et de gaité , que ne faisoient les jeunes gens.

Les ménétriers assis à terre au pied des arbres , sembloient participer eux-mêmes à la gaité que répandoient leurs instrumens ; c'étoient le galoubet et une espèce de longue guitare. Il y avoit , en outre , un enfant qui frappoit un tambourin , et dansoit seul , à moins que , jetant son instrument , il ne se mêlât aux danseurs , et par ses gestes ridicules , ne redoublât les éclats de rire et le mouvement de cette fête rustique.

Le comte jouissoit de ces plaisirs auxquels sa libéralité avoit contribué ; Blanche

prit part à la danse avec un jeune gentilhomme du voisinage. M. Dupont demandoit Emilie ; mais elle étoit trop triste pour participer à tant de gaîté. Cette fête lui rappeloit celle de l'année précédente, les derniers momens de la vie de Saint-Aubert, et l'événement affreux qui l'avoit terminée.

Remplie de ce souvenir, elle s'éloigna de la danse, et s'enfonça lentement dans les bois : les sons adoucis de la musique tempéroient sa mélancolie ; la lune répandoit à travers le feuillage une lumière mystérieuse ; l'air étoit doux et frais : Emilie absorbée dans sa rêverie, alloit toujours, sans prendre garde à la distance ; elle s'aperçut enfin que les instrumens ne s'entendoient plus, et qu'un silence absolu régnoit autour d'elle ; Emilie se trouva près de l'avenue, où la nuit de l'arrivée de son père, Michel avoit cherché à lui procurer un asyle. Cette avenue étoit presque aussi sauvage, presque aussi désolée qu'elle le lui avoit paru alors. Le comte avoit été si occupé de réparations indispensables, qu'il avoit négligé celle-là ; la route étoit encore brisée, et les arbres encore encombrés par des branchages.

En considérant le chemin elle se rappela

les émotions qu'elle y avoit souffertes, et tout-à-coup se représenta la figure qu'elle avoit vue se dérober dans les arbres, et qui n'avoit pas répondu aux appels répétés de Michel ; elle éprouva quelque retour de la frayeur qu'elle avoit eue alors. Il n'étoit pas impossible que les bois servissent de repaire à des bandits : elle retourna promptement sur ses pas, et chercha à retrouver les danseurs ; en ce moment elle entendit des pas qui venoient de l'avenue. Eloignée encore des paysans, dont elle n'entendoit ni les voix, ni la musique, elle précipita sa course. La personne qui la suivoit la gagna de vitesse : elle distingua enfin la voix d'Henri, et ralentit sa marche pour qu'il pût la rejoindre ; il exprima quelque surprise de la rencontrer aussi loin ; elle lui dit que les agrémens du clair de la lune l'avoient égarée plus loin qu'elle ne l'avoit compté. Une exclamation échappa au compagnon d'Henri, elle crut avoir reconnu Valancourt, c'étoit lui-même ; la rencontre fut telle qu'on peut se l'imaginer entre deux personnes si chères l'une à l'autre, et depuis si long-temps séparées.

Dans l'ivresse de ce moment Emilie oublia toutes ses peines : Valancourt sembloit oublier lui-même qu'il existât au monde une

autre personne qu'Emilie ; et Henri surpris , considéroit cette scène en silence.

Valancourt lui fit mille questions sur elle , sur Montoni , et elle n'avoit pas le temps d'y répondre. Elle apprit que sa lettre avoit été envoyée à Paris , qu'il revenoit alors en Gascogne , que cette lettre enfin , lui étoit parvenue , et qu'il étoit parti sur-le-champ pour se rendre en Languedoc. En arrivant au monastère , d'où elle avoit daté sa lettre , il avoit , à son extrême regret , trouvé les portes fermées pour la nuit. Croyant ne voir Emilie que le lendemain , il étoit retourné à son auberge pour lui écrire , il avoit rencontré Henri , qu'il avoit intimement connu à Paris , et se trouvoit conduit vers celle qu'il n'espéroit voir que le lendemain.

Emilie , Valancourt et Henri , retournèrent à la pelouse : ce dernier présenta Valancourt au comte ; Emilie crut s'appercevoir qu'il ne le recevoit pas avec sa bienveillance ordinaire : il paroissoit cependant qu'ils s'étoient déjà vus. On l'invite à partager les divertissemens de la soirée ; et quand il eut rendu ses devoirs au comte , il laissa les danseurs à la fête , se plaça auprès d'Emilie , et put l'entretenir sans contrainte. Les lumières suspendues sous les arbres,

permirent à Emilie de considérer cette figure, dont pendant son absence elle avoit essayé de recueillir tous les traits: elle vit avec regret qu'elle n'étoit plus la même. Elle pétillait comme autrefois d'esprit et de feu, mais elle avoit perdu beaucoup de cette simplicité, et quelque chose de cette bonté franche, qui en faisoient le principal caractère: c'étoit toujours pourtant une figure intéressante. Emilie croyoit voir dans les traits de Valancourt un mélange d'inquiétude et de mélancolie. Il tomboit quelquefois dans une rêverie passagère, et sembloit faire effort pour en sortir; d'autres fois, il regardoit fixement Emilie, et une espèce de frémissement sembloit agiter son ame: il retrouvoit dans Emilie la même bonté, la même beauté simple, qui l'avoient enchanté quand il l'avoit connue. Le coloris de son teint avoit un peu pâli, mais la douceur s'y peignoit toujours, et cette teinte mélancolique, mêlée à son sourire, le rendoit encore plus touchant.

Elle lui raconta les plus importantes circonstances de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit partie de France. La pitié, l'indignation, tour-à-tour pénétoient Valancourt au récit des atrocités de Montoni. Plus d'une fois, tandis qu'elle parloit de sa



conduite , dont elle adoucissoit plutôt qu'elle n'exagéroit la peinture , il se levoit de son siège , et se promenoit au hasard , comme si le remords , autant que le ressentiment , avoient soulevé son cœur. Il ne parla que des maux qu'elle avoit soufferts , dans le peu de paroles qu'il put lui adresser : il n'écouta pas ce qu'elle lui dit , quoique très-clairement , du sacrifice nécessaire des biens de madame Montoni , et du peu d'espérance qu'elle avoit de les recouvrer. Valancourt , à la fin , resta abîmé dans ses pensées ; il sembloit tourmenté de quelque peine secrète , et il la quitta brusquement. Quand il revint , elle s'aperçut qu'il avoit répandu des larmes , et le pria tendrement de se remettre. — Mes souffrances sont finies , lui dit-elle ; j'ai échappé à la tyrannie de Montoni. Je vous trouve bien portant , laissez-moi aussi vous voir heureux.

Valancourt , plus agité que jamais , répondit : Je suis indigne de vous , Emilie , je suis indigne de vous. Ces mots , et plus encore , l'accent avec lequel ils étoient prononcés , affectèrent vivement Emilie ; elle jeta sur lui un regard triste et inquiet. Ne me regardez pas ainsi , lui dit-il en se retournant et lui serrant la main ; je ne puis supporter ces regards.

— Je voudrais vous demander, dit Emilie d'une voix douce, mais émue, ce que signifie ce discours. Mais je m'apperçois qu'en ce moment une telle question vous affligeroit. Parlons d'autre chose. Demain, peut-être, vous serez plus calme. Observez le clair de lune sur les bois, et ces tours qui se détachent dans cette perspective obscure. Vous étiez autrefois admirateur de la nature ; vous me disiez que la faculté de se consoler sous le poids du malheur, par une contemplation sublime, étoit l'avantage de l'innocence, et que ni l'oppression ni l'excès de la pauvreté ne pouvoient jamais nous l'enlever. Valancourt fut profondément attendri. Oui, lui répondit-il, autrefois j'aimois les plaisirs simples, autrefois je goûtois les plaisirs innocens, autrefois j'avois le cœur pur. Puis se reprenant, il ajouta : Vous rappelez - vous notre voyage des Pyrénées ?

— Puis-je l'oublier, dit Emilie ? — Je voudrais le pouvoir, répliqua-t-il. Ce fut l'époque la plus heureuse de ma vie : alors j'aimois avec enthousiasme tout ce qui étoit vraiment grand, vraiment bon. Il se passa quelques momens avant qu'Emilie pût retenir ses larmes et contenir son émotion. Si vous desirez oublier ce voyage, lui dit-elle,

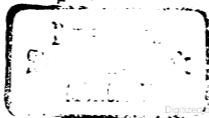
je dois aussi désirer de l'oublier. Elle fit une pause, et ajouta : Vous m'affligez ; mais ce moment n'est pas celui d'en demander davantage. Cependant, comment puis-je supporter même un instant l'idée que vous êtes moins digne de mon estime ? Je me fie assez à votre candeur pour croire que vous me donnerez une explication quand je pourrai vous la demander. — Oui, lui dit Valancourt, oui, Emilie. Je n'ai pas perdu ma candeur ; si je l'avois perdue, j'aurois mieux déguisé mes émotions en apprenant vos souffrances, vos vertus. Tandis que moi, moi.... Mais je ne veux pas en dire plus long ; je ne croyois pas en dire autant ; je me suis trahi par les reproches que je m'adresse à moi-même. Dites-moi, Emilie, que vous n'oublierez jamais le voyage des Pyrénées, que vous ne désirerez jamais de l'oublier, et je serai tranquille. Je ne voudrois pas, pour l'univers entier, en perdre le souvenir.

Quelle contradiction ! dit Emilie. Mais on peut nous entendre. Mon souvenir dépendra du vôtre ; je m'efforcerais de le perdre ou de le conserver, comme il vous arrivera de le faire. Allons rejoindre le comte. — Dites-moi d'abord, dit Valancourt, que vous me pardonnez la peine que je vous ai

causée ce soir , et que vous m'aimez encore. — Je vous pardonne bien sincèrement, dit Emilie ; vous savez mieux que moi si je continuerai à vous aimer , car vous savez si vous méritez mon estime. A présent , je le crois. Il seroit superflu de vous dire , ajouta-t-elle en voyant sa douleur , quelle peine je souffrirois s'il en étoit autrement. La jeune personne qui s'approche est la fille du comte.

Valancourt et Emilie joignirent Blanche, et tous les trois , avec le comte , son fils , et Dupont , se mirent à table sous la feuillée. Il se trouvoit à cette même table les plus vénérables vassaux du comte , et ce fut une fête pour tous les convives , excepté pour Valancourt et Emilie. Quand le comte retourna au château , il n'invita pas Valancourt à le suivre ; il prit donc congé d'Emilie , et se retira pour la nuit à son auberge. Emilie rentra chez elle , et rêva quelque temps sur la conduite de Valancourt et sur la réception du comte. Son attention étoit tellement absorbée , qu'elle oublia Dorothée et son rendez-vous. Le matin étoit avancé avant qu'elle s'en souvînt , et pensant bien qu'alors la bonne vieille femme ne viendrait pas , elle se coucha pour prendre un peu de repos.

V.



Le soir suivant, le comte rencontra par hasard Emilie dans une des allées du jardin. Ils parlèrent de la fête, et vinrent à nommer Valancourt. — Le jeune homme a des talens, dit le comte; vous le connoissiez depuis long-temps? Emilie dit que cela étoit vrai. — On me le présenta à Paris, dit le comte, et j'en fus d'abord très-content. Il s'arrêta; Emilie trembloit, desiroit d'en apprendre davantage, et craignoit de montrer au comte l'intérêt qu'elle y pouvoit prendre. — Puis-je vous demander, dit-il enfin, combien il y a que vous connoissez monsieur Valancourt? — Puis-je, monsieur, vous demander le motif de cette question, dit-elle, et j'y répondrai aussitôt? — Sûrement, dit le comte, cela est juste; je vous dirai mes motifs. Il est bien évident que M. Valancourt vous aime, et cela n'est pas extraordinaire, tout ce qui vous voit en fait autant; je ne vous dis pas cela comme un compliment, je parle avec sincérité: ce que je crains, c'est qu'il ne soit amant écouté et préféré. — Pourquoi le craignez-vous, monsieur, dit Emilie en tâchant de cacher son émotion? — Parce que, dit le comte, je ne pense pas qu'il en soit digne. Emilie agitée le pria de s'expliquer mieux. — Je le ferai, répondit-il, si

vous êtes bien convaincue que le vif intérêt que je prends à vous m'a seul engagé à vous en parler. — Je le crois , monsieur , dit Emilie.

— Restons sous ces arbres , continua le comte , qui remarquoit sa pâleur. Voici un siège , vous êtes fatiguée. Ils s'assirent , et le comte poursuivit : — Plus d'une jeune personne , dans la position où vous êtes , trouveroit après une connoissance aussi peu ancienne que la nôtre , la conduite que je tiens plus impertinente qu'amicale ; mais l'étude que j'ai faite de votre esprit et de votre caractère m'empêche de craindre cela de vous. Notre connoissance est nouvelle , mais elle a assez duré pour vous assurer mon estime , et m'inspirer pour votre bonheur un tendre et vif intérêt. Vous méritez d'être heureuse , et je suis persuadé que vous le serez. Emilie remercia d'un signe , et fit un soupir. Le comte reprit : — Je me trouve dans une position délicate , mais le desir de vous rendre un service important doit l'emporter sur tout le reste. Voudriez-vous m'informer de la manière dont vous avez connu le chevalier Valancourt , si le sujet ne vous afflige pas trop ?

Emilie raconta brièvement comment il l'avoit rencontrée avec son père ; elle pria

ensuite le comte avec tant d'instance de lui déclarer ce qu'il savoit , que sa violente émotion devint visible , et que , jetant sur elle un regard de tendre compassion , le comte en devint plus embarrassé.

Le chevalier et mon fils , lui dit-il , firent connoissance chez un de leurs camarades , où moi-même je le rencontrai. Je l'invitai à venir chez moi ; j'ignorois alors ses liaisons avec une espèce d'hommes , rebut de la société , qui vivent du jeu et passent leur vie dans la débauche. Je connoissois seulement quelques parens du chevalier , et je regardois ce motif comme suffisant pour le recevoir chez moi. Mais vous souffrez... je cesserai ce discours. — Non , monsieur , lui dit Emilie ; je vous supplie de continuer , je suis seulement au désespoir. — Seulement , reprit le comte ! J'appris bientôt que ses liaisons l'avoient entraîné dans un cours de dissipation , et dont il ne paroissoit pas avoir le pouvoir ou la volonté de se retirer. Il perdit au jeu une somme énorme ; ce goût devint une passion , il s'y ruina. J'en parlai avec intérêt à ses parens ; ils m'assurèrent que leurs remontrances avoient été vaines , qu'ils étoient fatigués d'en faire. J'appris ensuite qu'en considération de ses talens pour le jeu , presque toujours heureux quand la mauvaise

foi n'en arrêtoit pas le succès, on l'avoit initié aux secrets de la profession, et qu'il avoit eu sa part dans certains profits. — Impossible, dit soudain Emilie ! Mais pardonnez-moi, monsieur, je sais à peine ce que je dis ; pardonnez à ma douleur : je crois, je dois croire que l'on vous a mal informé ; le chevalier, sans doute, a des ennemis qui ont envenimé ces rapports. — Je voudrois le croire, dit le comte, mais je ne le puis ; il n'y a que ma conviction, et l'intérêt que je prends à votre bonheur, qui aient pu m'engager à vous les répéter :

Emilie gardoit le silence ; elle se rappeloit les paroles de Valancourt, qui avoient découvert tant de remords, et sembloient confirmer le discours du comte : elle n'avoit pourtant pas le courage d'accueillir sa conviction ; son cœur étoit abîmé d'angoisses au seul soupçon du crime, et elle ne pouvoit en supporter l'assurance. Après une longue pause, le comte lui dit : — Je m'aperçois de vos doutes, je les trouve naturels ; il est juste que je vous donne la preuve de tout ce que je viens d'avancer : cependant je ne le puis, sans exposer quelqu'un qui m'est bien cher. — Quel danger appréhendez-vous, monsieur, dit Emilie ? Si je puis le prévenir, confiez-vous à moi,



honneur.— Je me confie sans doute à votre honneur, dit le comte; mais puis-je aussi me fier à votre courage? Croyez-vous pouvoir résister aux prières d'un amant aimé, qui, dans sa douleur, voudra savoir le nom de celui qui le prive de sa félicité?— Je ne serai pas exposée à une telle tentation, monsieur, dit Emilie, avec un modeste orgueil; je ne puis aimer long-temps une personne que je ne dois plus estimer: cependant je donne ma parole. Ses pleurs, au même instant, désavouèrent sa première assertion; elle sentit que le temps et ses efforts pouvoient seuls déraciner une tendresse dont une estime vertueuse étoit la base, et qu'avoient fortifiés les difficultés et l'habitude.

— Je vous dirai donc tout, reprit le comte; la conviction est nécessaire à votre paix future, et ma confiance toute entière est le seul moyen de vous la donner. Mon fils a trop souvent été témoin de la mauvaise conduite du chevalier; il y a presque été entraîné lui-même; il s'est livré à mille extravagances; mais je l'ai préservé du crime et d'une perte totale. Jugez donc, mademoiselle, si un père à qui l'exemple du chevalier a presque enlevé son fils unique, n'a pas un titre suffisant pour avertir ceux qu'i

estime de ne pas confier leur bonheur à de telles mains. J'ai vu moi-même le chevalier engagé au jeu avec des hommes que je frémissais de regarder : si vous doutez encore, vous pouvez consulter mon fils.

— Je ne doute pas, monsieur, des faits dont vous avez été témoin, ou que vous affirmez, dit Emilie en succombant à sa douleur ; le chevalier peut-être a été jeté dans des excès où il ne retombera plus ; si vous aviez connu la pureté de ses premiers principes, vous pourriez excuser mon incrédulité actuelle.

— Hélas ! répondit le comte, il est bien difficile de croire ce qui nous afflige ; mais je ne veux point vous consoler par de fausses espérances. Nous savons tous combien la passion du jeu a d'attraits, combien il est difficile de la vaincre. Le chevalier peut-être se corrigerait pour un temps, mais il retournerait bientôt à ce funeste penchant. Je crains la force de l'habitude, je crains même que son cœur ne soit corrompu. Et pourquoi voudrais-je vous le cacher ? le jeu n'est pas son unique vice ; il paraît avoir pris le goût de tous les plaisirs honteux.

Le comte hésita, et se tut ; Emilie, presque hors d'état de se soutenir, attendoit dans un trouble toujours croissant, ce qu'il

avoit encore à dire. Il se fit un très-long silence ; le comte , visiblement agité , dit enfin : — Ce seroit une délicatesse cruelle que de persister à me taire ; je dois vous dire que deux fois les extravagances du chevalier l'ont fait conduire dans les prisons de Paris ; il en a été retiré , m'ont dit des personnes dignes de foi , par une certaine comtesse bien connue , et avec laquelle il vivoit encore quand j'ai quitté Paris.

Le comte cessa de parler ; et regardant Emilie , il s'aperçut qu'elle tomboit de son siège : il la soutint ; elle étoit évanouie ; il éleva la voix pour appeler du secours : ils étoient fort loin du château ; il craignoit de la laisser pour aller chercher du monde ; c'étoit pourtant le seul parti à prendre. Voyant enfin une fontaine assez proche , il s'efforça d'appuyer Emilie contre l'arbre , pendant qu'il iroit chercher de l'eau. Il étoit fort embarrassé , n'ayant rien pour apporter cette eau ; mais tandis qu'il la considéroit avec une extrême inquiétude , il crut voir dans ses traits qu'elle commençoit à respirer.

Il se passa néanmoins beaucoup de temps avant qu'elle reprît connoissance ; alors elle se trouva soutenue , non par le comte , mais par Valancourt ; il observoit tous ses mouvemens avec un regard effrayé , et lui adres-

soit la parole d'une voix tremblante. Au son de cette voix si connue, Emilie rouvrit les yeux ; mais à l'instant elle les referma , et perdit encore connoissance.

Le comte , avec un regard sévère , fit signe à Valancourt de se retirer. Celui-ci ne fit que soupirer et nommer Emilie ; il lui présentait l'eau qu'on avoit apportée. Le comte répéta son geste , et l'accompagna de quelques paroles ; Valancourt répondit par un regard plein d'un profond ressentiment ; il refusa de quitter la place jusqu'à ce qu'Emilie fût remise , et ne permit plus que personne s'approchât : mais à l'instant sa conscience parut l'informer de ce qui avoit fait le sujet de l'entretien du comte et d'Emilie ; l'indignation enflamma ses yeux ; l'expression d'une profonde douleur la réprima bientôt ; et le comte , en le remarquant , sentit plus de pitié que de colère. Emilie , qui avoit repris ses sens , en fut tellement touchée , qu'elle se mit à pleurer amèrement : elle tâcha de retenir ses larmes ; et rassemblant son courage , elle remercia le comte et Henri , avec qui Valancourt étoit entré dans le parc , et elle reprit le chemin du château sans rien dire à Valancourt. Frappé jusqu'au fond du cœur par cette conduite , il s'écria d'une voix étouffée : —

Grand dieu ! comment ai-je mérité ce traitement ? qu'a-t-on dit pour vous changer de la sorte ?

Emilie , sans répondre , mais toujours plus émue , doubla le pas. — Qui vous a mise en cet état , Emilie ? lui dit-il en avançant à côté d'elle : accordez-moi un moment d'entretien , je vous en conjure : je suis bien malheureux !

Quoique ces paroles fussent dites à voix basse , le comte les entendit , et répliqua que mademoiselle Saint-Aubert se trouvoit trop indisposée pour entretenir personne ; mais qu'il osoit assurer qu'elle verroit M. Valancourt le lendemain , si elle se trouvoit mieux.

Valancourt rougit , regarda le comte avec fierté , puis Emilie avec une expression de surprise , de douleur et de supplication : elle ne put s'y méprendre ni résister ; elle dit languissamment : — Je serai mieux demain ; si vous voulez profiter de la permission du comte , je vous verrai.

— Me voir ! s'écria Valancourt , en jetant sur le comte un coup-d'œil plein d'orgueil et de colère ; mais se recueillant il ajouta : Je viendrai , mademoiselle ; je profiterai de la *permission* du comte.

En arrivant aux portes du château , il s'arrêta un moment ; son ressentiment ne l'oc-

cupoit plus. Il regarda Emilie avec tant de tendresse et de douleur , qu'elle en eut le cœur pénétré. Il lui souhaita le bonjour ; et faisant au comte une légère inclination , il s'éloigna.

Emilie , retirée chez elle , sentit une oppression qu'elle avoit rarement éprouvée ; elle essaya de rassembler ce que le comte lui avoit dit , et de peser les circonstances dont il paroïssoit si instruit et si persuadé. Elle songeoit à la conduite qu'il faudroit à l'avenir tenir envers Valancourt ; incapable de penser et de réfléchir , elle ne pouvoit que sentir l'excès de son malheur. Un moment , elle se représentoit que Valancourt n'étoit plus l'homme qu'elle avoit si tendrement aimé , et dont l'idée l'avoit jusques-là soutenue sous le poids de l'affliction par l'espérance d'un avenir plus heureux : c'étoit un caractère avili , dégradé. Elle devoit tâcher de le mépriser , si elle ne pouvoit l'oublier ; mais ne pouvant admettre une supposition si terrible , elle la rejetoit : elle se refusoit à croire sa conduite semblable au tableau qu'en faisoit le comte , et conclut que des ennemis le lui avoient peint sous de fausses couleurs. Quelquefois même elle alloit jusqu'à douter de la bonne-foi du comte , et à lui supposer quelques motifs

secrets pour rompre les nœuds qui l'attachoient à Valancourt : cette erreur fut bien courte. Le caractère du comte, tel que Dupont, d'autres personnes, et elle-même avoient pu le juger, ne permettoit pas de l'en croire capable ; mais, de plus, il ne pouvoit exister aucun motif pour qu'il se fût abaissé à une si cruelle trahison. Emilie ne put long-temps conserver l'espérance que le comte eût été égaré par de faux rapports sur Valancourt ; il avoit dit qu'il lui parloit d'après sa propre observation, et la fatale expérience de son fils. Il falloit quitter Valancourt pour jamais. Quel bonheur, quel repos attendre avec un homme dont les inclinations étoient si belles, et pour qui le vice étoit devenu une habitude ? Elle ne devoit plus l'estimer ; mais le souvenir de ce qu'il avoit été, la longue habitude de l'aimer, ne souffroient guère qu'Emilie le méprisât.

— Oh Valancourt ! s'écrioit-elle ; après une séparation si longue, ne nous retrouvons-nous que pour être si malheureux ? que pour nous séparer pour toujours ?

Au milieu du tumulte de ses idées, elle se rappela sa candeur, sa simplicité, que la veille encore il lui avoit montrées. Si elle avoit osé s'en fier à son propre cœur,

elle en auroit tout espéré. Elle ne pouvoit se résoudre à s'éloigner de lui pour toujours, avant d'avoir acquis une preuve nouvelle de sa mauvaise conduite : mais étoit-il probable qu'elle pût se la procurer ? et pouvoit-elle , d'ailleurs , chercher une preuve plus positive ? Il falloit prendre un parti ; elle se détermina presque à le faire , selon la manière dont Valancourt recevoit ses questions , relativement à la conduite qu'il avoit tenue.

L'heure du dîner arriva ; Emilie lutta contre l'accablement de sa douleur , sécha ses larmes , et descendit. Le comte lui témoigna les plus délicates attentions. La comtesse et mademoiselle Béarn la regardèrent un moment avec surprise , et commencèrent , suivant l'usage , à s'entretenir de bagatelles. Les regards de Blanche interrogeoient vivement son amie ; mais elle ne répondoit que par un douloureux sourire.

Emilie se retira aussi-tôt qu'il lui fut possible ; Blanche la suivit , mais ses questions empressées n'obtinrent aucune réponse. Emilie la pria de l'épargner : parler de choses indifférentes , lui étoit trop pénible. Elle y renonça bientôt , et Blanche la quitta en la plaignant , puisqu'elle ne pouvoit pas lui offrir de consolation.



Emilie se déterminâ se crètement à retourner au couvent , pour y passer un jour ou deux. Dans l'état où elle étoit , la société , sur-tout celle de la comtesse et de mademoiselle Béarn , lui devenoit insupportable. Elle espéroit que la solitude du cloître et la bonté de l'abbesse l'aideroient à reprendre un peu d'empire sur elle-même , et à soutenir le dénouement qu'elle ne prévoyoit que trop.

Il lui sembloit qu'elle eût été moins affligée si Valancourt lui eût été enlevé par la mort , ou s'il eût épousé quelque rivale préférée. Ce qui la mettoit au désespoir , c'étoit de voir son amant déshonoré , de le voir couvert d'un opprobre qui devoit finir par le perdre lui-même , et qui la forçoit d'arracher de son cœur cette image si long-temps adorée. Ces tristes réflexions furent interrompues par un billet de Valancourt ; il peignoit le désordre de son ame ; il la conjuroit de le recevoir dans la soirée de ce jour , plutôt que le lendemain matin. Elle sentit une agitation si violente , qu'elle n'eut pas la force de répondre. Elle desiroit de le voir , et de sortir de cet état d'incertitude. Elle frémissoit de l'idée de cette entrevue ! Elle fit demander au comte un moment d'entretien , le vint trouver dans

son cabinet , lui remit le billet , et lui demanda conseil. Il répondit que , si elle se croyoit la force de supporter une pareille scène , il croyoit utile aux deux parties de l'accélérer plutôt que de la reculer.

— On ne peut douter de sa tendresse , dit le comte ; il me paroît si affligé ! Vous , mon aimable amie , vous êtes si accablée ! plutôt l'affaire se décidera , et mieux sans doute cela vaudra.

Emilie répondit à Valancourt qu'elle consentoit à le voir : elle tâcha ensuite de recueillir les forces et le courage dont elle auroit besoin pour soutenir cette scène si triste , qui devoit détruire ses plus douces , ses plus chères espérances.

---

## C H A P I T R E V I.

ON vint avertir Emilie que le comte de Villefort demandoit à la voir. Elle devina que Valancourt étoit chez lui. En approchant de la bibliothèque , où elle imaginait qu'il devoit être , son émotion devint si forte , que , n'osant encore paroître , elle retourna dans le vestibule pour calmer son agitation.

S'étant enfin remise, elle entra dans le cabinet, et trouva Valancourt assis avec le comte. Ils se levèrent tous deux. Elle n'osoit regarder Valancourt. Le comte se retira.

Emilie restoit les yeux baissés, ne pouvant parler, et respirant à peine. Valancourt se jeta sur une chaise auprès d'elle; il soupiroit et gardoit le silence.

Enfin, d'une voix tremblante, il lui dit : J'ai désiré vous voir ce soir pour sortir au moins de l'horrible incertitude où m'a plongé votre changement. Quelques paroles du comte viennent de m'en éclaircir une partie. Je m'apperçois que j'ai des ennemis, Emilie, des ennemis envieux de mon bonheur, et qui sont acharnés à le détruire. Je m'apperçois aussi que le temps et l'absence ont affoibli vos sentimens pour moi.

Ces derniers mots expirèrent sur ses lèvres. Emilie ne put répondre.

— Quelle rencontre que la nôtre, s'écria Valancourt en s'élançant de son siège et parcourant l'appartement ! quelle rencontre, après une longue, une si longue séparation ! Il reprit sa chaise, et, d'un ton ferme, il ajouta : Cruelle Emilie, ne me parlerez-vous point ?

Il couvrit son visage d'une main , comme pour cacher son émotion , et prit celle d'Emilie , qui ne la retira pas. Elle ne put retenir ses larmes. Il s'en aperçut. Toute sa tendresse revint ; un rayon d'espérance pénétra rapidement au fond de son ame. Eh quoi ! vous me plaignez , s'écria-t-il ! vous m'aimez encore ! vous êtes toujours mon Emilie ! souffrez que j'en croie vos larmes.

— Oui , je vous plains , lui dit-elle ; mais dois-je encore vous aimer ? Croyez-vous être encore ce même Valancourt estimable que j'aimois autrefois ?

— Que vous aimiez autrefois , s'écria-t-il ! Le même ! le même ! Il s'arrêta dans l'excès de son émotion , et reprit douloureusement : Non , je ne suis plus le même ; je suis perdu ! je ne suis plus digne de vous !

Il couvrit encore son visage. Emilie étoit trop touchée d'un aveu si sincère pour pouvoir répondre aussi-tôt. Elle luttoit contre son cœur ; elle sentoit le danger de se fier long-temps à sa résolution en la présence de Valancourt. Elle étoit empressée de terminer une entrevue qui les désoloit tous les deux. Cependant quand elle pensoit que ce seroit probablement la der-

nière, tout son courage l'abandonnoit; elle ne sentoit plus que sa tendresse et sa douleur.

Valancourt, pendant ce temps, dévoré de remords et de chagrin, n'avoit ni le pouvoir ni la volonté d'exprimer tout ce qui l'agitoit. A peine paroissoit-il sensible à la présence d'Emilie. Son visage étoit caché, sa poitrine soulevée de sanglots.

— Epargnez-moi, lui dit Emilie, le chagrin de revenir sur les détails de votre conduite; qui m'obligent de rompre avec vous; il faut nous séparer, et je vous vois pour la dernière fois.

— Non, s'écria Valancourt, vous ne pouvez penser ce que vous dites; vous ne pouvez pas penser à me rejeter de vous pour toujours.

— Il faut nous séparer, répéta Emilie, et pour toujours; votre conduite nous en fait une nécessité.

— C'est la décision du comte, reprit-il avec fierté, ce n'est pas la vôtre; et je saurai de quel droit il se met entre nous. Il se leva à ces mots, et parcourut la chambre à pas précipités.

— Laissez-moi vous désabuser, dit Emilie non moins émue. La décision est de moi: mon repos l'exige.

— Votre repos exige que nous nous séparions , que nous nous séparions pour toujours , dit Valancourt ! Je n'attendois pas un pareil discours de votre bouche.

Il se tut un moment. Enfin , dans une douleur passionnée , Valancourt déplora ses torts et le malheur où l'abandon d'Emilie le plongeoit ; il fondit en larmes , et ne poussa plus que des soupirs entrecoupés.

— Il est vrai , reprit-il , que je suis déchu de ma propre estime ; mais auriez-vous pu si promptement renoncer à moi si vous n'aviez déjà cessé de m'aimer , ou si vous ne cédiez , le dirai-je , aux projets d'un autre ?

Emilie versoit un torrent de larmes. Non , Emilie , non , vous n'y consentiriez pas si vous m'aimiez encore ; vous trouveriez votre bonheur à conserver le mien.

— Serois-je excusable , répondit-elle , en vous confiant le repos de ma vie ? Comment me le conseilleriez-vous , si je vous étois chère ?

— Si vous m'étiez chère , s'écria Valancourt ! Est-il possible que vous doutiez de mon amour ! Mais oui , vous avez raison d'en douter , puisque je suis moins disposé à l'horreur de me séparer de vous , qu'à celle de vous envelopper dans ma ruine. Oui , je

suis ruiné, ruiné sans ressources; je suis accablé de dettes, et je ne saurois les acquitter. Les yeux de Valancourt étoient égarés quand il disoit ces mots; ils prirent à l'instant l'expression d'un affreux désespoir. Emilie fut forcée d'admirer sa franchise; elle sembla, durant quelques minutes, résister à sa propre douleur, et lutter contre elle-même. Je ne prolongerai pas, dit-elle enfin, un entretien dont l'issue ne sauroit être heureuse. Valancourt, adieu.

— Non, vous ne partirez pas, dit-il impétueusement; vous ne me laisserez pas ainsi! vous ne m'abandonnerez pas avant que mon esprit ait recueilli la force dont il a besoin pour soutenir ma perte. Emilie, effrayée par le feu sombre de ses regards, lui dit d'une voix douce:— Vous avez reconnu vous-même que nous devons nous séparer; si vous desirez me faire croire que vous m'aimez, vous le reconnoîtrez encore. — Jamais, jamais, s'écria-t-il! j'étois un insensé quand j'avois.... Emilie, c'en est trop: vous ne vous trompez pas sur mes fautes; mais le comte est la barrière qui nous sépare, il ne sera pas long-temps un obstacle à ma félicité.

— C'est à présent, dit Emilie, que vous parlez en insensé: le comte n'est pas votre

ennemi, Valancourt ; il est mon ami , cette considération seule devoit vous le faire regarder comme le vôtre. — Votre ami , dit vivement Valancourt : depuis quel temps est-il donc votre ami , pour vous faire si promptement oublier votre amant ? Est-il votre ami ? celui qui vous a demandé de préférer M. Dupont ; Dupont , qui , dites-vous , vous a ramenée d'Italie ! Dupont qui , je le dis , moi , m'a ravi votre cœur ! Mais je n'ai pas le droit de vous interroger : vous êtes maîtresse de vous-même ; ce Dupont , peut-être , ne triomphera pas long-temps de mon malheur. Emilie , plus épouvantée que jamais de la fureur de Valancourt , lui dit : — Au nom du ciel , soyez raisonnable ! Calmez-vous ! M. Dupont n'est pas votre rival , le comte n'est pas son défenseur : vous n'avez point de rival ; vous n'avez d'ennemi que vous-même ! je vois plus que jamais que vous n'êtes plus ce Valancourt que j'ai tant aimé.

Il ne répondit point : les bras appuyés sur la table , il gardoit un morne silence. Emilie restoit muette et tremblante , et n'osoit le quitter.

— Malheureux , s'écria-t-il soudain ! je ne puis me plaindre sans m'accuser ! Pourquoi fus-je entraîné dans Paris ? pourquoi ne me



suis-je pas défendu des séductions qui devoient à jamais me rendre méprisable ? Il se tourna vers elle , il prit sa main , et lui dit d'une voix tendre : — Emilie ! pouvez-vous supporter que nous nous séparions ! pouvez-vous abandonner un cœur qui vous aime comme le mien ! un cœur , qui malgré ses erreurs , n'appartiendra jamais qu'à vous ! Emilie ne répondit que par ses larmes. — Je n'avois pas , ajouta-t-il , une pensée que je voulusse vous cacher , pas un goût , pas un plaisir , auxquels vous ne pussiez prendre part.

Ces vertus pourroient encore être les miennes , si votre tendresse qui les avoit nourries n'étoit pas changée sans retour ; mais vous ne m'aimez plus : les heures si douces que nous avons passées ensemble se retraceroient à votre souvenir , vous ne pourriez y revenir sans émotion ! Je ne vous affligerai pas plus long - temps ; mais avant que je parte , laissez-moi vous les répéter. Quel que puisse être mon destin , quelles que doivent être mes souffrances , je ne cesserai pas de vous aimer , de vous aimer tendrement ! Je pars , Emilie , je vais vous quitter , et pour toujours. A ces mots , sa voix s'affoiblit : il retomba sur sa chaise avec abattement. Emilie ne pouvoit ni sortir , ni

lui dire adieu. Toutes ses folies étoient presque effacées de son esprit, elle ne sentoit que sa douleur et sa pitié.

— Dites au moins, reprit Valancourt, que vous me verrez encore une fois ! Le cœur d'Emilie fut en quelque sorte soulagé par cette prière : elle s'efforça de croire qu'elle ne devoit pas s'y refuser ; néanmoins elle éprouvoit de l'embarras, en songeant qu'elle étoit chez le comte, et qu'il pouvoit s'offenser du retour de Valancourt ; elle consentit pourtant, à condition qu'il ne verroit, ni dans le comte un ennemi, ni dans Dupont un rival : alors il sortit tellement consolé par les deux mots d'Emilie, qu'il perdit le premier sentiment de son malheur.

Emilie se retira chez elle pour composer son maintien, et dérober la trace de ses larmes ; elle craignoit la censure de la comtesse et la curiosité de la famille ; elle eut cependant de la peine à rendre le calme à son esprit ; elle ne pouvoit bannir le souvenir de cette dernière scène, ni l'idée qu'elle reverroit Valancourt le lendemain : cette entrevue lui paroissoit plus terrible que la précédente.

Valancourt avoit fait une forte impression sur elle : en dépit de ce qu'elle savoit, de ce qu'elle croyoit à son désavantage,

son estime reprenoit de nouvelles forces. Il lui paroissoit impossible qu'il eût pu se dépraver au point où certaines personnes le lui disoient ; sa candeur , sa sensibilité le lui promettoient : elle eût cédé sans doute aux flatteuses persuasions de son cœur , sans la prudence supérieure du comte qui lui représenta clairement le danger de sa situation , celui d'écouter la promesse d'une réforme que révoqueroit toujours l'ardeur de sa passion ; enfin le peu d'espérance que pouvoit donner une liaison , dont le bonheur tiendrait au rétablissement d'une fortune entièrement détruite , à l'oubli de vicieuses habitudes. Il s'affligea de ce qu'Emilie avoit promis une seconde entrevue.

Emilie ne songeoit plus à la vieille concierge , à l'histoire promise. La nuit vint ; Dorothee ne parut pas. Emilie ne ferma pas l'œil ; plus sa mémoire lui retraçoit sa dernière scène avec Valancourt , moins elle conservoit de force. Il fallut que les argumens du comte , les préceptes de son père sur le besoin de se maîtriser soi-même , lui suggérassent en ce moment la prudence , la dignité dont elle avoit besoin dans la plus délicate circonstance de sa vie.

---

---

## CHAPITRE VII.

VALANCOURT, pendant ce temps, enduroit les angoisses du désespoir. La vue d'Emilie avoit renouvelé toute l'ardeur de son premier amour ; l'absence , les distractions d'une vie tumultueuse , ne l'avoient affoiblie que passagèrement. Quand en recevant sa lettre il étoit parti pour le Languedoc , il savoit bien que sa folie l'avoit ruiné , et il n'avoit aucun projet de le cacher à Emilie ; il s'affligeoit seulement du retard que sa mauvaise conduite pourroit causer à leur mariage , et ne prévoyoit pas que cette information pourroit la conduire à briser tous leurs nœuds. Accablée par l'idée de cette éternelle séparation , et le cœur pénétré de remords , il attendoit cette seconde entrevue dans un état qui approchoit de l'égarément ; il espéroit pourtant encore obtenir d'elle par ses prières quelque changement de résolution.

Le matin il fit demander à quelle heure elle le recevroit. Emilie , quand on lui remit ce billet , étoit avec le comte , et ce fut pour celui-ci un prétexte nouveau pour lui parler de Valancourt. Il voyoit le désespoir de sa jeune amie , et redoutoit plus que ja-

mais que son courage ne l'abandonnât. Emilie répondit au billet, et le comte revint sur le sujet de la dernière conversation. Il parut craindre les sollicitations de Valancourt, et il lui peignit les malheurs auxquels elle s'exposoit pour l'avenir, si elle ne résistoit à un chagrin actuel et passager ; ces représentations répétées pouvoient seules la prémunir contre l'effet de son affection, et elle résolut de suivre ses conseils.

L'heure de l'entrevue à la fin arriva. Emilie se présenta avec un extérieur composé ; mais Valancourt, trop agité, fut quelques minutes sans pouvoir parler ; ses premières phrases furent tour à tour plaintes, prières, reproches contre lui-même ; ensuite il dit : — Emilie, je vous ai aimée, je vous aime plus que ma vie ; je suis ruiné par ma faute, et cependant je ne puis nier que je n'aimasse mieux vous entraîner dans une union malheureuse de misère, que d'endurer, en vous perdant, la punition que je mérite.... Je suis un malheureux, mais je ne veux plus être un lâche ; je ne chercherai plus à ébranler vos résolutions par les instances d'une passion égoïste. Je renonce à vous, Emilie, et je tâcherai de me consoler en songeant que, si je suis infortuné, vous pouvez au moins

être heureuse. Je n'ai pas, il est vrai, le mérite du sacrifice ; et je n'eusse jamais eu la force de vous rendre à vous-même, votre prudence ne l'eût exigé :

Il s'arrêta un moment. Emilie tâchoit de retenir ses larmes ; elle étoit prête à lui dire : — Vous parlez à présent comme vous parliez autrefois. Mais elle garda le silence. — Pardonnez-moi, Emilie, reprit-il, toutes les souffrances que je vous ai causées. Pensez quelquefois à l'infortuné Valancourt ; souvenez-vous que sa seule consolation sera de savoir que sa folie ne vous a pas rendue malheureuse. Les larmes inondoient les joues d'Emilie. Il alloit retomber dans les accès du désespoir. Emilie s'efforça de rappeler son courage, et de terminer une entrevue qui augmentoit leur commune affliction. Valancourt vit ses pleurs, il la vit se lever ; il fit un nouvel effort pour maîtriser ses sentimens et calmer ceux d'Emilie. Le souvenir de ce douloureux moment, lui dit-il, sera pour l'avenir ma sauve-garde. Oh ! jamais l'exemple, la tentation ne pourront ni me séduire, ni m'entraîner. Le souvenir de ces pleurs que vous versez pour moi, élèvera mon ame au-dessus du danger.

Emilie, un peu consolée par cette assurance, répondit : — Nous nous séparons

pour toujours. Mais si mon bonheur vous est cher, souvenez-vous à jamais que rien ne peut y contribuer davantage que de savoir que vous avez recouvré votre propre estime. Valancourt prit sa main ; il avoit les yeux couverts de larmes, et l'adieu qu'il vouloit lui dire étoit étouffé par ses soupirs. Après quelques momens Emilie prononça avec difficulté et émotion : — Adieu, Valancourt, puissiez-vous être heureux ! adieu, répéta-t-elle. Elle essaya de retirer sa main ; il la retenoit et la baignoit de larmes. — Pourquoi prolonger ces momens, lui dit Emilie d'une voix à peine articulée ? ils sont trop pénibles pour nous. — Trop, beaucoup trop, s'écria Valancourt en quittant sa main et retombant sur son siège ! Il se cachoit le visage, et paroissoit suffoqué par ses soupirs. Après un très-long intervalle, pendant lequel Emilie pleuroit en silence, et Valancourt luttoit contre sa douleur, elle se leva encore pour sortir. Il tâcha de prendre un maintien plus assuré. — Je vous afflige, dit-il, mais l'angoisse que je souffre doit être mon excuse ; il ajouta d'une voix entrecoupée : — Adieu, Emilie, vous serez toujours l'unique objet de ma tendresse. Vous penserez quelquefois à l'infortuné Valancourt ; ce sera avec pitié, si

ce ne peut être avec estime. Oh ! qu'est-ce pour moi que le monde entier sans vous , sans votre estime ? Il se reprit : Je retombe dans la faute que je me reprochois ; je ne dois plus fatiguer votre patience , je retomberois dans le désespoir.

Il dit encore une fois : — Adieu , Emilie , pressa sa main contre ses lèvres , la regarda pour la dernière fois , et s'enfuit hors de la chambre.

Emilie resta dans le fauteuil où il l'avoit laissée , le cœur si oppressé qu'elle ne respiroit plus ; elle entendoit ses pas , dont le bruit s'affoiblissoit à mesure qu'ils s'éloignoient. Elle fut tirée de cet état par la voix de la comtesse qui parloit dans le jardin. En revenant à elle , le premier objet qui frappa sa vue , fut le fauteuil vide sur lequel Valancourt avoit été assis. Le saisissement , et son départ , avoient comme suspendu ses larmes ; elles revinrent alors la soulager , et elle reprit la force de regagner sa chambre.



---

## CHAPITRE VIII.

RETOURNONS à Montoni, dont la rage et la surprise firent bientôt place à de plus pressans intérêts. Ses excès et ses déprédations s'étoient tellement multipliés, que le sénat de Venise, alors composé de négocians, malgré sa foiblesse et l'utilité que dans l'occasion il auroit pu tirer de Montoni, ne put plus long-temps les supporter. Il fut arrêté qu'on travailleroit à anéantir ses forces et à punir ses brigandages. Un corps considérable de troupes alloit recevoir des ordres pour marcher sur Udolphe. Un jeune officier, qu'animoit contre Montoni le ressentiment de quelqu'injuré particulière, et peut-être aussi l'envie de se distinguer, sollicita une audience du ministre qui conduisoit cette entreprise. Il lui représenta qu'Udolphe étoit une forteresse trop bien située pour être enlevée de vive force. Montoni venoit de montrer combien l'habileté du commandement ajoutoit aux avantages de la place. Un corps de troupes, tel que celui qu'on formoit, ne pouvoit approcher d'Udolphe sans que Montoni en fût instruit. L'honneur de la république s'opposoit à ce qu'une armée régulière vînt

assiéger Udolphe. Il ne falloit qu'une poignée d'hommes déterminés. Il étoit très-possible de rencontrer Montoni et les siens hors de leurs murs, et de les attaquer; ou bien l'on approcheroit du château avec le secret que pouvoient comporter de petits pelotons, et l'on prendroit avantage de quelque trahison ou de quelque négligence pour pénétrer à l'improviste jusques dans l'enceinte d'Udolphe.

Cet avis fut sérieusement médité, et l'officier qui l'avoit conçu eut la disposition des troupes. Il ne s'occupa d'abord que de ruses; il se posta dans le voisinage d'Udolphe, et chercha à se ménager l'assistance de plusieurs des condottieri. Il n'en trouva aucun qui ne fût prêt à punir un maître impérieux, et à s'assurer ainsi le pardon du sénat. Il apprit le nombre des troupes de Montoni, et sut que ses derniers succès l'avoient fort augmenté. L'entreprise fut bientôt mise à fin: l'officier approcha avec sa troupe; ses intelligences dans l'intérieur, qui lui avoient procuré le mot d'ordre, lui donnèrent toute sorte de secours; Montoni et ses officiers furent surpris par un détachement qui s'empara de leur appartement, pendant qu'un autre, après un combat fort léger, faisoit rendre les armes à toute la

garnison. Parmi les personnes qu'on enleva avec Montoni, se trouvoit Orsino, l'assassin. Il avoit rejoint Montoni à Udolphe, et Morano l'ayant appris après le malheureux effort qu'il avoit fait pour enlever Emilie, en avoit averti le sénat. Le desir de prendre cet homme, qui avoit fait tuer un sénateur, étoit un des motifs qui avoit fait presser l'entreprise. Le succès en fut si agréable à tout le corps, que, malgré les soupçons politiques et l'accusation secrète de Montoni, Morano fut relâché sans délai. La célérité, la facilité de cette expédition, prévinrent l'éclat et la rumeur publique. Emilie, en Languedoc, ignora la défaite et l'humiliation de son cruel persécuteur.

Son esprit étoit si accablé par ses chagrins, qu'aucun effort de sa raison ne pouvoit en surmonter l'effet. Le comte de Villefort essaya tous les moyens de consolation. Quelquefois il l'abandonnoit à la plus entière solitude; quelquefois il l'attiroit à des réunions paisibles, et la protégeoit de son mieux contre les questions trop curieuses et les critiques de la comtesse: il l'invitoit souvent à de longues promenades avec lui et sa fille, et sans paroître le chercher, il amenoit la conversation sur des sujets assortis à son goût; il espéroit l'enlever

par degrés au sujet de sa douleur, et réveiller en elle des idées différentes. Emilie croyoit voir en lui l'ami éclairé, le protecteur de sa jeunesse ; elle lui voua bientôt une affection filiale. Son cœur s'épancha avec Blanche comme avec une sœur. La bonté, la simplicité de cette jeune personne compensoit bien la privation de quelques avantages plus brillans. Il se passa bien du temps avant qu'Emilie pût se distraire assez de Valancourt pour écouter l'histoire que la vieille Dorothee lui avoit promise. Dorothee, à la fin, l'en fit souvenir elle-même, et Emilie l'attendit chez elle le même soir.

Cependant son esprit étoit encore occupé de réflexions qui affoiblissoient sa curiosité, quand, après minuit, Dorothee frappa à sa porte ; elle fut presque aussi surprise que si elle ne l'avoit pas attendue. — Je suis venue tard, mademoiselle, dit Dorothee. Je ne conçois pas ce qui me fait si fort trembler ce soir ; j'ai cru, une fois ou deux, que je tomberois en chemin. — Emilie la fit asseoir, et la pria de se remettre, avant d'entamer le sujet pour lequel elle étoit venue. — Hélas ! dit Dorothee, je crois que c'est pour y avoir pensé, que je me suis ainsi troublée : dans mon chemin, j'ai passé devant la chambre où ma pauvre chère dame est morte.

Tout étoit si tranquille , si sombre autour de moi , que je croyois presque la voir telle que je l'ai vue sur son lit de mort.

Emilie rapprocha sa chaise. Dorothee continua. — Il y a maintenant environ vingt ans que madame la marquise arriva dans ce château. Hélas ! je m'en souviens bien. Qu'elle étoit belle quand elle parut dans la grande salle , où nous autres domestiques nous étions tous rassemblés pour la recevoir ! Combien M. le marquis paroissoit heureux ! Ah ! qui alors eût pu le penser ! Mais , que dis-je ? mademoiselle , il me sembla que la marquise avec ses doux regards avoit le cœur triste. Je le dis à mon mari. Il me dit que c'étoit une idée chimérique. Je ne lui en parlai plus , et je gardai pour moi mes observations. Madame la marquise étoit à-peu-près de votre âge ; et , comme je l'ai souvent remarqué , elle vous ressembloit beaucoup. M. le marquis tint fort long-temps maison ouverte , et donna des repas si nombreux , que jamais depuis le château n'a été si brillant. J'étois plus jeune , mademoiselle , que je ne le suis à présent ; j'étois tout aussi gaie qu'une autre. Je dansois , je m'en souviens , avec Philippe le sommelier ; j'avois une robe à fleurs , des rubans jaunes , et un bonnet , non pas comme on les porte à pré-

sent, mais très-élevé, avec des rubans tout autour. Cela m'alloit très-bien. M. le marquis me remarqua. Ah ! c'étoit bien alors le plus honnête seigneur. Qui auroit pu penser que lui !....

— Mais la marquise, Dorothée, vous me parliez d'elle, dit Emilie.

— Ah ! oui. Madame la marquise, je pensois qu'au fond du cœur elle n'étoit pas heureuse. Je la surpris une fois tout en pleurs dans sa chambre. Quand elle me vit, elle essuya ses yeux, et s'efforça de sourire. Je n'osai pas lui demander ce qu'elle avoit ; mais la seconde fois que je la vis dans cet état, je lui en demandai la cause, et elle en parut offensée. Ainsi je ne dis plus rien. J'en devinai pourtant quelque chose. Son père, à ce qu'il paroît, l'avoit forcée d'épouser le marquis à cause de sa fortune. Il y avoit un autre gentilhomme, ou autrement un chevalier, qu'elle aimoit mieux, et qui étoit très-épris d'elle. Elle s'affligeoit de l'avoir perdu, à ce que j'imagine ; mais elle ne m'en a jamais parlé. Ma maîtresse essayoit de cacher ses pleurs au marquis. Je la voyois souvent après ses accès de tristesse, prendre un air calme et doux quand il entroît chez elle. Mon maître tout-à-coup devint sombre, brusque et fort dur pour ma-

dame. Elles s'en affligea beaucoup , mais sans jamais se plaindre. Dans ces momens , elle étoit toute charmante pour se remettre en bonne humeur. Mon cœur saignoit de voir cela. Mais il étoit si sauvage , il lui répondoit si durement , qu'elle s'enfuyoit dans sa chambre en pleurant. Je l'écoutois dans l'antichambre. Pauvre chère dame ! Mais rarement j'osois m'approcher. Quelquefois je pensois que monsieur étoit jaloux. Ma maîtresse étoit admirée de bien du monde ; mais elle étoit trop honnête pour mériter le moindre soupçon. Parmi les chevaliers qui visitoient le château , il y en avoit un que je pensois toujours qui étoit fait pour madame. Il étoit si poli , si spirituel ; il y avoit tant de grace dans ses actions , dans ses discours. J'ai toujours observé que lorsqu'il étoit là , M. le marquis étoit toujours plus mécontent , et madame plus pensive. Il me vint dans la tête que c'étoit celui-là même qu'elle devoit épouser ; mais jamais je n'en ai été bien sûre.

— Quel étoit le nom de ce chevalier ?  
Dorothée , lui dit Emilie.

— Je ne puis vous le dire , mademoiselle ; cela auroit trop d'inconvéniens. Une personne qui est morte depuis , m'a assuré que la marquise n'étoit pas en bonne règle la

femme du marquis , et qu'elle avoit d'abord épousé secrètement le chevalier qu'elle aimoit tant. Elle n'osa pas le confesser à son père qui étoit un homme dur ; mais cela n'est pas vraisemblable , et je n'y ai jamais donné une grande confiance. Comme je disois , le marquis , à ce qu'il me sembloit , étoit hors de lui-même quand ce chevalier se trouvoit au château. Le traitement qu'il faisoit à madame la rendit à la fin misérable à l'excès. Il ne vouloit plus qu'elle vît personne , et la laissoit vivre toute seule. Je la servois toujours. Je voyois ce qu'elle souffroit , mais elle ne se plaignoit pas.

Après un an passé de la sorte , madame tomba malade. Je crus d'abord que son chagrin en étoit la cause ; mais , hélas ! je crains bien que cette cause ne fût plus fâcheuse.

— Plus fâcheuse ! dit Emilie ; et comment ?

— Je le crains , mademoiselle ; il y eut d'étranges circonstances ; mais je vous dirai seulement ce qui arriva : M. le marquis...

— Paix , Dorothée. Qu'est-ce que j'entends ? dit Emilie.

Dorothée changea de visage. Elles écoutèrent toutes deux , et entendirent quelques sons d'une douceur singulière.



— J'ai sûrement déjà entendu cette voix, dit Emilie.

— Je l'ai souvent entendue, et à cette même heure, dit Dorothee gravement. Si les esprits peuvent faire de la musique, celle-ci ne peut venir que d'eux.

A mesure que les sons approchoient, Emilie les reconnut pour ceux qu'elle avoit entendus dans le temps de la mort de son père. Soit que le souvenir qu'ils lui rappeloient réveillât sa mélancolie, soit qu'elle fût frappée d'un respect superstitieux, elle fut prête à perdre connoissance.

— Je crois vous avoir dit, mademoiselle, reprit Dorothee, que j'entendis cette musique bientôt après la mort de ma chère dame. Je me souviens encore de cette nuit-là.

— Paix, elle approche, dit Emilie; ouvrons la fenêtre, et écoutons.

Elles écoutèrent; mais les sons s'éloignèrent peu à peu: et tout rentra dans le calme. Il sembloit qu'ils se fussent évanouis dans les bois, dont les sommets touffus se détachent sur un horizon clair. Tout le reste du paysage étoit enveloppé dans l'ombre de la nuit, et ne laissoit voir que très-imparfaitement quelques parties du jardin.

Emilie appuyée sur la fenêtre, considéroit ces ténèbres avec un respect qui la gla-

çoit ; elle levoit les yeux sur un firmament sans nuages , qu'éclairaient seulement les étoiles. Dorothée reprit à voix basse :

— Je vous disois donc, mademoiselle, que je me rappelois la première fois que j'avois entendu cette musique ; c'étoit une nuit , peu de temps après la mort de madame ; j'étois restée plus tard qu'à l'ordinaire , je ne sais pas comment cela s'étoit fait ; j'avois rêvé long-temps à ma pauvre maîtresse , et à la triste scène dont je venois d'être témoin. Tout au château étoit tranquille ; j'étois fort loin de tous les domestiques ; cette solitude , les tristes choses auxquelles j'avois pensé , m'avoient presque épuisée ; je me sentois isolée ; je cherchois à entendre quelque bruit : vous savez, mademoiselle , que quand on entend du mouvement , on ne craint pas si fort. Tout le monde étoit couché ; je restois là songeant et méditant ; j'avois peur de regarder dans la chambre , et la figure de ma pauvre dame me revenoit à l'esprit , comme je l'avois vue quand elle étoit mourante. Une ou deux fois je crus la voir réellement devant moi ; tout-à-coup j'entendis une musique si douce ! elle sembloit presque à ma fenêtre : je n'oublierai jamais ce que je sentis ; je n'avois pas la force de me lever ,

mais je pensai que c'étoit la voix de madame , et les larmes me vinrent aux yeux. Je l'avois entendue chanter pendant sa vie , et elle avoit une très-belle voix : je pleurois quelquefois en l'entendant , quand assise dans son oratoire , et tenant son luth , elle chantoit le soir des romances si tristes , et de quels accens ! oh ! cela alloit au cœur. J'écoutois de l'antichambre. Dans l'été , la fenêtre ouverte , elle chantoit quelquefois une heure de suite ; quand j'entrois pour fermer , elle ne se doutoit pas du temps qu'elle y avoit passé. Mais comme je le disois , mademoiselle , continua Dorothée ; quand j'entendis pour la première fois cette musique , je pensois qu'elle venoit de madame , et je l'ai encore souvent cru depuis que je l'ai entendue par intervalles : elle avoit cessé depuis quelques mois , mais la voilà revenue.

— Il est extraordinaire , observa Emilie , que l'on n'ait point encore découvert quel est le musicien.

— Oh ! mademoiselle , si c'étoit une personne naturelle , on la connoîtroit depuis long-temps ; mais qui auroit le courage d'aller suivre un esprit ? et même quand on seroit assez hardi , à quoi cela mèneroit-il ? Les esprits , vous le savez , mademoiselle ,

peuvent prendre la figure qu'ils veulent ; ils sont là , ils sont ici ; l'instant d'après ils sont ailleurs.

— De grace , reprenez l'histoire de la marquise , dit Emilie , et informez-moi de son genre de mort.

— Je le veux bien , dit Dorothée ; mais retirons-nous de la fenêtre.

— Cet air pur me fait du bien , dit Emilie ; j'aime à l'entendre murmurer au bord des bois , et à regarder ce paysage obscur : vous parliez de M. le marquis , quand la musique vous a interrompue.

— Oui , mademoiselle ; M. le marquis devint de plus en plus sombre , et madame empirait tous les jours. Une nuit elle fut très-mal ; on vint m'appeler ; je courus auprès de son lit , et je fus effrayée de son état. Quel changement ! elle me regarda de manière à pénétrer de compassion ; elle me pria d'appeler le marquis , qui n'étoit pas encore venu chez elle , et de lui dire qu'elle avoit des choses secrètes à lui communiquer. Il vint , parut affligé de la voir si mal , et parla fort peu. Ma maîtresse lui dit qu'elle se sentoit mourante , et desiroit de l'entretenir seul ; je sortis , et je n'oublierai jamais le regard qu'elle me jeta en ce moment.

Lorsque je revins, j'osai dire à monsieur d'envoyer chercher un médecin, imaginant que la douleur l'empêchoit d'y penser ; madame dit qu'il étoit trop tard : monsieur, bien loin de la croire, sembloit regarder sa maladie comme légère. Elle eut une affreuse convulsion : je n'oublierai jamais ses cris. Monsieur fit partir un homme à cheval pour chercher un médecin, et parcourut tout le château dans l'égarement de la douleur. Je restois près de madame, et j'essayois de la soulager. Elle avoit des intervalles ; et pendant un de ces momens , elle envoya encore chercher monsieur : il vint ; j'allois me retirer ; elle desira que je ne m'écartasse pas. Oh ! je n'oublierai jamais la scène qui se passa ; à peine si maintenant je puis y penser. Monsieur perdoit presque la raison. Madame y mettoit tant de bonté , prenoit tant de peines pour le consoler , que si jamais il avoit eu quelques soupçons, ils devoient être dissipés. Il sembloit accablé au souvenir de ses mauvais traitemens. Elle en fut si touchée, qu'elle s'évanouit.

Nous fîmes sortir monsieur ; il courut dans son cabinet , se jeta par terre , et ne voulut rien entendre. Quand madame fut remise , elle demanda des nouvelles ; mais

elle dit ensuite que sa douleur l'affligeoit trop , et qu'il falloit la laisser mourir tranquillement. Elle mourut dans mes bras, mademoiselle , avec le calme d'un enfant ; la crise violente étoit passée.

Dorothée s'arrêta et pleura. Emilie pleura avec elle ; elle étoit attendrie par la bonté de la marquise , et par la douce patience avec laquelle elle avoit souffert.

— Quand le médecin vint , reprit Dorothee , hélas ! il étoit trop tard ! Il parut étonné en voyant le corps de ma maîtresse ; sa figure étoit devenue noire. Il fit sortir tout le monde , et me fit de singulières questions au sujet de la marquise et de sa maladie. Il secouoit la tête à mes réponses , et paroissoit en penser plus qu'il n'en vouloit dire. Je le compris trop bien ; néanmoins je gardai mes conjectures pour moi ; je n'en fis part qu'à mon mari , qui me recommanda de me taire. Quelques autres domestiques formèrent pourtant les mêmes soupçons ; ils circulèrent dans le voisinage , mais jamais on ne les publia. Quand le marquis sut que madame étoit morte , il s'enferma , et ne voulut voir que le médecin. Ils restèrent plus d'une heure ensemble , et le docteur ne me parla plus de madame. On l'enterra dans l'église du couvent. Tous

les vassaux suivirent les funérailles ; tous fondoient en larmes, car elle étoit très-bienfaisante. Quant à M. le marquis, jamais je ne vis une mélancolie comme la sienne ; quelquefois c'étoient des accès de violence où il perdoit le sentiment. Il ne demeura pas long-temps au château ; il partit pour son régiment. Peu après tous les domestiques reçurent leur congé, sauf mon mari et moi, parce que notre maître étoit parti pour la guerre. Je ne l'ai pas revu depuis ; il n'a jamais voulu revenir à ce château, quoique ce soit un si beau lieu, et jamais n'a voulu finir ce beau bâtiment au couchant qu'il avoit fait construire, et qui est toujours resté fermé jusqu'à l'arrivée de M. le comte.

— La mort de la marquise paroît extraordinaire, dit Emilie, qui desiroit en savoir plus qu'elle n'osoit en demander.

— Oui, mademoiselle, dit Dorothee, elle fut extraordinaire. Je vous dis tout ce que j'ai vu ; vous pouvez deviner ce que je pense ; je ne puis vous en dire davantage, et je ne veux pas semer des bruits qui pourroient offenser M. le comte.

— Vous avez bien raison, dit Emilie. Où le marquis est-il mort ? — Dans le nord de la France, à ce que je crois, mademoiselle,

dit Dorothée. J'eus bien de la joie lorsque j'appris que M. le comte arrivoit. Ce lieu a été bien long-temps dans une triste désolation. Nous y entendîmes des bruits étranges peu après la mort de madame ; et mon mari et moi nous nous retirâmes dans une chaumière. Maintenant , mademoiselle , je vous ai dit cette tragique histoire ; je vous ai dit toutes mes pensées , et vous m'avez promis , vous le savez bien , de n'en jamais rien laisser transpirer. — Je serai fidelle à ma promesse , dit Emilie ; ce que vous m'avez appris m'intéresse plus que vous ne croyez vous-même. Je voudrois seulement vous engager à me nommer le chevalier qui , selon vous , convenoit si bien à la marquise.

Dorothée s'y refusa constamment , et revint à la ressemblance d'Emilie avec la marquise. Il y a un autre portrait d'elle , ajouta Dorothée ; il est dans une des pièces qui sont restées fermées. Il fut fait avant son mariage , et vous ressemble bien plus que la miniature. Emilie montra un extrême desir de le voir. Dorothée répondit qu'elle ne se soucioit pas d'entrer dans cet appartement. Emilie lui rappela que le comte , le jour précédent , avoit parlé de le faire ouvrir. Dorothée réfléchit , et convint



qu'elle aimeroit mieux le parcourir d'abord avec Emilie seule. Elle promit donc de lui montrer le tableau.

La nuit étoit trop avancée, et Emilie trop affectée du récit qu'on venoit de lui faire, pour visiter si tard l'appartement où cet événement s'étoit passé. Elle pria Dorothée de venir la nuit suivante, à une heure où on ne pût la voir, et de la conduire. Outre son desir de voir le portrait, elle sentoit une pressante curiosité de voir la chambre où la marquise étoit morte, et qui, suivant le rapport de Dorothée, étoit restée dans le même état où elle étoit lors de l'enterrement. L'émotion que l'attente d'une telle scène lui causoit étoit alors conforme à l'état de son esprit. Elle étoit accablée du changement de son sort; les objets rians ajoutaient à sa mélancolie, au lieu de la dissiper: peut-être avoit-elle tort de pleurer si amèrement un malheur qu'elle n'avoit pu éviter; mais aucun effort de raison ne pouvoit lui laisser voir avec indifférence l'abaissement de celui qu'elle avoit jadis estimé autant qu'aimé.

Dorothée promit de revenir la nuit suivante avec les clefs de l'appartement; elle souhaita le bonsoir à Emilie, et se retira.

Emilie resta à la fenêtre , rêvant tristement sur le destin de l'infortunée marquise , et attendant avec intérêt la musique nocturne. Le calme de la nuit ne fut troublé que par le murmure des bois , dont un léger zéphyr agitoit le feuillage. La cloche du couvent sonnoit aussi par intervalle. Emilie se retira de la fenêtre , et s'assit près de son lit, dans une mélancolie que cette heure solitaire entretenoit. Le calme fut interrompu soudain , non par de la musique , mais par un bruit fort singulier , qui sembloit venir de la chambre voisine ou de celle qui étoit au - dessous. La catastrophe terrible qu'on venoit de lui raconter , les circonstances mystérieuses liées avec ce château , avoient si fort ébranlé ses esprits , qu'elle céda un moment à une crainte superstitieuse. Le bruit ne se renouvela pourtant pas , et elle chercha à s'endormir , pour oublier dans le sommeil la désastreuse histoire qu'elle avoit entendue.

---

---

## CHAPITRE IX.

LA nuit suivante, à-peu-près à la même heure, Dorothee vint prendre Emilie, et apporta les clefs de l'appartement de la marquise. Il se trouvoit dans la partie du nord qui formoit l'ancien bâtiment. Celui d'Emilie étoit dans la partie du midi. Il leur falloit passer près des chambres de plusieurs domestiques. Dorothee desiroit échapper à leur observation, dans la crainte d'une recherche et des rapports, qui pourroient indisposer le comte. Elle pria donc Emilie d'attendre encore une demi-heure avant de sortir, pour s'assurer que tous les domestiques dormoient. Il étoit près d'une heure avant que tout dans le château fût assez calme pour que la prudente Dorothee consentît à se mettre en marche. Pendant cet intervalle, Dorothee paroissoit fort agitée, et du souvenir des événemens, et de l'idée d'en revoir le théâtre, qui, depuis tant d'années, avoit été fermé pour elle. Emilie se sentoit émue, mais son émotion tenoit à une sorte de vénération plutôt qu'à la crainte. Elles se réveillèrent enfin du silence absolu où les plongeoit la réflexion et l'attente, et

elles sortirent toutes deux. Doro-thée mar-choit devant , et portoit une lampe ; mais sa main , affoiblie par la crainte et la vieillesse, trembloit si fort , qu'Emilie prit elle-même la lampe , et offrit son bras à Doro-thée pour soutenir ses pas chancelans.

Il falloit descendre le grand escalier , traverser une grande partie du château , et en remonter un autre qui conduisoit à l'appartement en question. Elles marchèrent avec précaution dans le corridor autour de la grande salle : c'étoit là que donnoient les appartemens du comte , de la comtesse et de Blanche. Elles traversèrent ensuite le vestibule ; elles trouvèrent le commun des domestiques , où les tisons fumoient encore , et où les chaises , encore disposées autour de la table du souper , obstruoient le passage. Elles se trouvèrent enfin au pied de l'escalier qu'elles cherchoient. Doro-thée s'arrêta , et regarda autour d'elle. Écoutez bien , dit-elle , si nous n'entendons rien. Mademoiselle , entendez-vous quelque voix ? — Aucune , dit Emilie ; personne , sans doute , excepté nous , ne veille à présent dans le château. — Non , mademoiselle , dit Doro-thée ; mais je ne suis jamais venue ici à pareille heure , et d'après ce que je sais , mes craintes n'ont rien d'éton-

nant. — Que savez-vous ? dit Emilie. — Oh ! mademoiselle , nous n'avons pas à présent le temps de causer. Montons ; la porte à gauche est celle qu'il nous faudra ouvrir.

Arrivées au palier , Dorothée mit la clef dans la serrure. Ah ! dit-elle en s'efforçant de la tourner , il y a si long-temps qu'on n'y a touché , que peut-être elle ne pourra s'ouvrir. Emilie , plus adroite , tourna la clef , ouvrit la porte , et elles entrèrent dans une pièce antique et spacieuse.

— Hélas ! s'écria Dorothée en entrant , la dernière fois que j'ai passé cette porte , je suivais le corps de ma pauvre maîtresse !

Emilie , frappée de cette circonstance , et affectée de la vaste obscurité de cette salle , garda le silence. Elles parcoururent une enfilade de pièces , et parvinrent dans une grande chambre , où l'on distinguoit encore un reste de magnificence.

— Reposons-nous ici , mademoiselle , dit Dorothée d'une voix foible ; nous allons entrer dans la chambre où ma chère dame est morte. Cette porte y conduit. Ah ! mademoiselle , pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Emilie tira un des fauteuils massifs qui meubloient l'appartement ; elle engagea Dorothée à s'asseoir et à se tranquilliser.

— Comme la vue de cet appartement rappelle à mon esprit les images du temps passé ! il semble que ce soit hier.

— Chut ! quel bruit est-ce - là ? dit Emilie.

— Dorothee tressaillit, parcourut la chambre des yeux ; elles écoutèrent ; tout parut tranquille. La vieille femme reprit le sujet de sa tristesse. — Ce salon, mademoiselle, étoit, du temps de madame, la plus belle pièce du château. Elle étoit meublée de son goût ; vous ne pouvez voir cette tapisserie ; la poussière la couvre, et notre lumière n'est pas brillante. Ah ! comme j'ai vu tout ceci éclairé du temps de madame ! Tout ce meuble venoit de Paris : on l'avoit fait faire pareil à ceux du Louvre ; ces grandes glaces venoient des pays étrangers, ainsi que la tenture. Comme les couleurs se sont fanées depuis que je ne les ai vues !

— On m'a dit qu'il y avoit vingt ans, dit Emilie.

— Environ, mademoiselle, dit Dorothee : je me souviens de cette époque, et l'intervalle ne me semble rien. — On admiroit cette tapisserie ; elle représente une histoire tout entière que l'on trouve dans un livre : mais j'en ai oublié le nom.

Emilie se lève pour examiner les dessins. Quelques vers en langue provençale , qui se trouvoient au bas , faisoient reconnoître les aventures de quelque roman célèbre.

Dorothée étant un peu rassurée , ouvrit enfin la fatale porte. Emilie se trouva dans une chambre fort élevée , tendue d'une tapisserie sombre , et si spacieuse , que la lueur de la lampe n'en montrait pas toute l'étendue. Dorothée , en entrant , s'étoit jetée sur une chaise , pousoit de profonds soupirs , et osoit à peine regarder un lieu si affligeant pour elle. Emilie , au travers de l'obscurité , remarqua le lit où l'on disoit que la marquise étoit morte. Elle s'avança vers le fond de la chambre où il étoit , et distingua la housse de damas vert et les rideaux qui venoient jusqu'en bas en façon de tente , et qui étoient restés à demi-tirés , comme on les avoit laissés sans doute vingt ans auparavant. On avoit jeté sur le lit un grand drap de velours noir , qui le couvroit tout entier , et tomboit jusqu'à terre. Emilie frémit en approchant la lampe ; elle regardoit entre ces sombres rideaux , s'attendant presque à y voir une figure humaine. Elle se rappela soudain l'horreur qu'elle avoit éprouvée , en découvrant madame Montoni mourante dans une tour à Udol-

phe : le courage lui manqua ; elle se tourna vers Dorothée , et cette vieille femme s'écria tout-à-coup : Vierge Marie ! il me semble que je vois ma maîtresse étendue sur cette couche , telle que je l'ai vue pour la dernière fois.

Emilie , effrayée par cette exclamation , regarde involontairement sur le lit , et ne vit que la sombre couverture. Dorothée fut forcée de s'appuyer sur le lit , et quelques larmes vinrent la soulager.

— Ah ! reprit-elle après avoir pleuré , j'étois là , pendant cette nuit terrible ; je tenois la main de madame ; j'entendis ses dernières paroles ; je vis toutes ses souffrances : c'est-là qu'elle mourut dans mes bras.

— Ne vous livrez pas à ce souvenir , dit Emilie ; sortons d'ici ; montrez-moi le tableau dont vous m'avez parlé , si cela ne vous afflige pas trop.

Il est dans l'oratoire , dit Dorothée , en montrant une petite porte à la tête du lit. — Elle l'ouvrit , et Emilie , avec la lumière , entra dans le cabinet de la marquise.

— Hélas ! la voilà , mademoiselle , dit Dorothée en montrant un portrait ! la voilà bien ! Voilà comme elle étoit en arrivant



dans ce château. Vous voyez, mademoiselle, elle étoit aussi fraîche que vous. Si-tôt moissonnée !

Pendant que Dorothée parloit, Emilie regardoit le portrait ; il ressembloit beaucoup à la miniature qu'elle avoit : seulement l'expression du visage étoit différente ! encore crut-elle voir dans ce tableau une teinte de cette mélancolie pensive qui caractérisoit si fortement le portrait en miniature.

— Je vous prie, mademoiselle, dit Dorothée, placez-vous auprès du portrait, pour que je puisse vous comparer. — Emilie s'y prêta, et Dorothée renouvela les exclamations sur sa ressemblance. Emilie, en regardant de nouveau, pensa avoir vu, quelque part, une personne qui lui rappeloit celle-là ; mais elle ne put s'en souvenir plus précisément.

Dans ce cabinet étoient encore plusieurs effets à l'usage de la marquise. Une robe, quelques ajustemens dispersés sur les chaises, comme si l'on venoit de les quitter ; à terre étoit une paire de mules en satin noir ; sur une toilette, des gants et un très-long voile noir. Emilie le prit pour l'examiner, et s'aperçut qu'il tomboit en lambeaux par vétusté.

— Ah ! lui dit Dorothée, en voyant le voile ; c'est ma maîtresse qui , de sa main , l'avoit déposé là ; on n'y avoit pas touché depuis.

Emilie tressaillit , et le remit à sa place. — Je me souviens , continua Dorothée , de le lui avoir vu ôter en revenant de faire une petite promenade. Je l'avois engagée à descendre au jardin ; elle sembloit en être rafraîchie. Je lui dis qu'elle paroissoit mieux , et je me souviens encore du sourire languissant qu'elle me fit. Hélas ! elle et moi ne pensions guère qu'elle dût mourir dans la nuit.

Dorothée versa quelques larmes , prit le voile , et tout-à-coup le mit sur Emilie ; elle frémit de se trouver ainsi couverte jusqu'aux pieds. Elle s'efforçoit de rejeter le voile , et Dorothée la prioit de le garder un moment. — Avec ce voile , mademoiselle , vous êtes absolument comme ma maîtresse. Puissent vos jours être plus heureux que les siens !

Emilie se dégagea du voile , le remit sur la table , et parcourut le cabinet où chaque objet sembloit parler de la marquise. Dans l'enfoncement d'une fenêtre dont le vitrage étoit colorié , étoient une table , un crucifix d'argent et un livre de prières entr'ou-

vert. Emilie se rappela avec émotion ce qu'avoit dit Dorothée sur l'usage où étoit la marquise de jouer du luth à cette fenêtre ; elle aperçut le luth lui-même sur un coin de la table , comme s'il y eût été mis au hasard par la même main qui l'animoit si souvent.

— Cette pièce est bien triste et bien mal rangée , dit Dorothée. Quand ma chère maîtresse fut morte , je n'eus jamais le courage de la remettre en ordre , ni sa chambre non plus. Monsieur n'y est jamais rentré : tout est resté comme il étoit le jour de l'enterrement.

Pendant que Dorothée parloit , Emilie considéroit le luth. Il étoit espagnol , et d'une grandeur remarquable. Elle le prit d'une main tremblante , et promena ses doigts sur les cordes : elles n'étoient pas d'accord ; mais elles rendirent un son grave et plein. Dorothée tressaillit en reconnoissant les sons du luth , et en le voyant dans les mains d'Emilie. — Voilà ce luth , dit-elle , que madame la marquise aimoit tant ! Je me souviens qu'elle le toucha le soir même d'avant sa mort. Je venois pour la déshabiller ; j'entendis en entrant de la musique dans l'oratoire , je m'aperçus que madame étoit assise ; et , pour écouter , je

m'approchai doucement jusqu'auprès de la porte entr'ouverte : la musique étoit bien triste ; mais elle étoit bien douce. Je vis madame qui tenoit son luth ; des larmes couloient sur ses joues : elle chantoit une hymne de vêpres : si tendre , si touchante ! Sa voix trembloit : elle s'arrêtoit pour essuyer ses larmes , et reprenoit avec plus de douceur. J'avois souvent entendu chanter madame ; mais jamais je n'avois rien entendu de si délicieux. Je pleurai presque en l'écoutant : elle avoit été en prières , à ce que je crois ; car son livre étoit ouvert sur la table auprès d'elle. Hélas ! il est encore ouvert. Sortons de cet oratoire , mademoiselle , ajouta Dorothée ; mon cœur y souffre trop.

Elles rentrèrent dans la chambre ; Emilie voulut encore revoir le lit. Lorsqu'elle fut devant la porte qui conduisoit dans le salon , elle crut , à la foible lueur de la lampe , voir quelque chose se glisser dans la partie la plus obscure de cette pièce. Son imagination probablement avoit été trop ébranlée par les objets dont elle étoit environnée , sans quoi cette circonstance imaginaire ou réelle ne l'eût point autant affectée ; elle s'efforça de cacher son émotion à Dorothée : mais celle-ci la vit changer de

figure, et lui demanda si elle se trouvoit mal.

Allons-nous-en, dit Emilie d'une voix foible, l'air de ces chambres n'est pas sain. Mais, quand elle voulut s'éloigner, elle pensa qu'il faudroit traverser l'appartement où avoit paru le fantôme qui l'avoit effrayée; sa terreur augmenta, et trop foible pour la soutenir, elle s'assit sur un côté du lit.

Dorothée ne la croyant affectée que des réflexions qu'elle faisoit sur la terrible catastrophe arrivée en ce lieu, travailloit à la ranimer. Cependant elle s'assit près d'elle, et commença le détail de quelques autres particularités, sans songer qu'elle alloit augmenter l'émotion d'Emilie, et uniquement occupée de l'intérêt que ces détails avoient pour elle. Un peu avant la mort de madame, dit-elle, et quand les douleurs furent passées, elle m'appela, et me tendit la main. J'étois justement là où le rideau tombe sur le lit. Comme son regard m'est présent ! La mort y étoit ! Je crois encore la voir. Elle étoit là, madame ; son visage étoit appuyé sur l'oreiller que voilà. Ce drap noir n'y étoit pas alors ; on ne l'y mit qu'après sa mort, son cercueil fut déposé dessus.

Emilie regarda entre ces rideaux obscurs,

comme si elle eût pu voir cette figure dont parloit Dorothée : elle ne vit que le bord blanc de l'oreiller qui sortoit de dessous le velours noir. Mais pendant que ses regards erroient sur cette couverture, elle crut y appercevoir un mouvement. Sans parler, elle prit le bras de Dorothée, qui, surprise de l'action et de la terreur dont elle paroissoit accompagnée, tourna les yeux sur le lit ; elle vit le velours se soulever et s'abaisser ensuite.

Emilie vouloit fuir. Dorothée, les yeux fixés sur le lit, dit à la fin : — C'est le vent qui souffle, mademoiselle ; nous avons laissé toutes les portes ouvertes. Voyez comme l'air agite aussi la lampe ; ce n'est que le vent.

A peine eut-elle achevé ces mots, que le manteau s'agita plus violemment. Emilie, honteuse de sa terreur, se rapproche du lit ; elle veut s'assurer que le vent seul avoit causé sa crainte : elle regarde entre les rideaux, la couverture s'agite encore, s'écarte, et laisse voir... une figure humaine. Toutes deux firent un cri, et laissant toutes les portes ouvertes, s'enfuirent aussi vite que leurs jambes tremblantes purent le permettre. Lorsqu'elles furent parvenues à l'escalier, Dorothée ouvrit une chambre où couchoient deux servantes, et tomba sans connoissance

sur un lit. Emilie privée de sa présence d'esprit, ne fit qu'un foible effort pour cacher aux servantes surprises la véritable cause de sa terreur. Dorothée, en reprenant ses sens, essaya de rire de sa frayeur. Emilie fit comme elle; mais les servantes promptement alarmées ne se déterminèrent point à achever leur sommeil dans le voisinage d'un si terrible appartement.

Dorothée reconduisit Emilie chez elle, et elles commencèrent à parler plus froidement de l'étrange incident qui venoit de leur arriver. Emilie auroit presque douté de la vision, si Dorothée ne lui en eût attesté la réalité. Elle raconta alors ce qu'elle avoit cru voir dans le salon, et demanda à Dorothée si elle étoit bien sûre que personne n'eût pu secrètement s'y introduire. Dorothée répliqua que les clefs n'étoient pas sorties de ses mains; qu'en faisant sa ronde autour du château, ce qui lui arrivoit souvent, elle avoit plusieurs fois examiné les portes, et les avoit toujours trouvées fermées. — Il est donc impossible, ajouta-t-elle, que personne ait pu s'introduire dans cet appartement; et quand on l'auroit pu, est-il probable que, par choix, on allât coucher dans un lieu si froid et si solitaire ?

Emilie observa que leur visite nocturne pouvoit avoir été épiée ; que peut-être quelqu'un par plaisanterie les avoit suivies dans le dessein de leur faire peur , et que pendant qu'elles examinoient l'oratoire , on s'étoit caché dans le lit. Dorothée convint d'abord que la chose étoit possible , mais ensuite elle se rappela qu'en entrant dans l'appartement , elle avoit pris le soin d'ôter la clef de la première porte , pour qu'on ne s'apperçût pas qu'elles y étoient. Personne donc n'avoit pu y pénétrer , et Dorothée affirma que le fantôme qu'elles avoient vu n'avoit en lui rien d'humain , et n'étoit qu'une apparition effroyable.

Emilie étoit gravement affectée ; de quelque nature que fût l'apparition , soit humaine , soit surnaturelle , le destin de la marquise étoit une vérité incontestable. L'inexplicable incident arrivé dans le lieu même où elle étoit morte , pénétroit Emilie d'un effroi superstitieux. La découverte des illusions d'Udolphe auroit pu l'empêcher d'y céder alors ; elle n'avoit pas su la malheureuse histoire que lui avoit racontée la concierge ; elle la conjura très-sérieusement de cacher cet événement , et de dissiper l'impression de terreur qu'elle avoit déjà montrée ; autrement le comte seroit



importuné de rapports qui répandroient l'alarme et la confusion dans la maison. — Le temps, ajouta-t-elle, le temps peut expliquer cette mystérieuse affaire ; attendons-en le dénouement en silence.

Dorothee consentit volontiers ; mais alors elle se rappela que tout l'appartement du nord étoit resté ouvert : elle n'avoit pas le courage de retourner seule pour en fermer la première porte. Emilie, non sans quelque effort, surmonta assez bien sa crainte, pour offrir de l'accompagner jusqu'au pied de l'escalier, et de l'y attendre. Rassurée par cette complaisance, Dorothee se remit en marche, et sortit avec Emilie.

Aucun bruit ne troubloit le silence dans les salles et dans les galeries. Quand Dorothee fut au pied de l'escalier, la résolution lui manqua : elle s'arrêta quelques momens pour écouter, n'entendit rien, et monta, pendant qu'Emilie restoit en bas. Les yeux de Dorothee n'osèrent pas se porter sur l'appartement, dont elle se contenta de fermer bien vite la première porte, et elle revint joindre Emilie.

En avançant le long du passage qui conduisoit dans la grande salle, elles entendirent des soupirs et de profondes lamentations qui sembloient venir de cette même

salle. Emilie écouta effrayée de nouveau ; mais elle reconnut bientôt la voix d'Annette , qu'elle trouva dans la salle avec une autre servante , et si épouvantée du récit qu'avoient déjà semé les autres , que ne pouvant se croire en sûreté ailleurs qu'auprès de sa maîtresse , elle alloit se réfugier dans son appartement. Emilie essaya en vain de plaisanter et de la tranquilliser ; elle eut pitié de sa frayeur , et consentit à lui laisser passer toute la nuit dans sa chambre.

## C H A P I T R E X.

LES injonctions précises d'Emilie à Annette sur le silence qu'il falloit garder , ne furent d'aucun effet. Le sujet de sa terreur avoit répandu une alarme si vive parmi les domestiques , que tous affirmoient alors avoir entendu dans le château les bruits les plus extraordinaires. Le comte en fut informé , et on lui dit que la partie du nord étoit très-certainement fréquentée par des esprits. Il en rit d'abord , et tourna le conte en ridicule ; mais s'apercevant bientôt qu'il produisoit des effets sérieux , et qu'il

excitoit dans le château une extrême confusion , il défendit à tout le monde de le répéter sous peine d'en être puni :

L'arrivée de quelques amis réussit à le distraire entièrement ; ses domestiques eux-mêmes avoient peu le loisir de s'étendre sur ce sujet , excepté les après-soupers. Réunis dans leur salle , ils racontaient des histoires de revenans , jusqu'à ne plus oser lever les yeux : on tressailloit alors à la secousse d'une porte qui retomboit dans le passage , et l'on refusoit d'aller seul dans quelque partie que ce fût de la maison.

Annette , en pareil cas , se distinguoit : elle racontoit non-seulement les prodiges dont elle avoit été témoin , mais encore tout ce qu'elle avoit imaginé dans les murs du château d'Udolphe. Elle n'oublioit pas l'étrange disparition de la signora Laurentini , qui faisoit une forte impression sur l'esprit de ses auditeurs. Annette auroit même tout naturellement expliqué les soupçons qu'elle formoit sur Montoni , si le prudent Ludovico , actuellement au service du comte , ne l'eût toujours interrompue quand elle en venoit à ce chapitre.

Parmi ces étrangers qui étoient venus voir le comte dans son château , étoient le baron de Sainte-Foix , son ancien ami , et son fils

le chevalier de Sainte-Foix. C'étoit un jeune homme aimable et sensible. Il avoit connu Blanche à Paris l'année précédente, et avoit conçu pour elle une véritable passion. L'ancienne amitié du comte pour son père, les convenances mutuelles de cette alliance, avoient intérieurement fait desirer au comte qu'elle s'accomplît. Mais trouvant alors sa fille trop jeune pour fixer le choix de sa vie; voulant d'ailleurs éprouver la constance du chevalier, il avoit différé d'agréer sa demande, sans pourtant lui ôter l'espoir. Ce jeune homme arrivoit avec le baron, son père, pour réclamer le prix de sa persévérance; le comte l'accorda, et Blanche ne s'y opposa pas.

Le château, si bien habité, devint aussi riant que magnifique. Le pavillon dans les bois, étoit fort souvent visité: on y soupoit quand le temps étoit beau, et la soirée se terminoit ordinairement par un concert. Le comte et la comtesse étoient bons musiciens. Henri, le jeune Sainte-Foix, Blanche, Emilie, avoient tous de la voix, et le goût suppléoit en eux à la méthode. Plusieurs des domestiques du comte, avec des cors et d'autres instrumens à vent, étoient placés dans le bois, et répondoient par leur douce harmonie à celle qui venoit du pavillon.

Dans tout autre temps ces parties eussent été délicieuses pour Emilie : trop accablée alors par sa mélancolie , elle trouvoit que rien de ce qu'on nomme amusement n'avoit le pouvoir de la distraire , et très-souvent elle observoit que la touchante mélodie de ces concerts augmentoit sa tristesse à un degré insupportable.

Elle préféroit de se promener seule dans les bois qui ombrageoient le promontoire. Leur ombre épaisse favorisoit sa rêverie ; et dans les échappées de vue qu'ils offroient , elle découvroit la Méditerranée , ses voiles flottantes , et le repos uni avec la majesté. Les sentiers de ces bois n'étoient point fréquentés ; une végétation abondante les semoit de plantes et de verdure ; le goût du possesseur y permettoit à peine l'élaguement de quelques branches. Sur une éminence , au fond de ces bois , étoit un siège rustique formé sur le tronc d'un vieux chêne renversé. Cet arbre avoit été superbe , et quelques-uns de ses rameaux encore verts , formoient avec le hêtre et le sapin un dais naturel à ce trône champêtre. La vue , sous leur ombrage , se prolongeoit jusqu'à la mer , en passant sur les sommets des autres bois. A gauche , par une ouverture , on voyoit une tour ruinée située sur la pointe d'un

roc , et dont le faite s'élevoit au-dessus des plus hautes cîmes.

C'est - là que , dans le silence du soir , Emilie se rendoit souvent seule. Le calme du lieu influoit sur celui de son cœur , et elle revenoit au château quand l'obscurité l'obligeoit de rentrer. Souvent aussi elle visitoit cette tour qui commandoit à l'horizon , elle s'appuyoit sur ses ruines ; elle pensoit à Valancourt , et n'imaginait pas , ce qui pourtant étoit vrai , qu'il y étoit souvent venu lui-même depuis que le château lui étoit interdit.

Un soir elle y resta fort tard. Assise sur les marches de ce vieux bâtiment , elle observoit , dans une mélancolie tranquille , le progrès des ombres sur l'espace étendu devant elle. Peu à peu la lune , qui vint à se lever , monta sur l'horizon , et revêtit successivement de sa douce lumière , les flots , les bois et la tour elle-même. Emilie pensive , contemploit et rêvoit. Tout-à-coup un son frappe son oreille ; c'étoit la voix et la musique dont quelquefois , à minuit , elle avoit entendu les accords. L'émotion qu'elle sentit , ne fut pas sans mélange de terreur , quand elle considéra son isolement. Lessons se rapprochèrent. Elle se seroit levée , mais ils sembloient venir par le chemin qu'il lui

falloit prendre, et toute tremblante elle attendit l'événement : les sons s'approchèrent pendant quelque temps, puis ils cessèrent. Emilie écoutoit, regardoit, et ne pouvoit faire aucun mouvement. Tout-à-coup elle vit une figure sortir des bois, et passer fort près d'elle. La figure passa vite, et l'émotion d'Emilie fut si grande, qu'en la voyant elle ne distingua presque rien.

Elle s'éloigna enfin, bien résolue de ne plus revenir seule en ce lieu, et si tard. En retournant au château, elle entendit plusieurs voix qui l'appeloient ; c'étoient les gens du comte qui la cherchoient. Quand elle entra dans le salon, le comte s'y trouvoit avec Henri et Blanche. Ses reproches ne s'exprimèrent que par un regard, et Emilie rougit de l'avoir mérité.

Ce léger événement avoit produit une impression profonde sur son esprit. Retirée chez elle, il lui rappela si bien l'autre circonstance effrayante dont tout récemment elle avoit été témoin, qu'à peine elle se sentit le courage de rester seule. Elle veilla fort long-temps ; aucun bruit ne renouvela ses craintes, et elle chercha à goûter un peu de repos. Il fut court ; un bruit affreux et singulier sembla s'élever du corridor ; des gémissemens se firent entendre distinc-

tément ; un corps pesant frappa contre la porte , et la violence du coup faillit l'ouvrir. Elle appela pour savoir ce que c'étoit , on ne lui répondit point ; mais , par momens , elle entendoit des gémissemens sourds. La frayeur la priva d'abord de l'usage de ses facultés ; mais quand ensuite elle entendit des pas dans la galerie , elle appela encore plus haut. Les pas s'arrêtèrent à sa porte ; elle distingua les voix de quelques servantes , et toutes sembloient trop occupées pour pouvoir répondre à ses cris. Annette entra cependant pour prendre de l'eau ; Emilie comprit alors qu'une des servantes se trouvoit mal ; elle la fit apporter chez elle , et travailla à la secourir. Quand cette fille eut recouvré la voix , elle affirma qu'en montant l'escalier , pour aller à sa chambre , elle avoit vu un fantôme sur le second quarré. Elle tenoit , disoit-elle , sa lampe fort bas , à cause du mauvais état des marches. En relevant les yeux , elle avoit vu le revenant. Ce fantôme d'abord étoit resté immobile dans un coin , puis s'étoit glissé dans l'escalier , et s'étoit enfin évanoui à la porte de l'appartement qu'Emilie avoit visité dernièrement. Un son lugubre avoit succédé à ce prodige.

— Le diable , sans doute , ajouta Doro-



rothée, a pris une clef de cet appartement ; ce ne peut être que lui ; j'ai fermé la porte moi-même.

La fille avoit redescendu l'escalier, avoit couru en faisant un cri, et étoit tombée éperdue à la porte d'Emilie.

Emilie la reprit doucement de la peur qu'elle lui avoit faite, et essaya de lui faire honte de son effroi. La fille persista à soutenir qu'elle avoit vu une véritable apparition. Toutes les servantes l'accompagnèrent dans sa chambre, excepté Dorothée, qu'Emilie retint pour la nuit. Emilie étoit dans l'embarras ; Dorothée, dans la plus grande terreur, racontoit d'anciennes circonstances qui appuyoient l'excès de sa superstition. De ce nombre étoit une semblable apparition qu'elle avoit vue dans le même lieu ; ce souvenir l'avoit fait hésiter avant de monter l'escalier, et avoit augmenté sa répugnance pour ouvrir l'appartement du nord. Quelle que fût sur ce point l'opinion d'Emilie, elle s'abstint de la communiquer ; elle écouta Dorothée attentivement, et n'en eut que plus d'inquiétude.

Depuis cette nuit, la terreur des domestiques s'accrut au point qu'elle en détermina une partie à quitter le château, et à demander leur congé. Si le comte ajoutoit foi à

leurs alarmes, il avoit soin de le dissimuler ; et voulant prévenir l'inconvénient qui le menaçoit , il employoit le ridicule et le raisonnement pour détruire ces craintes et ces frayeurs surnaturelles. La peur avoit rendu tous les esprits inaccessibles à la raison. Ludovico prit ce moment pour prouver à-la-fois son courage et toute la reconnoissance que lui causoient les bons traitemens du comte. Il offrit de passer une nuit dans la partie de ce château qu'on prétendoit habitée par les revenans ; il ne craignoit , assurait-il , aucun esprit ; et si quelque figure vivante paroissoit , il feroit voir qu'il ne la craignoit pas davantage.

Le comte réfléchit à cette proposition ; les domestiques qui l'entendirent se regardoient l'un l'autre , dans le doute et dans la surprise. Annette , effrayée pour la sûreté de Ludovico , employoit larmes et prières pour le dissuader de son dessein.

— Vous êtes un brave garçon , dit le comte en souriant. Pensez bien à votre entreprise avant que de vous y livrer. Si vous persévérez , j'accepte , et une telle intrépidité ne demeurera pas sans récompense.

— Je ne desire point de récompense , *Excellence*, reprit Ludovico, mais votre approbation. *Votre Excellence* a déjà eu trop

de bontés pour moi. Je desire seulement d'avoir des armes , pour être en état de répondre à l'ennemi , s'il en paroît.

— Une épée ne vous défendra pas contre un esprit , dit le comte en regardant ironiquement ses serviteurs : ils ne craignent ni barrières , ni verroux : un revenant , vous le savez , se glisse par le trou d'une serrure comme par une porte ouverte.

— Donnez-moi une épée , monsieur le comte , reprit Ludovico , et je me charge d'envoyer dans la mer Rouge tous les esprits qui voudront m'attaquer.

— Eh bien ! dit le comte , vous aurez une épée , et de plus , un bon souper. Vos camarades peut-être auront le courage de demeurer encore une nuit dans le château. Il est certain que , du moins pour cette nuit , votre hardiesse attirera sur vous seul tous les maléfices du spectre.

Une extrême curiosité luttoit alors avec la crainte dans l'esprit des auditeurs. Ils résolurent d'attendre l'événement qui alloit suivre la témérité de Ludovico.

Emilie , surprise et effrayée de ce projet , fut au moment d'avouer au comte ce dont elle-même avoit été témoin dans les appartemens du nord ; elle ne pouvoit être exempte de craintes sur la sûreté de Ludo-

vico , quoique sa raison lui en montrât l'absurdité. La nécessité néanmoins de cacher les secrets que lui avoit dits Dorothee , et qu'il auroit fallu rapporter pour excuser sa visite nocturne , lui fit garder le silence ; elle essaya seulement de consoler Annette , qui croyoit voir Ludovico perdu. Mais tous les efforts d'Emilie faisoient bien moins d'effet sur elle que les manières de la vieille Dorothee ; et cette bonne femme levoit les yeux au ciel , et soupiroit sans cesse en regardant Ludovico.

## C H A P I T R E X I.

**L**E comte avoit ordonné que l'appartement fût ouvert et préparé pour la réception de Ludovico ; mais Dorothee se rappelant ce qu'elle y avoit vu , n'eut pas le courage d'obéir , pas un des domestiques n'osa s'aventurer , et tout resta fermé jusqu'au moment où Ludovico devoit y entrer pour la nuit , moment que toute la maison attendoit avec impatience.

Après le souper , Ludovico suivit le comte dans son cabinet : ils y restèrent une

demi-heure , et le comte en sortant lui remit une épée.

— Elle a servi dans des combats entre des mortels , dit le comte en riant , vous en ferez sans doute un usage honorable dans une querelle toute spirituelle ; et j'apprendrai probablement demain qu'il ne reste pas un revenant dans le château.

— Ludovico reçut l'épée avec un salut respectueux : Vous serez obéi , monsieur , répliqua-t-il , et je m'engage à ce qu'aucun spectre ne puisse troubler dorénavant le repos de cette demeure.

Ils se rendirent à la salle où les hôtes du comte l'attendoient pour l'accompagner jusqu'à l'appartement du nord : on demanda les clefs à Dorothée , elle les remit à Ludovico , et il se mit en chemin , suivi par la plupart des habitans de ce château. Arrivés au bas de l'escalier , plusieurs des domestiques effrayés refusèrent d'aller plus loin ; les autres montèrent jusqu'au palier : Ludovico mit la clef dans la serrure , et pendant ce temps , tous le regardoient avec autant de curiosité que s'il eût travaillé à quelque opération magique.

Ludovico ne connoissant pas la serrure , ne pouvoit faire tourner la clef ; Dorothée restoit par-derrrière : on la rappela , elle

ouvrit lentement ; mais quand ses regards eurent pénétré dans l'intérieur obscur de la chambre , elle fit un cri , et se retira. A ce signal d'alarme , la plus grande partie de la foule s'enfuit en bas des escaliers ; le comte , Henri et Ludovico , restés seuls , entrèrent dans l'appartement ; Ludovico tenoit son épée nue , le comte portoit une lampe , et Henri une corbeille remplie des provisions du brave aventurier.

Ayant jeté les yeux à la hâte sur la pièce d'entrée où rien ne justifioit les alarmes , ils passèrent dans la seconde ; un calme profond y régnoit : ils avancèrent moins précipitamment dans la troisième. Le comte eut alors le loisir de rire du trouble qui l'avoit surpris lui-même. Il demanda à Ludovico dans quelle chambre il comptoit s'établir.

— Il y en a encore d'autres , Excellence , lui dit Ludovico ; on dit que dans l'une il y a un lit , c'est-là que je passerai la nuit pour y dormir , si je me trouve fatigué.

— Bon , dit le comte , poursuivons : ces chambres ne laissent voir que des murailles humides et des meubles tout dégradés. J'ai eu jusqu'ici tant d'affaires , que je ne les avois pas encore vues. Souvenez-vous , Ludovico , de dire demain à la concierge qu'il faut ouvrir toutes ces fenêtres , le damas

des tentures est en pièces, je le ferai enlever, et je changerai aussi ce vieil ameublement.

— Voilà un fauteuil, dit Henri, tout doré, qui ressemble singulièrement à ceux du Louvre.

— Oui, dit le comte, en s'arrêtant pour le regarder; il y a une histoire au sujet de ce fauteuil; mais je n'ai pas le temps de vous la dire ici; passons, cette enfilade est plus longue que je n'imaginois. Il y a tant d'années que je l'avois parcourue! Mais où donc est la chambre à coucher dont vous parlez, Ludovico? Ce ne sont que des antichambres qui précèdent le grand salon: je les ai vues dans leur splendeur!

— Le lit, monsieur, reprit Ludovico, est, à ce qu'on dit, dans une chambre qui suit le salon, et termine l'enfilade.

— Ah! nous voici dans le salon, dit le comte, en se trouvant dans la pièce spacieuse, où Dorothée et Emilie s'étoient reposées. Il y resta un moment pour contempler les restes de magnificence qu'on y voyoit encore: une tapisserie somptueuse, de grands sofas de velours avec des carreaux brodés d'or, un plancher incrusté de marbres rares, et orné au milieu d'un superbe tapis. Les fenêtres étoient colorées, et de

grands miroirs de Venise , tels qu'à cette époque on n'en fabriquoit point en France , réfléchissoient de tous côtés ce riche appartement. Ils avoient autrefois réfléchi des fêtes brillantes : c'est-là que la marquise tenoit les nombreuses assemblées qui suivirent son mariage.

— Ah ! dit le comte à Henri , en sortant d'une rêverie profonde , combien ce lieu est changé depuis que je ne l'avois vu ! J'étois jeune dans ce temps , et la marquise étoit dans la fraîcheur de sa beauté. Il se trouvoit ici bien d'autres personnes qui ne sont plus. C'est-là qu'étoit l'orchestre , et nous formions tant de contredanses que le château en retentissoit. Les échos , aujourd'hui , ne répètent qu'une foible voix , qui bientôt elle-même ne se fera plus entendre ! Mon fils , souvenez-vous-en , j'ai été jeune comme vous l'êtes , et vous passerez comme vos prédécesseurs , comme ceux qui dansoient et chantoient dans ce brillant appartement. Mais de telles réflexions sont inutiles ; elles seroient même déplacées , si elles n'apprennoient pas même à se prémunir pour l'éternité. Mais c'est assez ; avançons.

Ludovico ouvrit la chambre à coucher , et le comte en entrant fut frappé en voyant l'air funéraire que conservoit l'ameuble-



ment ; il s'approcha du lit avec émotion , et le trouvant couvert d'un velours noir : Que signifie ceci , dit-il ?

— J'ai ouï dire , monsieur , lui répondit Ludovico , que madame la marquise de Villeroy étoit morte en ce lieu même , et qu'on l'y avoit déposée jusqu'à l'heure de son enterrement. Ce drap de velours couvroit sans doute le cercueil.

Le comte ne répondit rien ; mais il devint rêveur et parut fort ému : se tournant ensuite vers Ludovico , il lui demanda d'un ton sérieux si réellement il auroit le courage de demeurer là toute la nuit ; si vous craignez , ajouta le comte , ne rougissez pas d'en faire l'aveu , je vous releverai de vos engagemens sans que vous soyez exposé aux railleries de vos camarades.

Ludovico garda le silence. L'orgueil et quelque peu d'effroi sembloient partager son ame. L'orgueil à la fin l'emporta ; il rougit , et n'hésita plus.

— Non , monsieur , non , dit-il , j'achèverai ce que j'ai commencé , et je suis pénétré de votre attention. Je vais faire du feu dans la cheminée , et avec les provisions de la corbeille je compte fort bien passer mon temps.

— Soit , dit le comte ; mais comment sou-

tiendrez-vous l'ennui , si vous ne dormez pas ?

— Quand je serai fatigué , monsieur , reprit Ludovico , je n'aurai pas peur de dormir ; mais d'ailleurs j'ai un livre qui m'amusera.

— Bon , dit le comte ; j'espère que rien ne vous troublera. Mais si , pendant la nuit , vous aviez de plus sérieuses craintes , venez me trouver à mon appartement. J'ai trop de confiance dans votre raison et votre courage pour craindre de vous voir épouvanté par quelque crainte frivole. Cette chambre , son obscurité , son isolement , ne vous causeront pas de fausses terreurs. Demain j'aurai à vous remercier d'un important service. On ouvrira l'appartement , et tous mes gens seront convaincus de leur sottise. Bonne nuit , Ludovico ; venez me voir de bon matin , et souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

Oui , monsieur , je m'en souviendrai. Bonsoir , Excellence ; laissez-moi vous éclairer.

Il éclaira le comte et Henri jusqu'à la dernière porte. Un des domestiques , dans son effroi , avoit laissé une lampe sur le palier. Henri la prit , et donna le bonsoir à Ludovico. Celui-ci répondit respectueusement , referma la porte , et rentra. En retournant

à la chambre à coucher, il examina avec plus de soin toutes les pièces qu'il falloit traverser. Il craignoit que quelqu'un ne s'y cachât pour l'effrayer. Personne, excepté lui, ne s'y trouvoit. Il laissa les portes ouvertes, et parvint au grand salon dont la muette obscurité le glaça. Il tourna ses regards sur la longue enfilade qu'il venoit de parcourir. En se retournant, il aperçut une lumière et sa figure que réfléchissoit un miroir ; il tressaillit. D'autres objets se peignoient obscurément sur la même glace ; il ne s'arrêta pas à les examiner. S'avancant promptement dans la chambre à coucher, il remarqua la porte de l'oratoire. Il l'ouvrit. Tout étoit tranquille. Ses yeux se portèrent sur le portrait de la feue marquise ; il le considéra long-temps avec surprise et attention. Il parcourut ensuite le cabinet, et rentra dans la chambre. Il alluma un bon feu. La flamme pétillante ranima ses esprits, qui commençoient à s'affoiblir par l'obscurité et le silence. On n'entendoit alors que le vent qui sifflait à la fenêtre. Ludovico prit une chaise, mit une table auprès du feu, prit une bouteille de vin, quelques provisions de sa corbeille, et commença à manger. Quand il eut fait son repas, il mit son épée sur la table ; et n'étant

pas disposé à dormir , il tira de sa poche le livre dont il avoit parlé. C'étoit un recueil de vieux contes provençaux. Ludovico raccommoda son feu , moucha sa lampe , rapprocha sa chaise , et se mit à lire. L'histoire sur laquelle il tomba captiva bientôt toute son attention.

Le comte pendant ce temps étoit retourné dans la salle à manger , où tout le monde l'attendoit. Chacun s'étoit retiré au cri perçant de Dorothée ; et l'on fit mille questions sur l'état de l'appartement. Le comte raila les uns et les autres de leur retraite précipitée et de leur foiblesse superstitieuse : et l'on en vint à cette question : Si les ames séparées des corps ont le pouvoir de revenir sur la terre ; si même , dans ce cas , les esprits peuvent devenir visibles ? Le baron étoit d'opinion que le premier effet étoit probable , et que le second étoit possible. Il s'efforçoit de justifier son assertion par les autorités respectables , soit anciennes , soit modernes , qu'il citoit. Le comte se prononça contre lui. La conversation se prolongea , se soutint de part et d'autre avec autant d'esprit que de franchise , et chaque parti conserva son opinion. L'effet de l'entretien fut différent auprès des auditeurs. Quoique les argumens du comte

fussent incomparablement les plus forts, le baron eut le plus d'adhérens. La pente naturelle de l'esprit humain vers tout ce qui l'émeut et le surprend, lui gagna la majorité. Si quelques propositions du comte paroisoient inattaquables, ses adversaires ne s'en prenoient qu'à leurs propres lumières, et se plaisoient à penser que le défaut d'habitude nuisoit chez eux au développement de leurs moyens.

Blanche étoit pâle d'attention ; un regard ironique de son père la fit rougir. Elle s'efforça alors d'oublier toutes les histoires superstitieuses qu'on lui avoit faites au couvent. Emilie avoit écouté avec un extrême intérêt une discussion si importante pour elle. Elle se rappeloit l'apparition qu'elle avoit vue dans la chambre de la marquise, et se sentoit glacée d'effroi. Plusieurs fois elle fut prête à raconter ce qu'elle avoit vu ; mais la crainte de déplaire au comte et de se rendre ridicule, la retint. Elle attendit dans une anxiété profonde ce qui devoit arriver de l'intrépidité de Ludovico, et décida que sa discrétion dépendroit du résultat.

Quand la compagnie fut séparée, le comte se retira à son appartement. Le souvenir des scènes dont la maison venoit d'être le

théâtre, l'affectoit singulièrement. Mais à la fin, réveillé de sa rêverie et de son silence : — Quelle musique entends-je ? dit-il tout-à-coup à son valet. Qui en peut faire si tard ?

L'homme ne répondit rien. Le comte continua d'écouter, et ajouta : — Ce n'est pas un musicien ordinaire ; il touche son instrument d'une main délicate. Qui est-ce donc ? Pierre.

— Monsieur, dit l'homme en hésitant.

— Qui joue de cet instrument ? répéta le comte.

— Monsieur ne le sait pas ? dit le valet.

— Que voulez-vous dire ? reprit le comte avec sévérité.

— Rien, monsieur ; je ne veux rien dire, répliqua l'homme d'un ton soumis. Seulement cette musique tourne autour de la maison vers minuit, fort souvent ; et je pensois que monsieur avoit bien pu l'entendre.

— Une musique tourne autour du château à minuit ! Pauvre garçon ! N'y a-t-il personne qui danse à cette musique ?

— Ce ne seroit pas dans le château, à ce que j'é crois, monsieur ; les sons viennent des bois, à ce qu'on dit, quoiqu'ils nous paroissent si proches. Mais un esprit fait ce qu'il veut.

— Ah ! pauvre garçon , reprit le comte , je m'aperçois que vous êtes aussi simple que les autres. Demain vous serez convaincus de vos ridicules erreurs. Mais, chut ! Quelle voix !

— Oh ! monsieur , c'est la voix que nous entendons souvent avec l'accompagnement.

— Souvent , dit le comte ; quoi ! bien souvent ? Elle est très-belle.

— Oh ! monsieur , je ne l'ai entendue pour mon compte que deux ou trois fois ; mais ceux qui demeurent ici depuis longtemps l'ont entendue bien davantage.

— Quelle tenue ! reprit le comte ; quelle cadence ! quelle douceur ! C'est quelque chose de plus qu'humain.

— C'est ce qu'on assure , monsieur , dit le valet : on prétend bien que ce n'est rien d'humain ; et si j'osois dire ce que j'en pense....

— Paix ! dit le comte , en écoutant le chant qui s'éloignoit.

Cela est étrange , continua-t-il , en quittant la fenêtre. Pierre , fermez la fenêtre.

Pierre obéit ; le comte le renvoya , et fut long-temps à perdre l'impression de cette harmonie , qui agitoit avec tant de douceur ses organes et son imagination. Le doute et la surprise maîtrisoient fortement son esprit.

Ludovico , pendant ce temps dans le

chambre isolée, entendoit par intervalles le bruit d'une porte qui se fermoit. L'horloge de la grande salle, dont il étoit fort loin, frappa douze coups. — Il est minuit, dit-il ; et il regarda attentivement dans le vague de la chambre. Le feu étoit presque éteint ; son livre l'avoit occupé, et il avoit oublié le reste. Il y remit du bois, non qu'il eût froid, quoique la nuit fût orageuse, mais pour s'égayer. Il moucha de nouveau sa lampe, versa un verre de vin, tira sa chaise plus près du foyer, et s'efforça d'être sourd au murmure des vents qui mugissoient à toutes les issues. Enfin, pour résister à la mélancolie qui le gagnoit peu à peu, il reprit sa lecture. Ce livre lui avoit été prêté par Dorothee ; elle l'avoit trouvé autrefois dans un coin de la bibliothèque du marquis, et le voyant rempli de choses merveilleuses, elle se l'étoit approprié. L'état où il étoit excusoit cette indiscretion : le coin humide où il avoit été relégué avoit moisi la couverture, et les feuilletts étoient tellement tachés, qu'on ne les déchiffoit pas sans peine.

Le conte sur lequel Ludovico tomba étoit d'une extrême longueur, mais on peut l'abrèger : le lecteur y reconnoitra le goût et le caractère des ouvrages du temps.



## CONTE PROVENÇAL.

DANS le duché de Bretagne, se trouvoit un noble baron, fameux par sa magnificence et sa courtoise hospitalité. Son château étoit embelli par des dames toutes charmantes, et défendu par les chevaliers les plus illustres. Les honneurs qu'il rendoit aux faits de chevalerie, invitoient les braves de tout pays à se mesurer dans la lice, et sa cour étoit plus splendide que la cour des plus puissans princes. Huit ménestriers à son service, chantoient avec des harpes, ou les fictions prises des arabes, ou les aventures chevaleresques arrivées aux chevaliers pendant le cours des croisades, ou les prouesses du baron leur seigneur. Environné de ses chevaliers et de ses dames, le baron tenoit son banquet dans une grande salle de son château. Une tenture de grand prix ornoit les murs de la représentation des exploits de ses ancêtres. Les fenêtres, en verres coloriés, étoient enrichies d'armoiries et de bannières, qui flottoient jusqu'au plafond. Les meubles étoient somptueux; l'or et l'argent couvroient la table avec profusion. Les mets étoient sans nombre; les livrées brillantes des pages, les atours chevaleresques

et magnifiques des convives, formoient une richesse dont rien n'approche en ce siècle dégénéré.

Un soir qu'il étoit sorti tard du banquet, s'étoit retiré dans sa chambre, et avoit renvoyé ses pages, il fut surpris d'apercevoir un étranger dont l'extérieur étoit noble, mais dont la figure étoit triste et abattue. Croyant que cette personne s'étoit enfermée dans l'appartement, puisqu'il paroissoit impossible qu'elle eût traversé si tard l'antichambre sans que les pages l'eussent remarquée, le baron appela hautement ses écuyers, et tira son épée pour se mettre en défense. L'étranger s'avança lentement, et lui dit qu'il n'avoit rien à redouter; que sa visite n'avoit rien d'hostile, et qu'il venoit lui communiquer un secret terrible dont il étoit nécessaire qu'il fût instruit.

Le baron, appaisé par les manières courtoises de l'étranger, le regarda quelque temps en silence, et remit son épée dans le fourreau: il le pria ensuite d'expliquer les moyens par lesquels il s'étoit procuré un accès dans la chambre, et le dessein de cette singulière visite.

Sans répondre à ses questions, l'étranger dit qu'il ne pouvoit pas alors s'expliquer, mais que, si le baron vouloit le suivre au

bord de la forêt , à peu de distance de la maison , il pourroit l'y convaincre de l'importance de ses secrets.

Cette proposition alarma encore le baron ; il ne pouvoit se persuader que l'étranger l'attirât dans un endroit si solitaire , à cette heure de la nuit , sans avoir projeté quelque dessein contre sa vie. Il refusa de marcher , et observa que , si les desseins de l'étranger étoient honorables , il ne feroit pas de difficulté de révéler l'objet de sa visite dans la chambre même où ils étoient.

En prononçant ces mots , il examina l'étranger plus attentivement ; il ne le vit pas changer de figure , et ne remarqua nul symptôme d'une conscience oppressée par un mauvais dessein. Il étoit vêtu comme un chevalier ; sa taille étoit haute et majestueuse , ses manières nobles et courtoises. Il refusa de communiquer ses motifs sur le choix de son rendez-vous , mais il donna des ouvertures qui éveillèrent au degré le plus vif la curiosité du baron. Il consentit enfin à suivre l'étranger , moyennant certaines conditions.

— Sire chevalier , dit-il , je vous suivrai dans la forêt , et prendrai avec moi quatre de mes écuyers qui seront témoins de la conférence.

Le chevalier refusa.

— Ce que je dois découvrir , dit-il avec gravité , n'est que pour vous seul ; il n'y a que trois personnes vivantes à qui ce mystère soit connu ; il est d'une plus grande conséquence , et pour vous , et pour votre maison , que je ne puis maintenant vous l'expliquer. Un temps viendra où vous vous souviendrez de cette nuit avec satisfaction ou avec regret , selon la détermination que vous allez prendre. Si vous desirez être heureux , suivez-moi ; j'engage l'honneur d'un chevalier , qu'aucun mal ne vous arrivera. Si vous voulez risquer l'avenir , restez chez vous ; et je sortirai comme je suis venu.

— Sire chevalier , répliqua le baron , comment se peut-il que mon bonheur futur dépende de ma détermination actuelle ?

— Je ne puis vous le dire maintenant , répondit l'étranger ; je me suis expliqué autant que je le pouvois. Il est tard ; si vous voulez me suivre , hâtez-vous ; vous ferez bien de considérer l'alternative.

Le baron réfléchit ; et regardant le chevalier , il s'aperçut que son maintien étoit grave et sérieux.

Ici Ludovico pensa qu'il entendoit quelque bruit ; il jeta un coup-d'œil autour de la chambre , et prit la lampe pour mieux

voir ; mais n'apercevant rien qui pût confirmer ses alarmes, il reprit le livre , et poursuivit sa lecture.

Le baron se promena en silence dans son appartement. Les derniers mots de l'étranger l'avoient frappé ; il craignoit également d'accorder et de refuser une demande si extraordinaire. Enfin il dit : — Sire chevalier, vous m'êtes entièrement inconnu. Dites-le moi vous-même , seroit-il/ raisonnable de me confier seul , à cette heure , à un étranger , pour aller dans une forêt ? Dites-moi au moins qui vous êtes , et qui est celui qui vous a introduit dans ma chambre ?

Le chevalier fronça le sourcil , et garda un moment le silence ; puis , avec un air sévère , il répondit :

— Je suis un chevalier anglais. Je me nomme Bewys de Lancastre. Mes exploits ne sont pas inconnus dans la cité sainte. Je retournois dans ma patrie ; la nuit m'a pris dans cette forêt.

— Votre nom n'est pas ignoré de la renommée , dit le baron ; je l'ai entendu célébrer. Le chevalier releva la tête. — Mais quoi ! mon château est connu pour l'asyle des vrais chevaliers : pourquoi votre héraut ne vous a-t-il pas annoncé ? pourquoi n'avez-vous pas paru au banquet où vous eus-

siez été accueilli avec honneur , plutôt que de vous cacher dans mon château , et de pénétrer dans ma chambre à minuit ?

L'étranger fronça le sourcil , et se détourna en silence. Le baron répéta sa question.

— Je ne viens pas , dit le chevalier , pour répondre aux demandes , mais pour révéler des faits : si vous voulez en savoir davantage , suivez-moi. J'engage de nouveau l'honneur d'un chevalier que vous reviendrez sain et sauf. Hâtez-vous de prendre un parti , ou je vais me retirer.

Après un moment d'incertitude , le baron se détermina à suivre l'étranger et à voir le résultat de cette extraordinaire invitation ; il tira son épée , et prenant une lampe , il dit au chevalier de le conduire. L'autre obéit , ouvrit la porte , et ils passèrent dans l'antichambre ; le baron surpris de voir ses pages endormis , entra en colère , et se disposoit à les réprimander. Le chevalier fit signe de la main , et regarda le baron d'un air si expressif , que ce dernier retint son ressentiment , et passa outre.

Le chevalier descendit par un escalier , ouvrit une porte secrète que le baron avoit cru n'être connue que de lui seul , et , traversant plusieurs passages étroits , ils parvinrent à une autre porte qui s'ouvroit hors

des murailles du château. Le baron suivoit l'étranger en silence , et dans la surprise de le voir si bien informé des détours de sa maison. Il étoit au moment de renoncer à une aventure où le danger et la trahison sembloient assez visibles. Considérant pourtant qu'il gardoit toutes ses armes , et observant l'air noble et courtois de son conducteur , le courage lui revint , il rougit d'en avoir manqué , et résolut de remonter à la source de ce mystère.

Il se trouvoit alors sur une haute plateforme , devant la grande porte du château. Il regarda , et vit briller des lumières à travers les fenêtres de ses hôtes. Le brouillard étoit froid , le temps obscur , et le lieu solitaire ; il regrettoit sa chambre bien close et son bon feu , et il sentit pour un moment le contraste de son état.

Ici Ludovico s'arrêta , regarda son feu , et y remit du bois.

Le vent étoit violent , et le baron soignoit sa lampe avec inquiétude , s'attendant à tout moment qu'elle alloit lui manquer : mais quoique la lumière vacillât , elle ne s'éteignit pas. Il continua de suivre l'étranger , qui souvent soupiroit en marchant , mais qui ne parloit pas.

En arrivant au bord des bois , le cheva-

lier se tourna , et leva la tête comme s'il avoit voulu s'adresser au baron ; puis il ferma ses lèvres en silence , et continua de marcher.

En entrant sous les arbres touffus , le baron , affecté d'une scène si imposante , hésita à se livrer , et demanda s'ils devoient encore aller bien loin : le chevalier ne répondit que par un geste , et le baron , d'un pas timide et avec un œil soupçonneux , suivit par un sentier obscur et embarrassé. Après une course fort longue , il demanda encore où l'on vouloit le conduire , et refusa de continuer si on ne l'en informoit.

En prononçant ces mots , il regardoit tour-à-tour son épée et le chevalier : celui-ci fit un signe de tête , et sa consternation visible sur sa physionomie , détourna un moment les soupçons du baron.

Un peu plus loin , dit l'étranger , et nous allons trouver le terme où je vous conduis , aucun mal ne vous arrivera , je l'ai juré sur l'honneur d'un chevalier.

Le baron rassuré , continua de marcher en silence ; ils arrivèrent bientôt à une profonde retraite de la forêt. De grands et touffus châtaigniers y déroboient la vue du ciel , et les branches étoient si basses qu'à peine on pouvoit avancer. Le chevalier sou-



piroit profondément, et s'arrêtoit quelquefois. Il arriva enfin dans un lieu où les arbres se réunissoient : il se retourna avec un regard épouvantable, et montra la terre. Le baron y vit le corps d'un homme étendu de toute sa longueur, et baigné dans son sang. Il avoit une large blessure au front, et la mort étoit sur ses traits.

Le baron en appercevant ce spectacle tressaillit d'horreur, regarda le chevalier pour en avoir l'explication, et alloit soulever le corps, pour s'assurer s'il ne conservoit pas quelques restes de vie. Mais l'étranger, faisant signe de la main, fixa sur lui un regard si expressif et si douloureux, que non-seulement il en demeura surpris, mais que même il s'arrêta.

Mais quelles furent les émotions du baron, quand, en approchant la lampe du corps, il découvrit une ressemblance exacte entre cette figure et celle de l'étranger qui le conduisoit ? Confondu d'étonnement, il regardoit le chevalier. Tout-à-coup il le vit changer, pâlir, s'évanouir par degrés, et disparaître enfin à ses regards surpris. Pendant que le baron étoit resté immobile sur la place, une voix prononça ces paroles.

Ludovico tressaillit, et posa le livre. Il pensa qu'il entendoit une voix dans la

chambre , et regarda vers le lit : il ne vit dessus que la couverture de velours. Il écouta , osant à peine respirer ; mais ce n'étoit que le bruit de la mer en furie , et celui de la grêle qui frappoit sur les fenêtrés. Bien assuré qu'il avoit été trompé par le vent , il prit son livre , et finit son histoire.

Pendant que le baron étoit resté immobile sur la place , une voix prononça ces paroles :

*Le corps de sir Bewys de Lancastre , noble chevalier anglais, est devant vous. Cette nuit , revenant de la cité sainte dans sa patrie , il s'est égaré , et a été tué ici. Respectez l'honneur de la chevalerie et les loix de l'humanité. Enterrez son corps en terre sainte , et faites punir ses assassins. Selon que vous observerez ou que vous négligerez cet ordre , la paix et le bonheur , ou la guerre et la misère , seront à jamais votre partage et celui de votre maison.*

Quand il fut remis de sa frayeur et de la surprise où l'avoit jeté cette aventure , le baron retourna à son château. Il y fit transporter le corps de sir Bewys. Le jour suivant , on l'enterra avec tous les honneurs de la chevalerie dans la chapelle du château,

et la cérémonie fut suivie par les nobles chevaliers et les dames qui ornoient la cour du baron de Brunne.

Ludovico ayant fini cette histoire, mit de côté son livre, parce qu'il se sentoit assoupi : il remit du bois dans son feu, prit un verre de vin, et s'enfonça dans son fauteuil. Il crut, en songe, voir la chambre où réellement il étoit ; une fois ou deux, il fut réveillé en sursaut de ce léger sommeil, croyant voir le visage d'un homme placé derrière sa chaise. Cette idée fit sur lui une si forte impression, qu'en levant les yeux, il crut presque en voir d'autres qui se fixoient sur les siens. Il quitta son siège, et regarda derrière lui, avant d'être bien convaincu que personne ne s'y étoit placé.

Ainsi se passèrent les premières heures.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.





A-6 = 1500.

Sept





Sept







Sept





Sept

